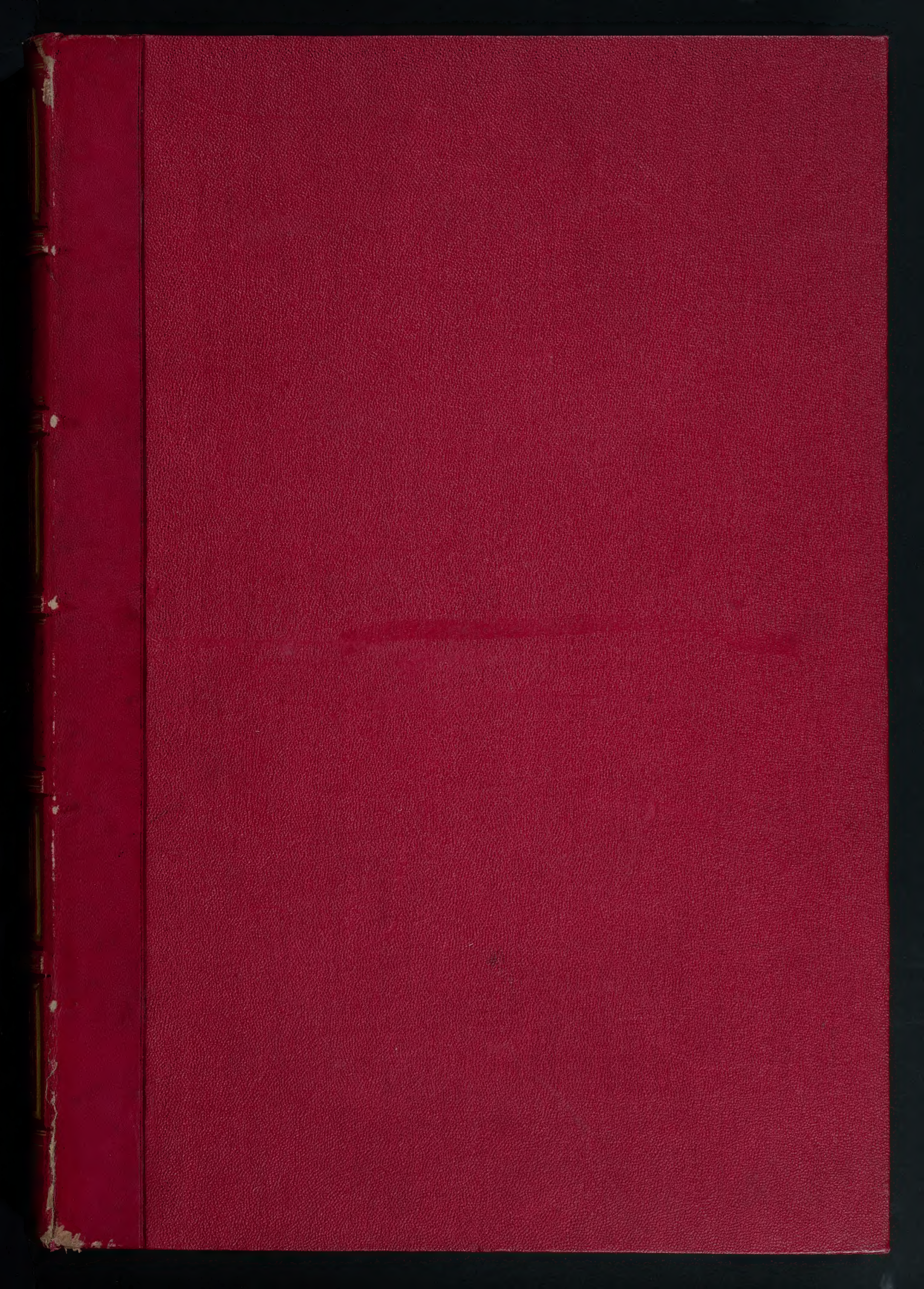
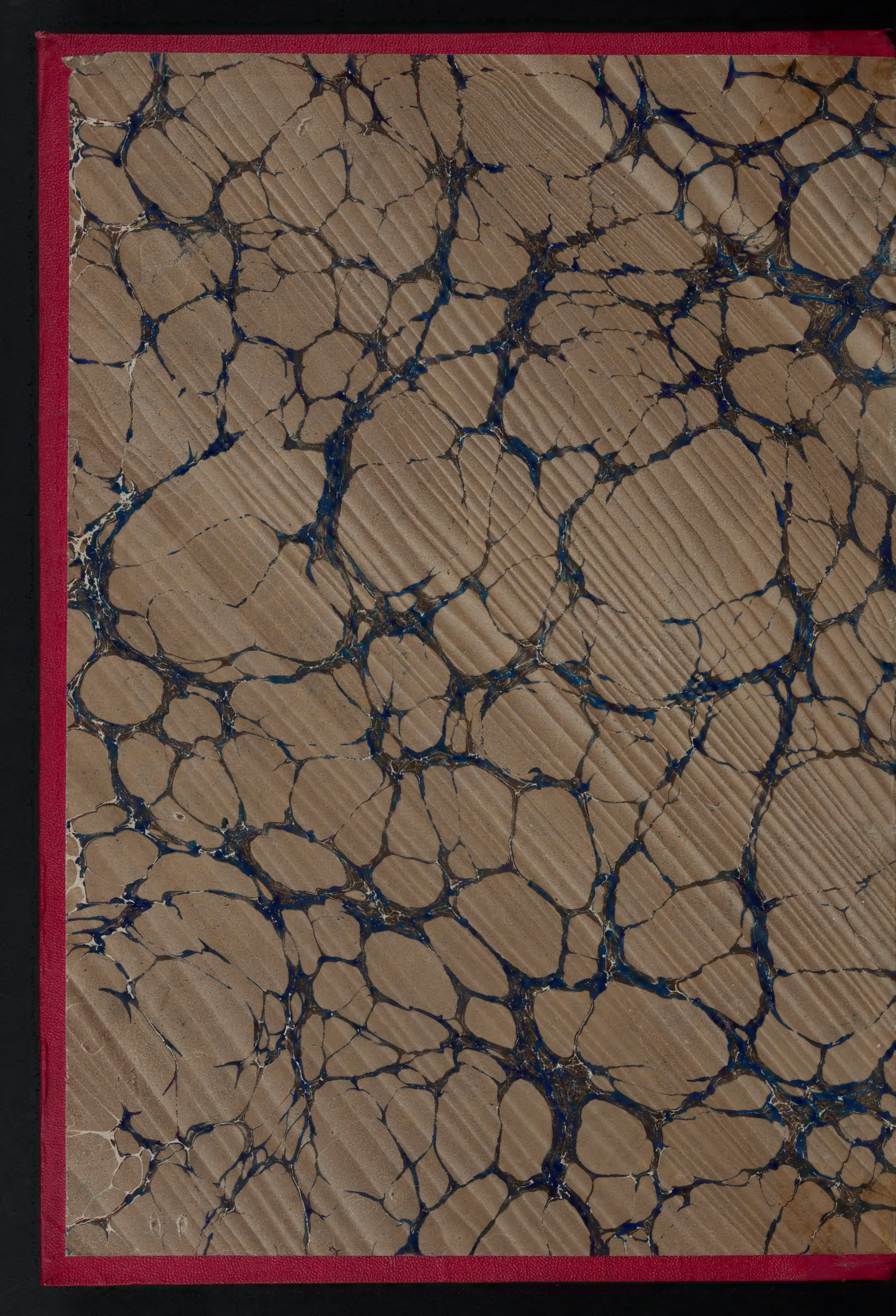
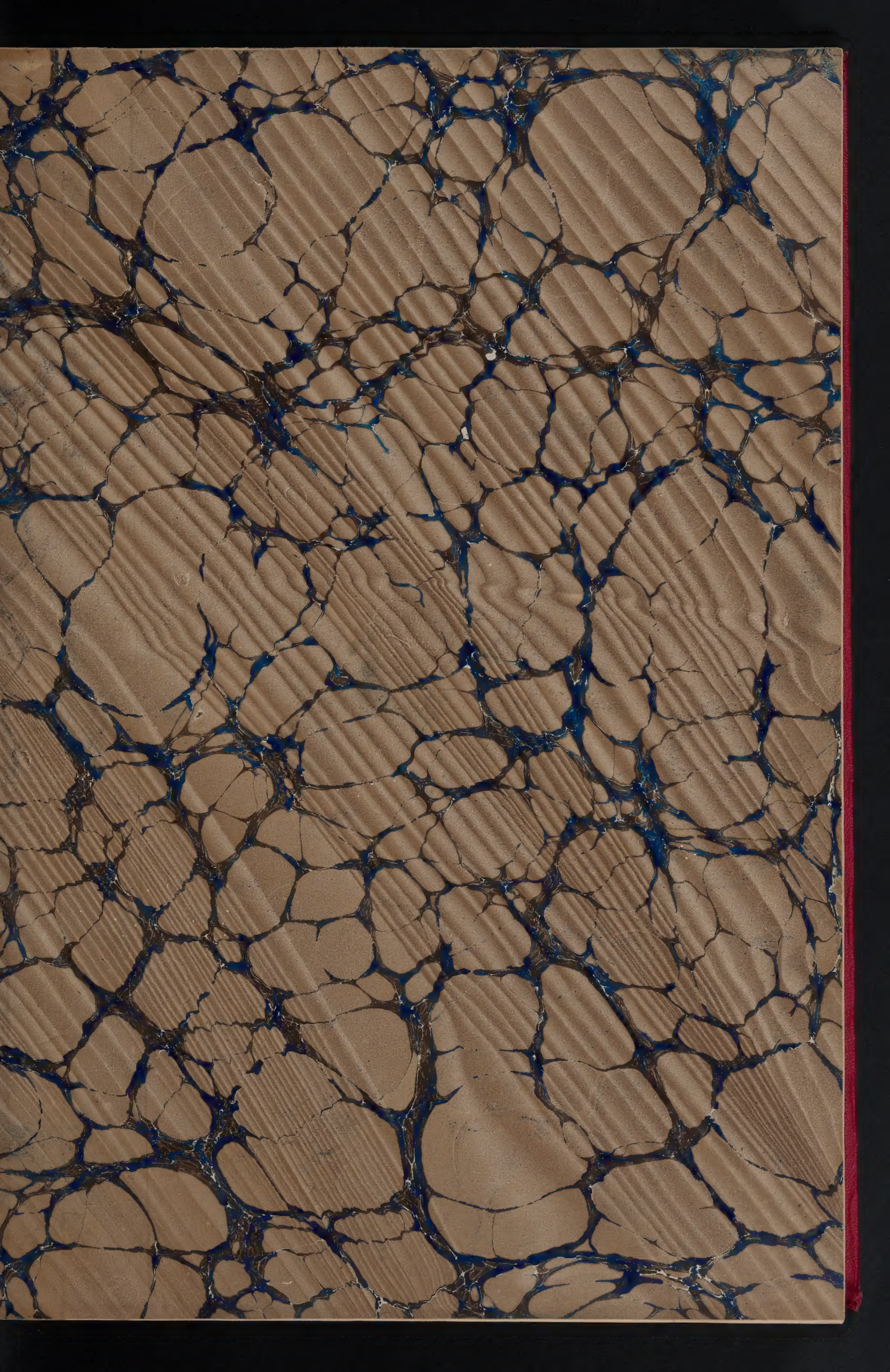






GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES



Enrôlements volontaires.

E. Duverger, typ.

SÉRIE V

CAMPAGNES DE 1792 A 1795

SECTION UNIQUE

457

S^ie V.



Peint par Léon Cogniet — Gravé par Boyer et Pourvoyeur

La Garde Nationale de Paris part pour l'armée.

Septemb. 1792

Diagraphe et Pantographe Gavard

LA GARDE NATIONALE DE PARIS

PART POUR L'ARMÉE.

SEPTEMBRE 1792.

Peint par LÉON COGNIET en 1837, gravé par BEGER.

La révolution de 1789 avait répandu l'alarme dans toutes les cours de l'Europe. Ces cours s'étaient flattées d'abord que la cour de France trouverait dans ses propres ressources les moyens de la comprimer et d'en détruire les résultats; mais plus ces tentatives se renouvelaient, plus elles recevaient d'échecs, et, à mesure que l'impuissance de la cour et son impéritie devenaient chaque jour plus évidentes à tous les yeux, l'irritation de la nation devenait d'autant plus forte et le danger de la chute du trône d'autant plus imminent. Malheureusement, au lieu de voir le remède à cet état de choses dans un acquiescement sincère aux vœux de la nation, au lieu de chercher à obtenir d'elle cet attachement et ce concours auxquels, dans tous les siècles, le trône de France avait dû sa stabilité, la cour, toujours aveugle, ne connaissait de salut pour elle que dans la coopération des puissances étrangères, et ce n'était plus que dans leurs armées qu'on se flattait de trouver les moyens de force que l'armée française ne donnait plus pour comprimer le vœu national et maintenir le système de gouvernement que ce vœu repoussait. Mais aussi on se croyait certain du succès si l'on parvenait à déterminer les cours de l'Europe à faire marcher leurs armées pour opérer en France ce qu'on appelait alors *la contre-révolution*. On s'efforça donc de persuader aux puissances que leur existence serait compromise si elles ne prenaient pas ce parti; tout fut mis en œuvre pour les y entraîner, et on en vint à bout. D'une part, les progrès rapides et effrayants que l'esprit révolutionnaire faisait en France, de l'autre, ces nombreuses fuites ou désertions de la plupart des propriétaires fonciers et des officiers (alors presque tous nobles) de l'armée française, qu'on a pompeusement appelées *l'émigration*, répandaient partout les illusions et les déceptions qui fascinaient leurs yeux. Ils partaient dans la confiance que l'armée française, privée de l'avantage d'être commandée par eux, serait hors d'état d'opposer aucune résistance à l'invasion des armées étrangères, et que leur retour, *à leur suite*, ne serait qu'*une marche triomphante sur Paris*, ou plutôt *une simple promenade militaire*.

Cependant, bien loin d'intimider, cette jactance et ces menaces ralliaient tous les Français autour du drapeau de la patrie, et produisaient, pour la défense de l'indépendance nationale, cette énergie et cet élan général dont le résultat a été aussi glorieux pour la France que fatal aux malheureux qui s'étaient laissés égarer par les forfanteries de l'émigration. Aussi, dès que la fuite de Varennes, en 1791, eut confirmé les soupçons de la nation sur les projets concertés entre la cour et les puissances étrangères, la France mit sur pied quatre-vingt-onze mille hommes de volontaires nationaux, en addition à ses troupes de ligne. La formation des rassemblements d'émigrés armés à Coblentz, en Belgique et sur le Rhin, la protection qui leur était accordée, la connaissance des traités conclus et du concert arrêté entre la plupart des souverains de l'Europe, ne permettaient plus de douter que les puissances étrangères ne fussent résolues à attaquer la France aussitôt que leurs armées seraient prêtes à entrer en campagne.

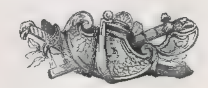
L'inquiétude et la colère que ces préparatifs excitaient en France provoquaient de toutes parts la

demande de mesures de rigueur contre les émigrés et ceux qu'on soupçonnait ou accusait d'être de leur parti et celle d'une déclaration de guerre aux puissances, afin que les armées françaises pussent prendre l'initiative et devancer l'attaque qui se préparait contre la France.

En effet, dès le 20 avril 1792, Louis XVI, entraîné par le ministère du général Dumouriez, s'était rendu à l'Assemblée nationale législative, et, aux termes de la constitution de 1791 alors en vigueur, il y avait proposé le décret qui autorisait *la déclaration de guerre au Roi de Hongrie et de Bohême*, c'est-à-dire à l'Autriche, et ce décret avait été rendu immédiatement. Néanmoins, toutes les mesures qui devaient suivre ce grand acte furent partiellement et même souvent complétement annulées. La mauvaise volonté de la cour et d'autres influences non moins actives paralysèrent tout ce que le ministère s'était flatté d'entreprendre. Une résistance tacite, mais invincible, empêchait que les armées françaises ne fussent réunies en grandes masses. A peine avait-on rassemblé sur la frontière du Nord quelques faibles corps de troupes, qu'on se refusait même à laisser agir lorsque rien ne semblait pouvoir s'opposer à leurs opérations au dehors. Mais plus ce grand mouvement national pour la défense de la patrie rencontrait d'obstacles dans son développement, plus la violence des passions augmentait en intensité et plus le parti révolutionnaire acquérait de moyens et de forces pour l'exécution de ses détestables projets.

A la fin de juillet 1792 le trop fameux manifeste du duc de Brunswick vint révéler à la France les intentions et les projets des puissances armées contre elle et la prochaine arrivée sur ses frontières d'une armée de cent vingt mille hommes destinée à les mettre à exécution. Aussitôt un décret de l'Assemblée nationale, encore sanctionné par le Roi, déclara *que la patrie était en danger.* La proclamation de ce décret fut faite partout avec une grande solennité; mais elle ne fut accompagnée d'aucune de ces grandes mesures que l'opinion publique réclamait avec force et qui pouvaient seules mettre la France en état de résister à l'attaque dirigée contre elle. La catastrophe du 10 août ne se fit pas attendre longtemps dans cette déplorable inaction, et, aussitôt qu'elle eut brisé les entraves qui arrêtaient le déploiement des forces nationales, la garde nationale de Paris donna le grand exemple de partir en masse pour l'armée, et, en peu de jours, la seule ville de Paris vit sortir de ses murs quarante-huit bataillons armés et équipés, formant un total de trente-cinq mille hommes qui volaient à la défense de la patrie.

Mais s'il est glorieux pour la France de recorder ce grand acte de patriotisme, il est douloureux de penser que, lorsque tant de bras s'armaient pour combattre et repousser l'invasion étrangère, il ne s'en est point trouvé pour s'opposer aux massacres qu'une poignée de misérables brigands faisaient froidement devant les portes des prisons, où la puissance révolutionnaire avait amoncelé les nombreuses victimes destinées à tomber sous leurs coups!



Ornements tirés du vestibule de la Chapelle et de la Chapelle, dessinés par Raynaud, gravés par Lavoignat et Lacoste aîné





BATAILLE DE VALMY,

20 SEPTEMBRE 1792

Peint par HORACE VERNET, gravé par AUBERT.

« Le territoire français était envahi. Une armée combinée de Prussiens, d'Autrichiens, de Hessois, etc., marchait sur Paris sous les ordres du duc de Brunswick. Le Roi de Prusse y était en personne, et un groupe nombreux de princes se faisait remarquer dans son état-major. Le général Dumouriez venait de remplacer le général La Fayette dans le commandement de l'armée française qui était campée près de Sedan, tandis que le général Kellermann succédait au maréchal Luckner dans le commandement de celle qui était campée sous Metz. L'armée de Dumouriez ne comptait que trente-trois mille hommes dans ses rangs, et celle de Kellermann n'en comptait que vingt-sept mille; mais la proclamation du danger de la patrie avait fait partir de toutes parts des bataillons de volontaires et de fédérés qui arrivaient à marches forcées pour s'opposer aux progrès de l'armée étrangère qui pénétrait en France. En trois jours la seule ville de Paris avait mis sur pied, armé, équipé et envoyé à l'armée quarante-huit bataillons d'infanterie, formant trente-cinq mille hommes effectifs. Cependant ces troupes, plus ardentes qu'aguerries et disciplinées, étaient presque toutes retenues à Châlons-sur-Marne par des ordres que dictait la crainte qu'elles ne devinssent nuisibles au bon ordre des armées agissantes; Luckner, décoré du vain titre de généralissime, était chargé du commandement de cette grande réserve, qui paraissait destinée plutôt à en imposer à l'ennemi par sa masse qu'à le combattre réellement.

« Aussitôt que le général Dumouriez avait pris le commandement de l'armée campée près de Sedan, il s'était porté sur l'Argonne, dont les défilés lui paraissaient la ligne de défense la plus efficace pour arrêter la marche rapide de l'armée ennemie. Ce fut en y prenant position à Grandpré qu'il apprit la perte de Verdun et qu'il écrivit au Conseil exécutif cette lettre remarquable que les événements postérieurs ont rendue si glorieuse :

« Verdun est pris, et j'attends les Prussiens. Le camp de Grandpré et celui des Islettes sont les « Thermopyles de la France; mais je serai plus heureux que Léonidas. »

« Il le fut en effet; mais différentes causes ébranlaient la confiance que méritait le plan de défense qu'il avait conçu, et pour le soutenir il fut obligé de lutter constamment avec le Conseil exécutif et avec plusieurs de ses généraux, qui considéraient la Marne comme la véritable ligne de défense et qui s'efforçaient de lui faire prendre cette timide attitude, en sorte qu'au lieu de presser la jonction de l'armée de Kellermann avec la sienne le Conseil exécutif engageait Kellermann à rester sur la Haute-Marne, tantôt à Saint-Dizier, et tantôt à Vitry-le-Français. Il est probable qu'on espérait, par cette inaction, amener Dumouriez à adopter le système qu'on préférait à Paris et à se replier derrière la Marne; mais il resta seul et inébranlable dans ses camps de Grandpré et

Ornement dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.

des Islettes, jusqu'à ce que son aile gauche eût été battue et enfoncée à la Croix-aux-Bois, le 14 septembre. Ce succès ouvrait à l'armée du duc de Brunswick un débouché dans les plaines de la Champagne, où il se jeta aussitôt avec la plus grande partie de ses forces. Dumouriez fut obligé d'abandonner Grandpré; mais il conserva les Islettes et la Chalade, et il se replia sur Sainte-Menehould, en prenant ces deux postes importants pour pivot et faisant un grand quart de conversion en arrière. Par cette nouvelle position Dumouriez restait maître de la grande route de Verdun à Châlons, et forçait les Prussiens à établir leurs communications par des chemins et dans un pays que la mauvaise saison commençait à rendre impraticables.

« Ce fut dans cette position que Dumouriez pressa de nouveau son collègue Kellermann de se joindre à lui et que celui-ci s'y décida enfin; l'armée de Kellermann prit donc position sur la gauche de celle de Dumouriez, le 19 septembre au soir, entre Valmy et Dammartin-la-Planchette. Elle campa sur deux lignes, la première sous les ordres du lieutenant général Valence, la seconde sous ceux du lieutenant général duc de Chartres. L'avant-garde de Kellermann, commandée par le général Desprez de Crassier, prit poste à Hans, ayant derrière elle à Valmy le général Stengel avec un corps de troupes légères de l'armée de Dumouriez; Gisaucourt fut occupé par le colonel Tolozan avec le 1er régiment de dragons.

« Cependant l'armée prussienne, défilant par Grandpré et la Croix-aux-Bois, s'avançait dans les plaines de la Champagne et pénétrait jusqu'à la route de Châlons, en sorte qu'elle s'interposait entre l'armée française et Paris.

« Le 20 septembre, avant le jour, les hussards prussiens de Kœhler surprirent le premier régiment de dragons dans Gisaucourt, qui, comme on l'a déjà dit, était derrière le camp de Kellermann. Le colonel Tolozan n'eut que le temps de faire monter son régiment à cheval et de sortir du village, où il perdit tous ses équipages. Ce poste important, ayant été peu après repris par les troupes françaises, ne leur fut plus enlevé. Vers six heures et demie du matin, Desprez de Crassier fit avertir Kellermann qu'étant attaqué à Hans par des forces considérables il allait se replier; il ajoutait que le brouillard épais de cette matinée ne lui permettait pas de bien reconnaître le corps qui l'attaquait, mais qu'il croyait que c'était toute l'armée prussienne qui s'avançait en masse. Desprez de Crassier suivit de près cet avis, et revint au camp avec toute l'avant-garde. Kellermann le dirigea aussitôt sur Gisaucourt, afin d'assurer la conservation de ce poste important. En même temps il plaça sa première ligne sous les ordres du général Valence, devant Orbeval, entre la rivière d'Auve et la colline de Valmy, perpendiculairement à la chaussée de Châlons. La seconde ligne, commandée par le duc de Chartres, fut placée parallèlement à la chaussée et perpendiculairement à la première, sur la crête de la colline de Valmy, en sorte que les deux lignes formaient une équerre. Une forte batterie d'artillerie de position fut établie au moulin de Valmy, qui était le point le plus élevé de ces coteaux. Quelle qu'eût été la promptitude du duc de Chartres à se mettre en mouvement, il était près de huit heures lorsqu'il arriva au moulin de Valmy avec la tête de son infanterie. « Arrivez donc, arrivez donc! lui dit le général Stengel; car je ne peux pas quitter le poste où je suis sans y être relevé, et pourtant, si je ne devance pas les Prussiens là-dessus, ajouta-t-il en montrant la côte de l'Hyron, nous serons écrasés ici tout à l'heure. » En même temps, après avoir ordonné à son infanterie de le suivre comme elle pourrait, il partit au grand trot avec quelques escadrons de troupes légères qu'il avait sous ses ordres et les deux compagnies d'artillerie à cheval des capitaines Barrois et Anique, traversa rapidement le village de Valmy et le vallon qui le séparait de la côte de l'Hyron, et y arriva au moment où une colonne prussienne s'avançait pour l'occuper; mais il repoussa cette colonne et défendit l'Hyron pendant toute la journée avec la plus grande vigueur.

BATAILLE DE VALMY.

« Le général Dumouriez, voyant que l'attaque se dirigeait sur l'armée de Kellermann, vint trouver son collègue et l'instruisit lui-même des dispositions qu'il avait faites pour le soutenir. Il avait partagé son armée en trois corps qu'il avait mis en mouvement sur-le-champ, sans compter la réserve qu'il avait laissée dans le camp de Sainte-Menehould, et le corps du général Arthur Dillon, qui occupait les Islettes. Le corps de gauche, fort de neuf bataillons et de huit escadrons, sous les ordres du général Chazot, se porta, par la chaussée de Châlons, sur les hauteurs de Dampierre-sur-Auve et de Gisaucourt, pour soutenir le général Desprez de Crassier et la gauche du général Valence; celui du centre, de seize bataillons, sous les ordres du général Beurnonville, fut dirigé sur la côte de l'Hyron pour soutenir le général Stengel, et celui de droite, de douze bataillons et de huit escadrons, sous les ordres du général Leveneur, fut chargé de s'étendre sur la droite de Beurnonville, afin de tâcher d'entamer l'arrière-garde des Prussiens et de tomber sur leurs équipages.

« La canonnade, qui avait déjà commencé au moulin de Valmy avant que le duc de Chartres y eût relevé le général Stengel, devint très vive vers dix heures. Les Prussiens établirent contre le moulin deux batteries principales, qu'ils renforcèrent ensuite successivement. L'une d'elles était sur le prolongement de la colline du moulin, et l'autre sur la colline en face, du côté de la chaussée, devant la cense dite de la Lune, que cette journée a rendue célèbre, et où le Roi de Prusse fixa le lendemain son quartier-général. Ces batteries firent perdre beaucoup de monde à l'armée française; mais cette perte n'ébranla point la fermeté des troupes, et il n'y eut qu'un instant de désordre dans deux bataillons de la division commandée par le duc de Chartres, entre lesquels un obus fit sauter deux caissons pleins de cartouches. Cette explosion les dispersa momentanément, mais ils se rallièrent promptement, malgré le feu auquel ils étaient exposés, et reprirent immédiatement leur place dans la ligne. L'ardeur des troupes était même si grande ce jour-là que tous les cavaliers, carabiniers et dragons, dont les chevaux étaient tués ou blessés, couraient aussitôt, la carabine sur l'épaule, se placer dans les rangs de l'infanterie.

« Vers onze heures, le brouillard s'étant entièrement dissipé, on découvrit l'armée ennemie qui s'avançait dans le plus grand ordre sur plusieurs colonnes, et qui se déploya, avec autant de précision qu'elle aurait pu le faire sur une esplanade, dans la grande plaine qui s'étend de Somme-Bionne vers la Chapelle-sur-Auve. L'œil pouvait alors embrasser plus de cent mille hommes prêts à se livrer bataille, et ce spectacle était d'autant plus imposant qu'on n'était pas encore habitué à voir des armées aussi nombreuses que celles qu'on a vues depuis, et qu'à cette époque il y avait trente ans que l'Europe n'avait mis sur pied une aussi grande réunion de combattants.

« Le déploiement de l'armée prussienne fut très lent, et ce ne fut que vers deux heures, quelque temps après qu'il eût été complétement achevé, qu'on la vit se rompre en colonnes d'attaque. Il semblait alors qu'elle allait engager le combat, et des cris de *Vive la nation! vive la France!* se firent entendre aussitôt dans tous les rangs de l'armée française; mais, soit que la belle contenance des troupes ait fait pressentir au duc de Brunswick qu'il éprouverait plus de résistance qu'il ne l'avait calculé d'abord, soit, ce qui est assez probable, qu'il ait voulu attendre le corps autrichien du général Clerfait, qui n'arriva que dans la nuit, les colonnes prussiennes se formèrent et se déployèrent trois fois successivement, sans jamais se décider à l'attaque; le combat se réduisit à une simple canonnade qui dura toute la journée, et qui ne cessa que lorsque l'obscurité de la nuit eut rendu impossible de la continuer davantage.

« Les officiers d'artillerie évaluèrent le nombre de coups de canon tirés par les deux armées à plus de quarante mille, et les munitions du parc d'artillerie de l'armée de Kellermann furent presque épuisées.

BATAILLE DE VALMY.

« Tel fut le premier succès des armées françaises dans cette longue guerre où elles recueillirent ensuite tant de lauriers. Considéré en lui-même, on peut n'y voir qu'une canonnade où chacune des armées belligérantes se maintint dans sa position; mais l'armée prussienne manqua son but, tandis que l'armée française atteignit le sien; et lorsqu'on considère l'époque, les circonstances, l'effet moral et politique de cette canonnade, les conséquences qu'elle a entraînées, on doit reconnaître qu'elle a bien mérité d'être considérée comme une bataille et comme une victoire. En effet, ce fut dans cette glorieuse journée que les armées étrangères commencèrent à éprouver combien la résistance d'une grande nation, qui défend son indépendance et sa liberté, peut devenir formidable. Valmy décida le Roi de Prusse et le duc de Brunswick à demander immédiatement un armistice aux généraux français; cet armistice fut bientôt suivi de l'évacuation totale du territoire français, et de l'abandon d'une entreprise dans laquelle ils s'étaient si imprudemment engagés.

« Le moment représenté dans le tableau est celui où Kellermann eut un cheval tué sous lui; ce général, renversé par la chute de son cheval, porte un grand cordon tricolore, qui était alors celui de l'ordre Saint-Louis, devenu la décoration militaire. L'officier général qu'on voit à sa gauche est le général Pully, qui commandait les cuirassiers et une brigade de grosse cavalerie faisant partie de la division du duc de Chartres. Derrière lui, et à pied, est le général Sénarmont, de l'artillerie, blessé à la cuisse; sur la droite du général Kellermann est un groupe d'officiers généraux où se trouvent le général Valence, le duc de Chartres et le duc de Montpensier, son frère, qui était alors son aide-de-camp*; le général Schauenbourg, chef de l'état-major du général Kellermann, et plusieurs autres, et plus loin les généraux Lynch et Muratel, qui commandaient des brigades d'infanterie dans la division du duc de Chartres. C'est cette division qui entoure le plateau du moulin de Valmy, dont la défense lui était confiée, et qui forme le premier plan du tableau. C'est ce moulin qu'on voit sur la gauche du tableau; l'ambulance est établie auprès de la maison du meunier. Les troupes qu'on voit se prolonger entre le moulin et le village de Gisaucourt étaient de la division du général Valence; celles qui s'étendent depuis le moulin jusqu'à la droite du tableau étaient de la division du duc de Chartres. Le bataillon de volontaires nationaux qu'on voit en colonne auprès du moulin est le premier bataillon de Saône-et-Loire; devant lui se trouvent le trentième (Perche), colonel de Baudre, le quarante-quatrième (Orléans), colonel Lagrange, le quatre-vingt-unième (Conty), colonel Dupuch, le quatre-vingt-dixième (Chartres), le quatre-vingt-quatorzième (Salm-Salm), colonel Rothenbourg, le quatre-vingt-seizième (Nassau), colonel Rewbell, etc.; et enfin le bataillon qui marche en bataille sur la droite du tableau est le premier régiment de ligne (colonel général) commandé par le colonel Bris de Montigny.

« L'armée française fait face vers Châlons et Paris. Devant elle sont les batteries prussiennes, derrière lesquelles on voit la cense de la Lune et toutes les lignes et les colonnes de l'armée du duc de Brunswick. »

(*Notices historiques sur les Tableaux du Palais-Royal*, par M. Vatout, t. II, p. 484 à 495.)

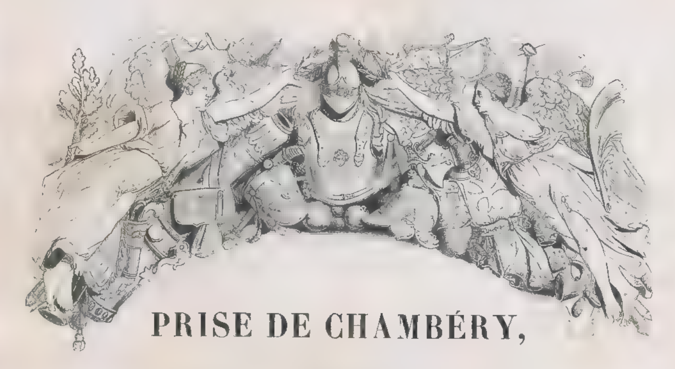
(*) Le duc de Montpensier se conduisit dans cette bataille de manière à mériter l'honorable témoignage que Kellermann a consigné dans la relation officielle dont voici l'extrait :

« Du quartier-général de Dampierre-sur-Auve, le 21 septembre 1792, à neuf heures du soir.

« Embarrassé du choix, je ne citerai, parmi ceux qui ont montré un grand courage, que M. Chartres et son aide-de-camp, M. Montpensier, dont l'extrême jeunesse rend le sang-froid, à l'un des feux les plus soutenus qu'on puisse voir, extrêmement remarquable. »

(*Moniteur*, 22 septembre 1792.)

N° 408.
(Série V, Section unique.)



PRISE DE CHAMBÉRY,

25 SEPTEMBRE 1792

Peint par ADOLPHE ROEHN, gravé par DEVILLIERS.

Le gouvernement français ne s'était pas hâté de commencer les hostilités du côté de la Savoie; cependant le général Montesquiou, commandant en chef l'armée du Midi, avait réuni au fort Barreaux le peu de forces dont il pouvait disposer; on entra en campagne.

Les Piémontais avaient mis le temps à profit pour construire trois redoutes qui dominaient le seul débouché conduisant en Savoie; ces redoutes allaient être terminées et garnies de canons.

Deux colonnes, sous les ordres du maréchal-de-camp Laroque, furent mises en mouvement pour tourner les positions ennemies; mais leur marche fut contrariée par le mauvais temps. L'armée du Roi de Sardaigne prévint l'attaque en battant en retraite, et les trois redoutes furent occupées et détruites par les Français.

Les Piémontais évacuèrent précipitamment les châteaux des Marches, de Bellegarde, d'Aspremont, de Notre-Dame, de Mians, et, par un mouvement rapide en avant, le général Montesquiou, se portant sur le centre de l'armée sarde, la disjoignit et la sépara en deux corps, dont l'un se retira sur Montmélian, qui, le lendemain même, ouvrit ses portes; l'autre s'était replié sur Annecy. Bientôt tout fut au pouvoir des Français depuis le lac de Genève jusqu'au bord de l'Isère, et, le 25 septembre, Montesquiou fit une entrée solennelle à Chambéry.

Ornement tiré de l'Escalier Louis-Philippe, dessiné par GIRARDET, gravé par H. BREVAL.



Prise de Chambéry



PRISE DE VILLEFRANCHE

ET

INVASION DU COMTÉ DE NICE,

Peint par HIPP. LECOMTE, gravé par DELANNOY.

Tandis que le général Montesquiou, commandant en chef de l'armée du Midi, se dirigeait sur la Maurienne et s'emparait de Chambéry, le général Anselme, chargé de l'invasion du comté de Nice, préparait sur la rive droite du Var les moyens de l'exécuter. Il rassembla d'abord tout le matériel qu'il put réunir, et aussitôt qu'il eut reçu un renfort de six mille hommes de gardes nationales des départements voisins, il se mit en marche et passa le Var le 29 septembre 1792. La ville de Nice fut aussitôt évacuée par les troupes piémontaises et occupée le même jour par l'armée française. Montalban, dont le siége avait arrêté si longtemps le prince de Conti en 1744, se rendit sans résis tance, et Villefranche capitula sans avoir été assiégée.

« Villefranche, dit Jomini, où se trouvaient les arsenaux de la faible marine sarde, ne laissait pas d'être un point important dans les circonstances; c'était un bon mouillage de plus à une époque où l'on était encore maître de la mer; et ces deux petites places (Villefranche et Montalban), mises en état, paraissaient susceptibles de défense. On y prit trois cents hommes et cent pièces de canon, dont la majeure partie en fer, outre des approvisionnements assez considérables. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. II, p. 199.)

Ornement tiré des Salles du Nord, rez-de-chaussée, gravé par LESESTRE.

N° 463.
(Série V, Section unique.)



Prise de Villefranche et invasion du Comté de Nice

29 septembre 1792

LEVÉE DU SIÉGE DE LILLE

(8 OCTOBRE 1792)

En quittant la Flandre pour se porter rapidement à la rencontre de l'armée du duc de Brunswick, qui entrait en France par la Lorraine, le général Dumouriez avait ramassé tout ce qu'il avait trouvé de troupes disponibles; il n'avait laissé que de faibles garnisons dans les places de la frontière du Nord, dont il avait donné le commandement au général Moreton de Chabrillant. Cette belle et riche frontière restait ainsi exposée aux attaques de l'armée autrichienne, réunie dans les Pays-Bas, sous les ordres du duc Albert de Saxe-Teschen. Ce prince, après s'être emparé successivement des postes de Lannoy, Roubaix, Turcoing, et d'une grande partie du pays intermédiaire entre Douai, Valenciennes et Lille, se porta rapidement sur cette dernière place, et en forma l'investissement, le 23 septembre 1792.

« Cette ville commerçante, industrieuse, peuplée de soixante mille âmes, située sur la Deule, près du confluent de la Lys, dans une contrée riche et fertile, est la place d'armes la plus importante de toute la frontière du Nord. Son enceinte, de quatorze bastions, est entourée de la Deule, qui ajoute à sa force. La citadelle passe pour le chef-d'œuvre de Vauban. »

Le général Duhoux avait pris le commandement de Lille. Sous ses ordres était le maréchal de camp Ruault, et parmi les officiers chargés de la défense de la place, se trouvait le capitaine du génie Marescot, destiné plus tard à prendre un rang si élevé dans son arme. Cependant le duc Albert, qui, à la tête de quinze mille hommes, ne pouvait prétendre à s'emparer d'une place restée imprenable pour de grands capitaines et de puissantes armées, songea à la réduire en lui faisant subir les horreurs d'un bombardement. Il établit, sur le seul point de la ville qu'il pût aborder, une batterie d'obusiers, et commença à y faire le feu le plus redoutable.

« Pendant sept jours et sept nuits le bombardement continua avec une effroyable activité : l'incendie se propagea; près de deux cents maisons furent brûlées, et plus de mille criblées par les projectiles; un grand nombre d'habitants, cherchant dans les caves un abri contre la bombe, y trouvèrent la mort, et furent ensevelis sous les ruines. Toutes ces calamités n'amenèrent pourtant pas la soumission à laquelle le duc Albert s'était attendu; au contraire, elles animèrent d'une nouvelle ardeur depuis l'enfant jusqu'au vieillard. La garnison rivalisa avec les bourgeois; partout on travailla pour arrêter les ravages du feu et répondre en même temps à celui des Autrichiens. »

L'héroïque résistance des Lillois vainquit enfin la cruelle obstination du duc Albert. Les moyens de destruction commençaient à lui manquer, et en même temps le général Labourdonnaye, arrivant de Soissons, et Beurnonville, revenant de la Champagne, marchaient à sa rencontre. Il se décida donc, le 8 au matin, à abandonner les murs de Lille, laissant derrière lui, avec le souvenir de ses inutiles cruautés, un nouvel aliment à cet ardent patriotisme qui enflammait alors la France pour la défense de son territoire.



LEVÉE DU SIÉGE DE THIONVILLE

(16 OCTOBRE 1792)

En même temps que le roi de Prusse, au début de la campagne, s'était emparé de Verdun, le général autrichien Clerfayt avait bombardé et pris Longwy, et le prince de Hohenlohe-Kirchberg était allé mettre le siége devant Thionville. « On avait espéré, dit Jomini, que cette place ne tiendrait pas longtemps. Mais le général Félix de Wimpfen, qui y commandait, avait eu le temps de faire de bonnes dispositions ; il ripostait non-seulement avec vivacité aux diverses attaques, mais encore il faisait des sorties. Les approvisionnements du siége étant épuisés, une partie du corps du prince de Hohenlohe se retira ; on ne laissa devant la place qu'un faible détachement aux ordres du général Wallis, en attendant celui du comte d'Erbach, qui reçut ordre de venir de Spire pour former un blocus plus resserré. »

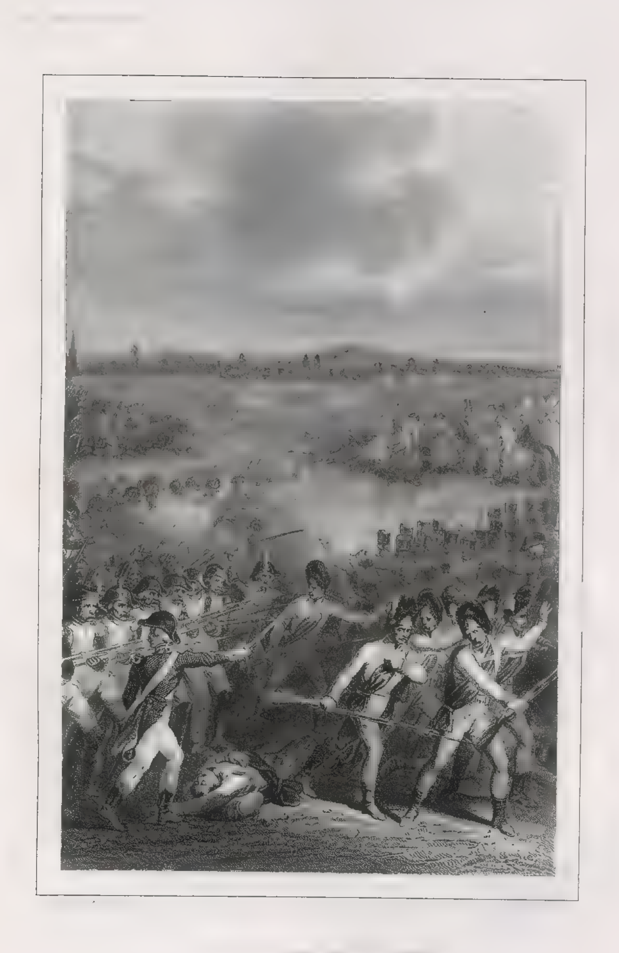
Le général Wimpfen, assiégé de nouveau par les troupes autrichiennes sous les ordres du comte d'Erbach, fut bientôt cerné de tous côtés, et se trouva dans la position la plus critique. Il fit une vigoureuse résistance. « Le 16 septembre les assiégés font une sortie, tombent sur les travailleurs, les égorgent, et, protégés par l'artillerie des remparts, ils pénètrent dans le camp ennemi, y font un grand carnage, et forcent les Autrichiens à renoncer, pour cette fois, à l'attaque qu'ils projetaient. »

Le siége de Thionville, commencé le 25 août, fut levé le 16 octobre.

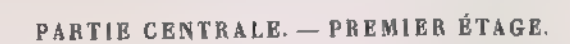
REPRISE DE LONGWY

(20 OCTOBRE 1792)

Après la reddition de Verdun, Longwy était la dernière place de France qui restât encore au pouvoir des coalisés. Le général Kellermann vint prendre position en vue de cette place à Cosne, le 20 octobre, sur les hauteurs de Rouvroy et de Longuyon. Il la fit sommer de se rendre : les deux bataillons prussiens qui l'occupaient encore s'étant retirés, le général Kellermann fit alors son entrée dans la ville de Longwy à la tête de ses troupes.







ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

A MAYENCE,

22 OCTOBRE 1792.

Peint par VICTOR ADAM, gravé par SAM. CHOLLET.

« Après la prise de Spire le général Custine se porta aussitôt sur Mayence dans la nuit du 14 au 15 octobre. Il marcha le 19 octobre, à la tête d'un fort détachement de cavalerie, sur Weissenau, au-dessus de Mayence. Il fut bientôt suivi par le reste de l'armée, qui compléta l'investissement sur la rive gauche du Rhin, en occupant Hechsheim, Marienborn, Genenheim et Monbach. Custine, parcourant le front de sa position, ordonna plusieurs mouvements dont le but était d'en imposer à l'ennemi sur le nombre de ses troupes. »

Arrivé devant Mayence, il envoya son aide-de-camp, le colonel, depuis général en chef, Houchard, sommer la ville de se rendre. Le commandant, qui n'avait qu'une faible garnison sous ses ordres, fit d'abord quelques démonstrations de vouloir se défendre; mais sommé de nouveau, « après deux conseils de guerre, le baron de Gimnich se décide à capituler, et le 21 octobre la garnison sort de la place avec les honneurs de la guerre et la promesse de ne pas servir pendant un an contre la France

(*Victoires et Conquêtes*, t. Ier, p. 65.)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par BOURGUIGNON, gravé par BUDZILOWICZ.

N° 466.
(Série V, Section unique.)

Entrée de l'Armée française à Wagram

PRISE DE FRANCFORT-SUR-LE-MEIN

(23 OCTOBRE 1792)

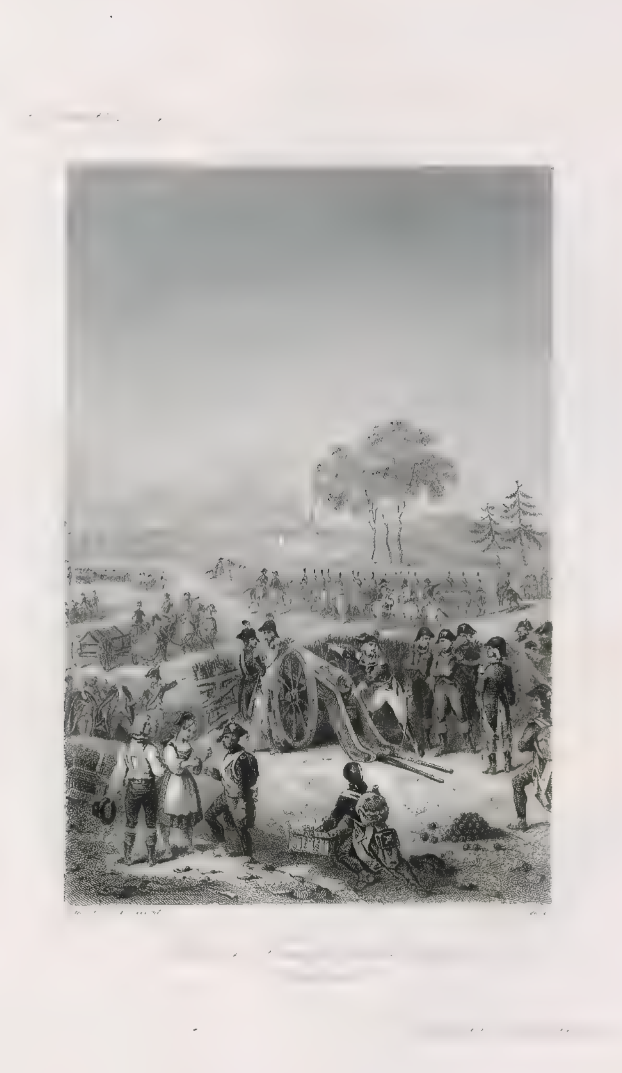
Custine, maître de Mayence, résolut aussitôt de porter ses armes contre la ville libre de Francfort-sur-le-Mein.

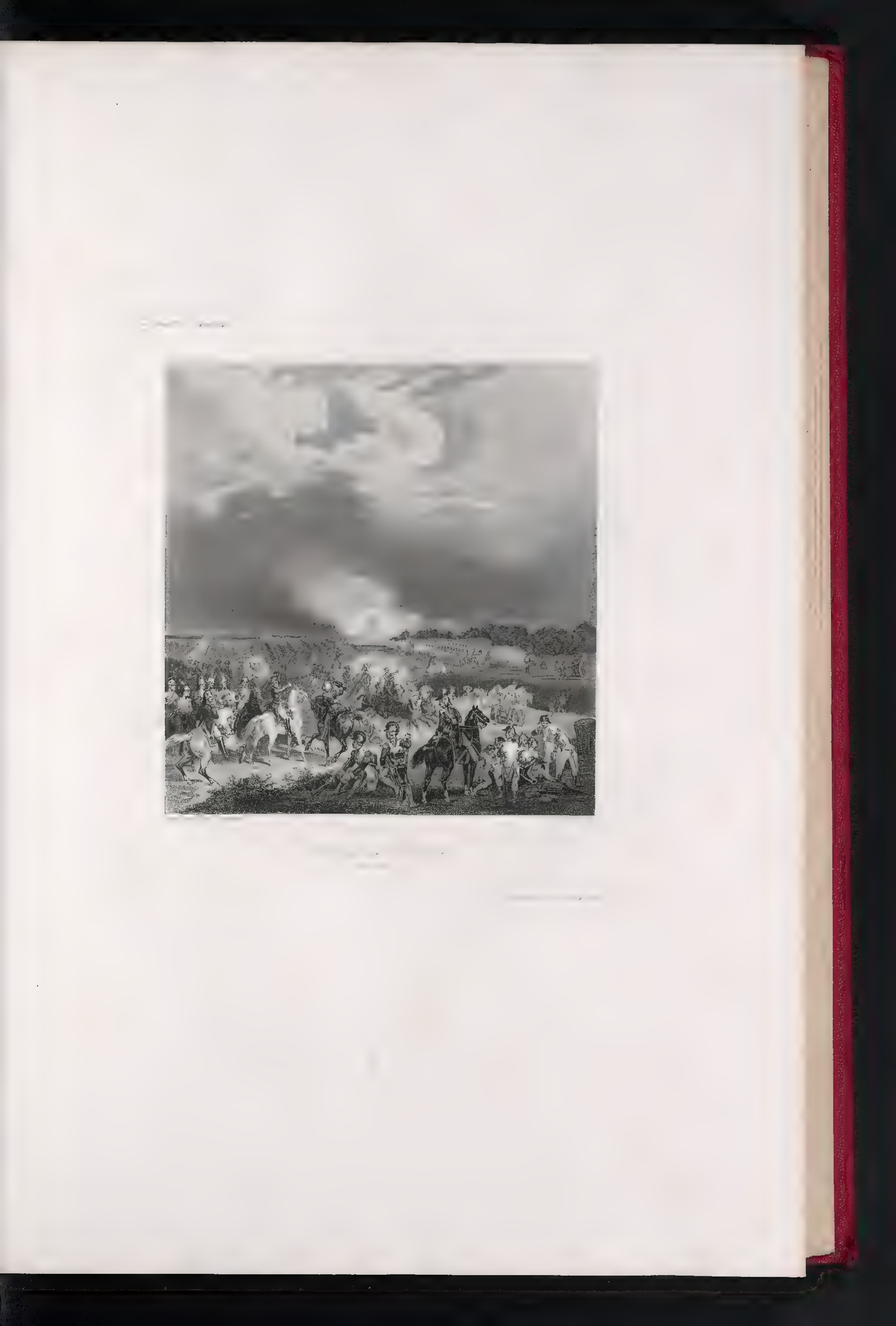
Il dirigea deux corps de troupes, commandés par les généraux Neuwinger et Houchard, sur les deux rives du fleuve. A l'arrivée des Français, les magistrats firent lever les ponts-levis et parurent vouloir se défendre; mais le général Neuwinger ayant fait diriger ses canons sur la porte de Sachsenhausen, les habitants s'empressèrent d'ouvrir leurs portes. On prit aussitôt possession de la ville, et Custine y laissa une garnison.

COMBAT DE BOUSSU

(3 NOVEMBRE 1792)

L'armée française, commandée par Dumouriez, était campée près de Quiévrain, derrière la Ronelle, sur le territoire français, mais son avant-garde occupait plusieurs villages sur le territoire alors autrichien et aujourd'hui belge. On se décida, assez imprudemment, à étendre ces cantonnements, et le 2 novembre 1792 le village de Thulin, qui était à quelque distance sur la gauche, fut occupé par deux ou trois bataillons belges au service de France, et composés en grande partie de déserteurs autrichiens. Le général Staray, qui commandait l'avant-garde autrichienne à Boussu, les y attaqua le lendemain avec de l'artillerie. Ils n'en avaient pas, et furent fort maltraités. Dumouriez résolut de venger cet affront, et dès le lendemain, 3 novembre, il se mit à la tête de son avant-garde, et la renforça d'une partie de la division du duc de Chartres, qui, débouchant par Quévrechin, devait opérer sur la droite de la chaussée, tandis que, sur la gauche, le village de Thulin devait être attaqué et repris, ce qui fut fait. Le duc de Chartres, n'éprouvant point d'obstacles dans sa marche, la continua en se dirigeant sur le moulin de Boussu, où les Autrichiens avaient une batterie retranchée, qui salua l'approche des troupes françaises d'un feu assez vif: cependant ce feu n'arrêta point leur marche. La colline fut gravie rapidement, et les Autrichiens se retirèrent à la hâte, en emmenant leurs pièces par le bois qui est derrière le moulin, où ils vaient fait des abatis qui furent à peine défendus.

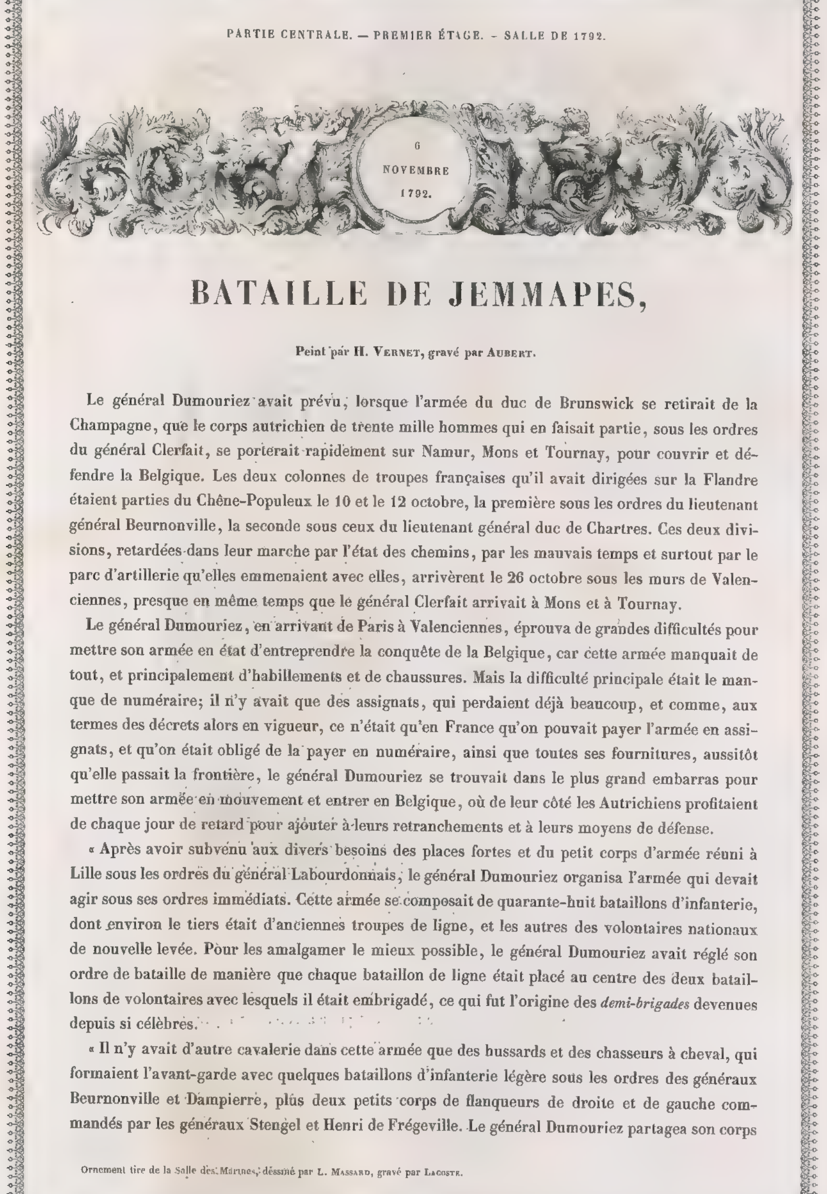






Bataille de Jemmapes.

6 Novemb. 1792



BATAILLE DE JEMMAPES,

Peint par H. Vernet, gravé par Aubert.

Le général Dumouriez avait prévu, lorsque l'armée du duc de Brunswick se retirait de la Champagne, que le corps autrichien de trente mille hommes qui en faisait partie, sous les ordres du général Clerfait, se porterait rapidement sur Namur, Mons et Tournay, pour couvrir et défendre la Belgique. Les deux colonnes de troupes françaises qu'il avait dirigées sur la Flandre étaient parties du Chêne-Populeux le 10 et le 12 octobre, la première sous les ordres du lieutenant général Beurnonville, la seconde sous ceux du lieutenant général duc de Chartres. Ces deux divisions, retardées dans leur marche par l'état des chemins, par les mauvais temps et surtout par le parc d'artillerie qu'elles emmenaient avec elles, arrivèrent le 26 octobre sous les murs de Valenciennes, presque en même temps que le général Clerfait arrivait à Mons et à Tournay.

Le général Dumouriez, en arrivant de Paris à Valenciennes, éprouva de grandes difficultés pour mettre son armée en état d'entreprendre la conquête de la Belgique, car cette armée manquait de tout, et principalement d'habillements et de chaussures. Mais la difficulté principale était le manque de numéraire; il n'y avait que des assignats, qui perdaient déjà beaucoup, et comme, aux termes des décrets alors en vigueur, ce n'était qu'en France qu'on pouvait payer l'armée en assignats, et qu'on était obligé de la payer en numéraire, ainsi que toutes ses fournitures, aussitôt qu'elle passait la frontière, le général Dumouriez se trouvait dans le plus grand embarras pour mettre son armée en mouvement et entrer en Belgique, où de leur côté les Autrichiens profitaient de chaque jour de retard pour ajouter à leurs retranchements et à leurs moyens de défense.

« Après avoir subvenu aux divers besoins des places fortes et du petit corps d'armée réuni à Lille sous les ordres du général Labourdonnais, le général Dumouriez organisa l'armée qui devait agir sous ses ordres immédiats. Cette armée se composait de quarante-huit bataillons d'infanterie, dont environ le tiers était d'anciennes troupes de ligne, et les autres des volontaires nationaux de nouvelle levée. Pour les amalgamer le mieux possible, le général Dumouriez avait réglé son ordre de bataille de manière que chaque bataillon de ligne était placé au centre des deux bataillons de volontaires avec lesquels il était embrigadé, ce qui fut l'origine des *demi-brigades* devenues depuis si célèbres.

« Il n'y avait d'autre cavalerie dans cette armée que des hussards et des chasseurs à cheval, qui formaient l'avant-garde avec quelques bataillons d'infanterie légère sous les ordres des généraux Beurnonville et Dampierre, plus deux petits corps de flanqueurs de droite et de gauche commandés par les généraux Stengel et Henri de Frégeville. Le général Dumouriez partagea son corps

Ornement tiré de la Salle des Marines, dessiné par L. Massard, gravé par Lacoste.

d'armée en deux ailes de vingt-quatre bataillons chacune; la droite était sous les ordres du duc de Chartres, qui la commandait comme lieutenant général, ayant sous lui les maréchaux-de-camp Desforêts, Drouet et Stetenhoff. La gauche devait être sous les ordres du lieutenant général Miranda et des maréchaux-de-camp Ferrand, Blottefière et Berneron; mais le général Miranda n'étant pas encore revenu de Paris, le commandement de l'aile gauche fut dévolu au général Ferrand qui était le plus ancien. Ces différents corps formaient un total d'environ vingt-sept mille hommes, non compris la division du lieutenant général d'Harville, campée sous Maubeuge et forte de six mille hommes, mais qui n'arriva qu'après le gain de la bataille.

« Un petit combat, peut-être imprudemment engagé le 2 novembre 1792 près le village de Thulin, décida le général Dumouriez à renforcer son avant-garde d'une partie de la division du duc de Chartres, qui, opérant sur la droite, attaqua l'ennemi le 3, emporta le moulin de Boussu avec la batterie qui le défendait, tandis que les généraux Beurnonville, Dampierre, Stengel et Frégeville délogeaient les Autrichiens de poste en poste et les repoussaient jusqu'à Saint-Ghislain.

« Ce succès décida le général Dumouriez à ne pas différer davantage l'attaque générale sur la position de l'armée autrichienne devant Mons. L'armée française reçut le soir même l'ordre de se mettre en mouvement le lendemain, 4 novembre, à la pointe du jour. La journée du 4 et celle du 5 furent employées à se porter en avant; dans la soirée du 5, l'armée était au bivouac devant les hauteurs de Jemmapes.

« Le général Dumouriez avait fixé l'heure de l'attaque à midi, afin de donner à la division du général d'Harville le temps d'arriver de Maubeuge pour agir sur la droite de l'armée; mais après une canonnade de trois heures, voyant que le régiment autrichien de dragons de Cobourg descendait au grand trot et paraissait se diriger sur notre artillerie, le général Dumouriez résolut de ne pas attendre le général d'Harleville et donna l'ordre à toute l'armée d'attaquer immédiatement. Aussitôt le duc de Chartres, qui commandait le centre, rompit sa division en colonnes de bataillons et marcha sur le bois de Flénu, qui couvrait le centre des Autrichiens. Il mit six de ses bataillons en réserve, et avec les dix-huit autres il culbuta l'infanterie légère autrichienne qui défendait les abattis, traversa le bois et arriva sur le plateau. Mais l'infanterie autrichienne, soutenue par l'artillerie des redoutes qui tirait à mitraille, fit un tel ravage dans la tête des colonnes qu'il devint impossible de les faire déboucher; elles rentrèrent dans le bois et le traversèrent rapidement dans le plus grand désordre. C'est là que furent frappés le colonel Dubouzet, du 104ᵉ régiment de ligne, qui fut tué sur la place; le général Drouet, qui eut les deux jambes emportées et mourut peu d'heures après; les colonels Dupont de Chaumont et Gustave de Montjoye, adjudants généraux, qui reçurent des coups de feu. Tout était perdu si les Autrichiens avaient su profiter de cet avantage momentané; mais leur infanterie resta immobile, et ils se contentèrent de lancer quelques hussards et quelques chasseurs à pied, qui ne parvinrent point à traverser le bois; en sorte que tandis qu'ils étaient contenus par la résistance des deux bataillons du 83ᵉ (Foix), commandés par le colonel Champollon et le lieutenant-colonel Villars; du 98ᵉ (Bouillon), colonel Leclerc; du 29ᵉ (Dauphin), colonel Laroque, et de quelques autres, le duc de Chartres, formant derrière le bois une chaîne de chasseurs à cheval du troisième régiment pour arrêter les fuyards, parvint enfin à les rallier. Ce fut alors que, leur adressant quelques-unes de ces paroles si puissantes sur le cœur du soldat, il fit succéder l'enthousiasme à la terreur. Les bataillons s'étaient mêlés; il en fit une colonne à laquelle il donna le nom de *Bataillon de Mons*, y plaça les cinq drapeaux qu'il tenait dans ses bras, et dont les bataillons étaient dispersés; puis, renforcé des six bataillons qu'il avait mis en réserve à l'entrée du bois, il fit de nouveau battre la charge, et ces mêmes soldats, que la frayeur venait d'emporter un moment loin du champ d'honneur, attaquèrent avec intrépidité l'infanterie

autrichienne qui remplissait l'intervalle des redoutes, y pénétrèrent la baïonnette en avant, et s'emparèrent d'une partie de l'artillerie ennemie, que la cavalerie autrichienne s'efforçait vainement de faire rentrer dans Mons. De ce moment la victoire n'est plus douteuse; les prodiges de valeur se multiplient dans nos rangs : à l'aile gauche le colonel Thouvenot et le général Ferrand, qui eut un cheval tué sous lui; à l'aile droite, Beurnonville et Dampierre, à la tête du 19ᵉ (Flandre), colonel Desponchez et lieutenant-colonel d'Armenonville, du 71ᵉ (Vivarais), colonel de Bannes, et des bataillons de Paris; Dumouriez qui charge lui-même à la tête d'un escadron; partout enfin les soldats français prodiguent leur sang et leur courage. L'ennemi, chassé de toutes les positions, abandonne enfin le champ de Jemmapes en le laissant couvert de ses morts et de ses canons.

« Le tableau d'Horace Vernet est une représentation fidèle de cette mémorable victoire; le paysage, peint d'après nature, est d'une parfaite exactitude. La houillère ou fosse de charbon de terre qui est incendiée, dans le coin droit du tableau, est celle du village de Frameries, devant lequel le spectateur est placé. On voit dans le fond la ville de Mons, le village de Cuesme et le village de Quarégnon sur la gauche. Le village de Jemmapes, qui a donné son nom à la bataille, est situé entre Cuesme et Quarégnon; mais on ne l'aperçoit pas parce qu'il est masqué par la colline sur laquelle l'armée autrichienne était retranchée. Le général Dumouriez, suivi de quelques officiers de l'état-major et d'un groupe d'ordonnances, est sur le premier plan. Il est arrêté dans son mouvement par la rencontre de quelques prisonniers autrichiens qu'on lui présente, et surtout par l'aspect du général Drouet blessé, que des soldats portent à l'ambulance.

« Parmi les officiers qui suivent le général Dumouriez on remarque le maréchal Macdonald, qui était alors un de ses aides-de-camp, et auquel la victoire devait donner un titre dans les champs de l'Italie; le général Belliard, qui était officier d'état-major, et que la gloire a tant de fois retrouvé sous nos étendards; le duc de Montpensier, qui était lieutenant-colonel, adjudant général, et qui, du champ de bataille où il avait servi la patrie, devait passer dans les cachots de Marseille, dont il a laissé une peinture si touchante et quelquefois si énergique. Près du chirurgien qui rend compte au général Dumouriez de la blessure du général Drouet, un jeune guerrier attire l'attention par l'élégance de son uniforme et la grâce de sa figure; la douceur de ses regards, la délicatesse de ses traits révèlent une autre Clorinde; c'est la jeune Fernig, entraînée aux combats par l'enthousiasme de la liberté*.

« On voit sur un plan plus éloigné l'attaque de la gauche de l'armée autrichienne par l'avant-garde de l'armée française sous les ordres du lieutenant général Beurnonville et du maréchal-de-camp Dampierre. Les dragons de Cobourg, après avoir été repoussés par l'infanterie française, sont chargés par le premier régiment de hussards (Berchiny), qui prit la redoute qu'on voit devant lui.

« On aperçoit dans le lointain la division du duc de Chartres attaquant le bois de Flénu, et, plus loin encore, quelques bataillons de celle du général Ferrand se portant sur l'extrême droite des Autrichiens. »

(*Notices sur les Tableaux du Palais-Royal*, par M. Vatout, t. IV, p. 322 à 330.)

(*) On voit aussi derrière elle, à cheval, son père qui l'accompagna à Jemmapes. Il demeurait à Mortagne, et là, harcelé tous les jours par les maraudeurs autrichiens, il avait appris à ses filles à faire le coup de fusil. Lors de la formation du camp de Maulde, deux d'entre elles s'attachèrent à la fortune de Dumouriez. La troisième, qui est aujourd'hui la femme du général Guilleminot, était seule restée dans la maison paternelle.

COMBAT DANS LES DÉFILÉS DE L'ARGONNE,

SEPTEMBRE 1792

Peint par Eug. Lami, gravé par Winckles*.

Lorsque la perte du poste et du défilé de la Croix-aux-Bois eut obligé le général Dumouriez à abandonner le camp de Grand-Pré, il fit faire à son armée un quart de conversion en arrière, en pivotant sur la forêt d'Argonne, de manière à occuper toujours l'espace renfermé entre les Islettes, la Chalade, Vienne-le-Château et Sainte-Menehould. La conservation de ce district gênait les mouvements et les approvisionnements de l'armée prussienne après son entrée dans les plaines de Champagne; aussi il se livrait continuellement dans ces défilés des combats plus ou moins vifs, mais dont le résultat fut toujours avantageux pour les troupes françaises.

(*) La gravure se trouve sur la même planche que celle de l'*Entrée de l'Armée française à Mons* (7 septembre 1792) et du *Combat d'Anderlecht* (13 novembre 1792). Voir ci-après, même Série, même Section.



Pendule du salon du Méridien, dessinée par Raynaud, gravée par Lacoste et [illegible]

N° 4[illegible]9.
(Série V, Section unique.)



ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MONS,

7 NOVEMBRE 1792

Peint par BELLANGÉ, gravé par WINCKLES.

Lorsqu'après avoir expulsé l'armée autrichienne des hauteurs de Jemmapes l'armée française découvrit la ville de Mons qui se présentait devant elle, un cri général, demandant l'assaut, retentit aussitôt dans tous les rangs. Dumouriez se crut obligé de résister à cette noble ardeur, et il eut raison, car l'assaut n'aurait eu aucune chance de succès, et il était impossible. Cependant il fit sommer la place dans la soirée, et dans la nuit les Autrichiens l'évacuèrent entièrement. Le lendemain 7 novembre il se mit à la tête de quelques bataillons d'infanterie de la division du duc de Chartres et se dirigea sur la porte de la ville. Le général Dumouriez y fut reçu par le corps municipal, qui lui présenta les clefs sur un plat d'argent, en déclarant que Mons se mettait sous la protection de l'armée française. Derrière eux, et sur deux files, se trouvaient les communautés religieuses de la ville, qui réclamèrent également la protection du général en chef. Après quoi les troupes entrèrent dans la ville au milieu des acclamations des habitants*.

COMBAT D'ANDERLECHT,

13 NOVEMBRE 1792

Peint par BELLANGÉ, gravé par WINCKLES.

La victoire de Jemmapes avait décidé la conquête de la Belgique, et l'armée autrichienne ne songeait plus qu'à se retirer de l'autre côté de la Meuse, et même derrière la Roër. Cependant, toutes les fois que l'avant-garde française cherchait à entamer l'arrière-garde autrichienne, il y avait des combats plus ou moins vifs. C'est ce qui arriva à Anderlecht, près de Bruxelles. Le village de Saint-Peters-Woluve opposa une résistance assez vive; après qu'il eut été enlevé par les troupes françaises, celui d'Anderlecht fut encore défendu par les Autrichiens, qui ne rentrèrent à Bruxelles qu'à la nuit. Alors le maréchal Bender envoya un trompette au général Dumouriez pour lui demander que les troupes françaises n'entrassent dans Bruxelles que quand il ferait jour, ce qui fut accordé, et le lendemain 14 novembre l'armée française y fit son entrée solennelle.

(*Extrait du Moniteur.*)

(*) Le texte du *Combat dans les défilés de l'Argonne* (septembre 1792), gravé sur la même planche que celui de l'*Entrée de l'Armée française à Mons* et du *Combat d'Anderlecht*, se trouve plus haut, même Serie, même Section.



Ornement tiré du salon du Grand-Couvert, dessiné par BAYNAUD, gravé par LACOSTE et GUILLAUMOT.

COMBAT DE VAROUX,

27 NOVEMBRE 1792

Peint par VICTOR ADAM, gravé par BRUNELLIÈRE.

Le 27 novembre, à sept heures du matin, le général Dumouriez attaqua l''arrière-garde des Autrichiens, commandée par le général Staray, qui devait couvrir Liége avec douze mille hommes. « Je n'en avais pas autant pendant une partie de la journée, dit le général Dumouriez dans sa relation officielle; mais lorsque l'armée nationale que je commande s'est déployée, l'ennemi a été successivement forcé à Rocoux, à Varoux, dans six villages et dans tous les retranchements. Le général Staray a été, dit-on, grièvement blessé. La brièveté du jour et la prudence m'ont empêché d'entrer le soir même dans la ville de Liége; j'y suis depuis neuf heures du matin, et il m'est impossible de peindre l'ivresse de ce brave peuple et l'accueil qu'il a fait à nos troupes. »

(*Extrait du Moniteur.*)

« Les Français entrèrent à Liége le 28 et y furent reçus avec acclamations. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. II, p. 243.)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.

Nos 475, 476.
(Série V, Section unique)

Gal.ie Hist.que de Versailles



Combat de [illegible]

[illegible]

SIÉGE ET PRISE
DES CHATEAUX DE NAMUR

(2 DÉCEMBRE 1792)

Peint par M. Boulanger, 1837.

« Les deux généraux autrichiens Schroeder et Beaulieu s'étant retirés après le combat de Bois-d'Asche, Valence, dès le lendemain, 19 novembre, s'approcha de Namur pour en former le siége. Quelques volées de canon suffirent pour engager les habitants à ouvrir leurs portes. La garnison autrichienne, forte de six mille hommes, se jette dans la citadelle, décidée à s'y défendre courageusement. Cependant, le 20 novembre, Valence la fait sommer de se rendre; mais son commandant, Moitelle, répond qu'il connaît son devoir, et qu'il saura garder la forteresse qui lui est confiée. Valence n'avait point avec lui d'artillerie de siége : il est obligé d'en faire venir; elle n'arrive qu'à force de bras à travers les montagnes. Les batteries sont dressées et foudroient la place avec une infatigable activité. Secondé par la valeur des soldats qu'il commande, le général donne plusieurs assauts, et parvient à s'emparer des forts le Camus et la Cassate. De leur côté, les Autrichiens faisaient un feu terrible; mais, malgré les décharges multipliées de la redoutable artillerie qui garnissait les remparts, les travaux de siége furent poussés avec tant de vigueur, que, le 29 novembre, la tranchée était ouverte, et déjà les boulets et les bombes écrasaient la citadelle.

« On savait que le fort Villate, qui défend le château, avait sous ses glacis des fourneaux préparés, en cas d'attaque de vive force, pour faire sauter les assiégeants. Le général Leveneur, qui commandait sous les ordres de Valence, conçoit le projet hardi de s'en emparer en surprenant la garnison et tournant le fort par sa gorge. Entre cette gorge et la citadelle il y avait une caponnière au chemin de communication, garnie de palissades et de parapets, à travers lesquels on arrive au fort par deux voûtes, dont une seule était gardée. A minuit, le 30 novembre, le général Leveneur sort de la tranchée, à la tête de mille deux cents hommes déterminés; conduits par un déserteur autrichien, les Français franchissent les palissades dans le plus grand silence; ils marchent à la première voûte, qui se trouve en effet déserte. A la seconde les sentinelles crient et font feu. Au même instant Leveneur, qui ne pouvait franchir la palissade, dit à un officier très-grand et très-fort, qui se trouvait à côté de lui : « Jetez-moi par-dessus. » L'officier le lance, en effet, de l'autre côté de la barrière et s'y précipite après lui; plusieurs grenadiers s'empressent d'imiter leur général. Leveneur atteint le commandant du poste, qui cherchait à rassembler son monde : « Conduis-moi à tes mines! » lui crie-t-il d'une voix terrible et en lui appuyant son épée sur la poitrine. L'Autrichien hésite et balbutie quelques mots; Leveneur lui répète son ordre en le pressant davantage : l'officier se décide à marcher. Le général arrache lui-même les mèches, les éteint et s'empare du fort Villate.

« Le commandant Moitelle, désespérant de pouvoir se défendre plus longtemps, demande à se rendre; et le 2 décembre il conclut avec le général français une capitulation par laquelle il est convenu que la garnison tout entière sortira avec les honneurs de la guerre, mais restera prisonnière, et sera dirigée dans l'intérieur de la France. Deux bataillons du superbe régiment autrichien de Kinsky et un de celui de Vierzet en faisaient partie. »

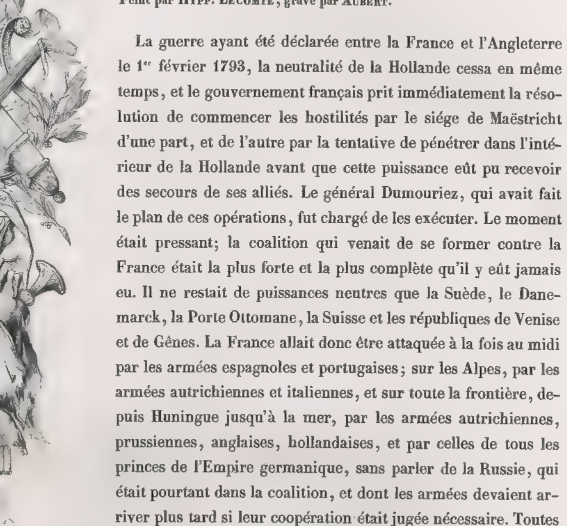




PRISE DE BREDA,

24 FÉVRIER 1793.

Peint par Hypp. Lecomte, gravé par Aubert.



La guerre ayant été déclarée entre la France et l'Angleterre le 1er février 1793, la neutralité de la Hollande cessa en même temps, et le gouvernement français prit immédiatement la résolution de commencer les hostilités par le siége de Maëstricht d'une part, et de l'autre par la tentative de pénétrer dans l'intérieur de la Hollande avant que cette puissance eût pu recevoir des secours de ses alliés. Le général Dumouriez, qui avait fait le plan de ces opérations, fut chargé de les exécuter. Le moment était pressant; la coalition qui venait de se former contre la France était la plus forte et la plus complète qu'il y eût jamais eu. Il ne restait de puissances neutres que la Suède, le Danemarck, la Porte Ottomane, la Suisse et les républiques de Venise et de Gênes. La France allait donc être attaquée à la fois au midi par les armées espagnoles et portugaises; sur les Alpes, par les armées autrichiennes et italiennes, et sur toute la frontière, depuis Huningue jusqu'à la mer, par les armées autrichiennes, prussiennes, anglaises, hollandaises, et par celles de tous les princes de l'Empire germanique, sans parler de la Russie, qui était pourtant dans la coalition, et dont les armées devaient arriver plus tard si leur coopération était jugée nécessaire. Toutes les forces de la France dans la Belgique étaient alors en cantonnements sur la Meuse et derrière la Roër. Le général Miranda fut chargé du siége de Maëstricht, avec les divisions du duc de Chartres sur la rive gauche et du général Leveneur sur la rive droite de la Meuse, tandis que les généraux Valence et Lanoue étaient chargés de le couvrir.

Le général Dumouriez arriva le 10 février 1793 à Anvers. Il n'y trouva rien de ce qui lui était nécessaire, ni artillerie, ni munitions, ni magasins, ni aucun service d'armée. Le corps de troupes qu'il parvint à y réunir n'était que de quinze mille hommes. Cependant il n'hésita pas, et ce fut avec cette faible armée qu'il alla audacieusement attaquer Breda et qu'il en commença le bombardement. Tel était le dénûment de moyens de cette petite armée que le 24 février, à la pointe du jour, le général d'Arçon, qui dirigeait le siége, vint l'avertir que, si on ne ralentissait pas le feu, il manquerait de munitions à deux heures. « Tirez toujours, lui répondit Dumouriez, et surtout ne diminuez pas le feu, car ce serait avertir les Hollandais que nous allons être obligés de le cesser. » Cette résolution eut un plein succès. A onze heures, le général hollandais, comte Byland, envoya un parlementaire pour demander à capituler. Aussitôt Dumouriez donna pompeusement l'ordre de cesser le feu; la capitulation fut signée. A deux heures les grenadiers français prenaient possession des portes de la ville.

Ornement tiré de la salle de l'Opéra, dessiné par Raynaud, gravé par Breval.



PRISE DE GERTRUYDENBERG,

5 MARS 1793.

Peint par HIPP. LECOMTE, gravé par AUBERT.

Après la prise de Breda et de Klundert, le général Dumouriez se porta sur Gertruydenberg pour en faire le siége. Cette ville importante, dont il voulait faire une place d'armes qui protégeât son passage du Moërdyk, était dans le meilleur état de défense possible. Elle renfermait une forte garnison hollandaise; elle était, en outre, hérissée de forts avancés et entourée d'une multitude d'inondations qui ne laissaient, pour arriver au corps de la place, que des digues enfilées par les feux de ses batteries. Cependant l'attaque fut conduite avec tant de vigueur que le lendemain de l'investissement, le fort de Steelinve, qui n'était accessible que par une seule digue et dont les inondations couvraient les approches, tomba au pouvoir des Français.

Dumouriez s'empara ensuite du fort Donk et battait en brèche celui de Spuy, situé sur la gauche de la place, lorsque, le 5 mars, le gouverneur hollandais demanda à capituler, et Gertruydenberg se rendit aux mêmes conditions que Breda.

Le général Dumouriez, outre des munitions considérables, trouva dans Gertruydenberg une marine qui aurait été suffisante pour opérer le passage du Moërdyk.



Porte de la Chapelle et Petit Point, dessiné par RAYNAUD, gravé par BREVAL.



Vue de Gertruydenberg
3 Mars 1793

COMBAT DE TIRLEMONT ET DE GOIZENHOVEN,

16 MARS 1793

Peint par JOUY, gravé par AUBERT.

Le 1er mars 1793 l'armée autrichienne, sous les ordres du feld-maréchal prince de Saxe-Cobourg, s'était mise en marche sur trois colonnes et avait passé la Roër. Obligées de se retirer devant des forces supérieures, les troupes françaises s'étaient repliées sur la Meuse; la ville d'Aix-la-Chapelle avait été évacuée, le siége de Maëstricht avait été abandonné. Liége était retombée au pouvoir de l'armée impériale. Les revers que les Français venaient d'éprouver réclamaient la présence du général en chef, et Dumouriez, ayant remis au général de Flers le commandement du corps d'armée qui occupait Breda et Gertruydenberg, partit à la hâte pour Bruxelles, et le 12 mars il rejoignit à Louvain la grande armée française qui s'y trouvait sous les ordres des généraux Valence et Miranda. Ces deux chefs, qui étaient peu d'accord entre eux, se regardaient comme indépendants l'un de l'autre, et le retour du général Dumouriez était d'autant plus nécessaire que les troupes étaient découragées, et qu'il les trouva dans cet état qu'on a appelé depuis *la démoralisation*. Sa présence ranima tout, et lorsqu'il annonça à l'armée qu'elle allait reprendre l'offensive, cette nouvelle fut accueillie avec acclamation. En effet, ayant appris le 15 mars, par les rapports de son avant-garde, qui était à Cumptich sous les ordres du général Lamarche, que la grande armée autrichienne marchait sur lui; et que son avant-garde venait de s'emparer de Tirlemont, il résolut de la prévenir, et, faisant battre la générale le 15 à neuf heures du soir, il mit l'armée en mouvement. L'armée marcha toute la nuit en plusieurs colonnes, et le lendemain 16 mars, à la pointe du jour, le général Dumouriez attaqua Tirlemont. Les Autrichiens s'y défendirent vigoureusement dans les rues, dans les maisons, sur la grande place; mais finalement la ville fut reprise, et le général Valence déboucha vaillamment par la porte de Liége, quoiqu'elle fût enfilée par les batteries que les Autrichiens avaient établies sur la chaussée et près des monticules ou tombes antiques à droite de la grande route, en sortant de Tirlemont. Après avoir éteint le feu de ces batteries et les avoir forcées à se retirer, l'armée continua son mouvement, et, après avoir traversé Tirlemont, elle se déploya dans la plaine qui se trouve sur la droite de la chaussée de Saint-Troud. Le général Dumouriez ordonna d'attaquer sur-le-champ le village de Goizenhoven que les Autrichiens occupaient en force. Les deux premières attaques furent repoussées, mais à la troisième le dix-septième de ligne (l'ancien régiment d'Auvergne), commandé par le colonel Marcel Dumas, fit une charge brillante à la baïonnette et pénétra dans le village qui fut bientôt emporté. Ce succès décida le mouvement rétrograde de l'armée autrichienne, qui repassa la petite Gette en plusieurs colonnes et se retira sur la position de Nerwinde, où cent ans avant (le 29 juillet 1693) le maréchal de Luxembourg avait battu Guillaume III, et où Dumouriez n'eut pas le même bonheur lorsqu'il y attaqua le prince de Cobourg le 18 mars 1793.



N° 481.
(Serie V, Section unique.)

Combat de [illegible] et de Gozenheim

[illegible] 179[illegible]

PRISE DU CAMP DE PÉRULLE,

19 AVRIL 1793.

Peint par AD. ROEHN, gravé par OUTHWAITE.

Les ennemis, qui avaient été délogés de leur camp retranché de Pérulle le 17, revinrent en force dans la journée du 19, et s'ébranlèrent sur trois colonnes. L'attaque commença à deux heures. Ils furent reçus avec vigueur par les grenadiers des Bouches-du-Rhône et les chasseurs de Marseille. Les ennemis furent culbutés, poursuivis, et sans la nuit qui termina le combat leur camp aurait été forcé pour la troisième fois depuis trois jours. Ils eurent cent hommes tués et blessés et vingt-un prisonniers; les Français n'eurent que trois hommes tués et onze blessés.



Ornement tiré de l'Escalier de Marbre, dessiné par RAYNAUD, gravé par BREVAL.



Vue du Camp de [illegible]

COMBAT DU MAS DE ROZ,

17 JUILLET 1793.

Peint par Renoux, gravé par Ed. Chavane.

Lorsque l'armée s'était mise en campagne dans le Nord en 1793, l'Espagne ne s'était pas encore déclarée contre la France, quoiqu'elle fît partie de la coalition. On avait toujours espéré que sa situation l'empêcherait de faire aucune démonstration hostile; cependant elle continuait ses armements, ses bataillons s'approchaient des frontières. La Convention nationale résolut de prendre l'initiative, et la guerre fut déclarée à l'Espagne.

Mais dans l'état de choses où se trouvait la France, il lui était impossible de songer à prendre l'offensive; elle dut s'occuper à former des camps; il n'y en avait aucun, et quoique la Convention eût décrété les armées des Pyrénées orientales et occidentales dont les généraux Flers et Servan avaient le commandement, ces armées existaient à peine et n'étaient encore composées que de nouvelles recrues.

Les généraux Ricardos et La Union étaient à la tête des troupes espagnoles. Plusieurs engagements avaient déjà eu lieu sans qu'il eût été possible de s'opposer à l'entrée de l'armée espagnole sur le territoire français. Le général Dagobert s'était retiré devant l'ennemi au Mas d'Eu; ils étaient maîtres du fort des Bains et de Bellegarde.

« L'armée espagnole, après avoir laissé un corps d'observation devant les places de Collioure et Port-Vendre qu'une escadre de quatorze voiles bloquait par mer depuis plusieurs jours, s'était ébranlée sur trois colonnes. L'aile droite aux ordres du lieutenant général Cagigal dans la direction de Niel, le centre conduit par le marquis de Las Amarillas, et l'aile gauche commandée par le prince de Monteforte sur les deux extrémités du village de Canhoës. Ces trois colonnes s'élevaient à plus de quinze mille combattants; elles traînaient avec elles un train d'artillerie considérable. »

Le général espagnol ayant cerné le camp presque sur tous les points, commença ses attaques le 17; elles réussirent d'abord. Les avant-postes français se retirèrent du Mas de Serres, où le lieutenant général espagnol Cagigal avait établi une grande batterie d'où il soutenait les attaques. « Cependant le chef de brigade Lamartillère, ayant mis en action la grosse artillerie du camp, foudroya en peu d'heures la grande batterie du Mas de Serres. Cagigal ayant eu plus de moitié de ses pièces démontées, jugea prudent de retirer les autres, et n'en vint à bout qu'à force de bras. Dès que ce point important fut évacué, les Français y amenèrent quatre pièces qui firent un feu très vif contre les colonnes ébranlées. Cette canonnade augmentant de moment en moment son intensité, Ricardos ne voulut point hasarder l'assaut, et donna l'ordre de la retraite. A peine fut-elle prononcée, que Dagobert s'élance hors du camp à sa poursuite, avec l'infanterie qui se trouve sous sa main; son adversaire, pour l'arrêter, prescrit à La Union de la couvrir avec sa cavalerie. Dagobert dirige aussitôt contre elle ses pièces de bataillon; mais leur effet ne répondant pas à son ardeur, il ordonne à une brigade d'infanterie de charger ces escadrons à la baïonnette. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, t. III, p. 524 à 527.)

Telle fut la célèbre journée du 17 juillet, dans laquelle l'armée espagnole, bien supérieure à l'armée française, fut cependant obligée de se retirer devant elle.

N° 483.
(Série V, Section unique.)





BATAILLE DE HONDSCHOOTE,

8 SEPTEMBRE 1793.

Peint par Eug. Lami, gravé par Thomas.

L'Angleterre, ayant passé des traités particuliers avec la Prusse, l'Autriche, la Sardaigne, l'Espagne, la Hollande et le Roi de Naples, s'était placée à la tête de la coalition; l'Impératrice Catherine y avait accédé, et les flottes de la Russie avaient contraint la Suède et le Danemarck à renoncer aux droits des neutres. (*Extrait de Jomini*, t. IV, p. 3.)

Vers le milieu de 1793 toute l'Europe était en armes et liguée contre la France, dont la situation paraissait désespérée.

Les armées alliées occupaient Mayence, Condé, Valenciennes; les Anglais étaient à Bourlon, et leurs avant-postes se faisaient voir jusqu'à Cambrai et Saint-Quentin. Toutes les forces réunies et qui menaçaient le nord de la France n'étaient pas moins, suivant Jomini, de deux cent quatre-vingt mille hommes. L'armée française s'était retirée dans un camp entre Arras et Douai. Les places de Lille et de Dunkerque tenaient encore; c'est alors que la Convention décréta la levée en masse. Le général Houchard, appelé au commandement de l'armée du Nord, rejoignit les troupes au camp de Gavarelle. Dunkerque, où commandait le général Souham, était menacée par l'armée du duc d'Yorck : Houchard reçut l'ordre de dégager la place et de détruire l'armée ennemie. Pendant que le général Jourdan faisait entrer des secours dans la place de Lille, le général Houchard leva son camp de Gavarelle; mais trop inférieur en nombre pour tenter une bataille, il dut se contenter de suivre l'ennemi dans tous ses mouvements et de l'inquiéter. Cependant il dégagea Lille dans sa marche, et les troupes, ayant remporté quelques avantages à Turcoing, retrouvèrent bientôt la confiance.

C'est alors que le général en chef reçut un renfort de douze mille hommes détachés de l'armée du Rhin; « ayant terminé ses préparatifs et rassemblé ses moyens à Cassel, il songea qu'il était temps d'opérer la délivrance de Dunkerque.

« Le 6 septembre, au matin, l'armée française se met en mouvement. Le général Dumesnil, avec sa division, est chargé d'observer la garnison d'Ypres. L'avant-garde aux ordres du général Hédouville, estimée à dix mille combattants, doit s'avancer sur Rosbrugge pour menacer la retraite des alliés. Jourdan se porte avec la sienne sur Hout-Kerke; l'ennemi en est délogé par la brigade Collaud, qui se dirige ensuite sur Proven pour faciliter les attaques du général Hédouville sur Poperingue et Rosbrugge. Houchard conduit lui-même les troupes de Jourdan par la route de Herzeele. Le général Landrin, avec une division, contient Walmoden sur la gauche dans les environs de Wormhout. » (*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 55.)

Le général Jourdan, qui avait précédé l'armée, venait d'enlever le poste de Rosbrugge le 7 septembre; tout se disposait pour l'attaque générale. Le général Souham, renfermé dans Dunkerque, reçut l'ordre de faire des sorties pour inquiéter l'ennemi, « et, le 8 au matin, l'armée française se mit en mouvement, la droite commandée par Hédouville et Collaud, entre Bevern et Killem, le centre commandé par Jourdan, en avant de Killem, la gauche entre ce village et le canal de Furnes. Les deux armées se trouvèrent ainsi engagées de front, et le seul corps du colonel Leclerc, parti de Bergues, dut se porter sur le flanc droit de l'ennemi.

BATAILLE DE HONDSCHOOTE.

« Jourdan, s'avançant contre Hondschoote, donna sur le taillis qui couvrait la position ennemie, et où les tirailleurs s'engagèrent vivement; les deux partis envoyèrent successivement le gros de leurs forces au soutien. Le régiment de Brentano et une brigade hessoise y furent maltraités; le général Cochenhausen étant blessé à mort, ses troupes se virent enfin obligées de l'abandonner.

« Les retranchements à la droite ayant été aussi emportés par les gendarmes à pied, le général Walmoden, qui remplaçait le maréchal Freytag, ordonna la retraite; celle de la droite s'effectua par Hontem sur Furnes, la gauche se retira par Hoghestade en longeant le canal de Loo. L'armée prit une position en crochet pour couvrir le corps de siége; elle s'appuya la droite à Bulscamp, la gauche à Steenterque.

« Les alliés perdirent dans ces trois journées près de trois mille tués, blessés et prisonniers; la perte des Français fut à peu près égale. Les généraux Jourdan et Collaud y furent blessés. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 60.)

Le duc d'Yorck, s'étant retiré sur son camp de Furnes dans la nuit qui suivit cette bataille, abandonna son artillerie de marine et une partie de ses équipages.



HOUCHARD (Jean-Nicolas)

Né à Forbach (Moselle) en 1740; — fit ses premières armes dans la guerre de Sept-Ans;
— nommé général de brigade en 1792 et général en chef des armées de la Moselle, du Nord et des Ardennes en 1793;
— mort en 1793.

Portrait tiré de la Salle de 1792.

BATAILLE DE PEYRESTORTES,

17 SEPTEMBRE 1793.

Peint par **Renoux***, gravé par **Aubert**.

Les premiers succès obtenus le 17 juillet au Mas de Roz n'avaient pas eu de suite, et l'armée des Pyrénées-Orientales, composée de nouvelles recrues, ne pouvait opposer qu'une faible résistance aux troupes espagnoles du comte Ricardos, qui avaient envahi le territoire français; « leur droite masquait Collioure, Port-Vendre et Saint-Elme; leur centre occupait Mas d'Eu, Truillas et Pontella; leur gauche, prolongée le long du Tet, venait s'appuyer au camp de la Perche qui observait Mont-Louis. »

Villefranche était tombée au pouvoir du général espagnol, et, quoique la division Dagobert eût remporté quelques avantages en Cerdagne, la marche de l'armée espagnole n'avait pas été retardée, et la ville de Perpignan était menacée.

« Après la prise de Villefranche les ennemis passèrent le Tet et se portèrent de Thuir à Peyrestortes; ils établirent leur camp sur les hauteurs au sud du village. La communication avec Narbonne fut interceptée, les Français rejetés sur Salces et dans la place de Perpignan, contre laquelle des batteries, élevées au Vernet, lancèrent des boulets.

« Dans la nuit du 17 au 18 le général d'Aoust résolut d'enlever ce camp, où dix mille hommes d'infanterie et deux mille hommes de cavalerie étaient protégés par des retranchements et quarante pièces de canon. On tira six mille hommes du camp de l'Union et à peu près le même nombre de la garnison de Perpignan et du corps de Salces. L'affaire réussit au-delà de toute espérance; tentes, canons, équipages, tout resta en notre pouvoir. La perte de l'ennemi fut énorme; la nôtre eût été insignifiante, si, par une fatale méprise assez ordinaire dans les combats de nuit et surtout avec des hommes de nouvelle levée, le corps de Salces n'eût fusillé longtemps celui venu de Perpignan. Les Espagnols repassèrent le Tet, et le champ de bataille depuis cette époque fut transporté entre le Tech et les montagnes de la frontière, jusqu'à ce que, l'arrivée de Dugommier rétablissant l'équilibre des forces, l'armée française, après des succès éclatants, envahit à son tour le territoire espagnol. »

(*Note communiquée par la préfecture des Pyrénées-Orientales.*)

(*) Ce tableau a été exécuté d'après une esquisse faite dans le temps par M. Gamelin, peintre, qui suivait à cette époque l'armée des Pyrénées-Orientales. Cette esquisse est déposée à l'hôtel de la préfecture des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

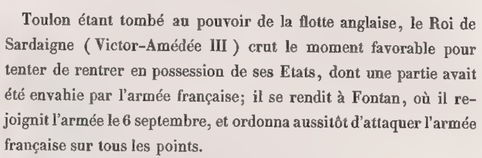
Ornement tiré du salon de l'Abondance, dessiné par Massard, gravé par H. Breval.



ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MOUTIERS,

4 OCTOBRE 1793.

Peint par **Cl. Boulanger**, gravé par **Aubert** père.



Toulon étant tombé au pouvoir de la flotte anglaise, le Roi de Sardaigne (Victor-Amédée III) crut le moment favorable pour tenter de rentrer en possession de ses Etats, dont une partie avait été envahie par l'armée française; il se rendit à Fontan, où il rejoignit l'armée le 6 septembre, et ordonna aussitôt d'attaquer l'armée française sur tous les points.

Tandis que le duc de Montferrat dirigeait ses forces en Savoie, le général de Wins devait marcher contre l'armée du Var, et déjà les Français avaient été repoussés de toute la Maurienne lorsque Kellermann arriva à Chambéry pour diriger les opérations militaires et s'opposer aux tentatives de l'ennemi. Kellermann n'avait sous ses ordres qu'une faible armée de douze mille hommes, le Roi de Sardaigne n'en comptait pas moins de vingt mille sous les siens. Après avoir livré le 11 septembre les combats d'Argentines et d'Espierre dans lesquels il repoussa les troupes du Roi de Sardaigne commandées par le général Gordon, et s'être emparé du col de la Madeleine le 15, Kellermann força le général Gordon à se retirer sur Saint-Michel.

« Deux petites colonnes, renforcées de gardes nationales, s'emparaient sur sa droite des vallées de Sallenche et de Beaufort, ainsi que des hauteurs du Mont-Cormet; le détachement piémontais, qui avait si vaillamment attaqué Saint-Martin au commencement de l'invasion, s'enfuit dispersé jusqu'au Saint-Bernard.

« Alors les petites colonnes de gauche descendirent sur Saint-Maurice, vers lequel le corps de bataille, conduit par Kellermann, se dirigea de son côté par Moutiers et Ayme, afin de ne pas lui laisser le temps de s'établir au pied des versants de la Savoie et de le rejeter entièrement sur les Alpes. Le 4 octobre les Sardes furent attaqués, et forcés par une artillerie supérieure à se retirer sur le petit Saint-Bernard. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 202 à 203.)

Le prince de Montferrat ayant évacué la ville de Moutiers, le général Kellermann en prit aussitôt après possession.

Ornement tiré de la salle de l'Opéra, dessiné par Raynaud, gravé par Breval.



Entrée de l'armée française à Moutiers

SIÉGE DE TOULON,

8 OCTOBRE 1793

Peint par SIMON FORT, gravé par ED. GRAVANE.

La ville et le port de Toulon étant tombés au pouvoir de la flotte anglaise, l'amiral Hood y fit débarquer un corps nombreux de troupes anglaises, espagnoles ou napolitaines, dont le commandement fut donné au général anglais O'Hara.

« Vers la fin de novembre, le général Dugommier, divisionnaire de l'armée des Alpes, fut investi du commandement en chef de l'armée de siége, alors composée de vingt-cinq à vingt-huit mille hommes, dont un tiers de recrues. L'artillerie ne lui manquait pas, mais la disette de poudre se faisait sentir. A son arrivée, le nouveau général en chef convoqua un conseil où l'on décida, vu la faiblesse des moyens de l'armée assiégeante, qu'on commencerait par attaquer la redoute anglaise située sur la hauteur, à l'ouest de l'Eguillette, la montagne de Faron, et enfin le fort Malbousquet, tandis qu'on ferait vers la gauche une démonstration sur le cap Brun; on devait ensuite attaquer le corps de place si la fortune se montrait favorable.

« Bientôt le chef de bataillon Bonaparte, commandant en second l'artillerie de siége, établit sur la colline des Arènes une batterie de six pièces de vingt-quatre, qui commença à tirer contre le fort Malbousquet. »

Cette position inquiétait les assiégés : ils tentèrent une sortie le 30; on se battit avec acharnement; le général anglais O'Hara fut blessé et fait prisonnier. Le général en chef Dugommier fut également blessé de deux coups de feu qui ne le mirent cependant pas hors de combat.

Il résolut d'attaquer la redoute anglaise, et reconnut l'ouvrage conjointement avec les chefs du génie et de l'artillerie Marescot et Bonaparte.

« Cette formidable redoute, élevée au milieu de la langue de terre appelée l'Eguillette, formait le centre d'une ligne de retranchements et d'abatis qui couvraient un camp d'environ cinq mille hommes, Anglais et Espagnols. Les Anglais l'avaient baptisée *le petit Gibraltar*, et on la croyait imprenable. »

La redoute fut enlevée dans la nuit du 16 au 17 par les généraux Labarre et Victor; l'attaque du fort Faron, confiée au général Lapoype, fut également couronnée de succès.

Dans la journée du 18, les forts des Pommets, de Saint-Antoine, de Saint-André, de Malbousquet, le camp de Saint-Elme, furent successivement évacués, et il ne resta plus aux alliés que le fort Lamalgue.

Enfin, dans la nuit du 18 au 19, toute l'armée combinée dut évacuer la ville; mais en se retirant elle entreprit d'incendier la flotte française et mit le feu à l'arsenal.

« Des trente-un vaisseaux de ligne et vingt-cinq frégates qui se trouvaient à Toulon au moment où les alliés y entrèrent, seize vaisseaux et cinq frégates devinrent la proie des flammes, ou en furent fortement endommagés; trois vaisseaux et neuf frégates furent emmenés, sept vaisseaux et onze frégates restèrent intacts dans la Darse.

« L'armée française entra à Toulon le 19 décembre, et son premier soin fut d'arrêter les progrès de l'incendie. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 219 à 226.)

N° 489.
(Série V, Section unique.)



BATAILLE DE WATTIGNIES,

16 OCTOBRE 1793.

Peint par EUG. LAMY, gravé par AUBERT père.



Le Prince de Cobourg, maître du Quesnoy, interceptait toutes les communications de Landrecies et poussait des reconnaissances sur les routes de Saint-Quentin et de Péronne. Quinze mille hommes de l'armée des Ardennes s'étaient laissé envelopper dans le camp retranché qui protégeait les remparts de Maubeuge, et déjà le défaut de vivres se faisait vivement sentir.

Le général Jourdan, instruit de ces événements, rassembla à Guise une armée de quarante-cinq mille hommes et marcha à l'ennemi pour délivrer Maubeuge. Cinq mille hommes de l'armée des Ardennes, qui étaient restés dans les environs de Philippeville, manœuvraient pour venir se rallier à sa droite.

Les positions du prince de Cobourg étaient formidables et il présentait à cinquante mille Français une ligne de quatre-vingt mille combattants.

Jourdan ne se laissa point abattre par un premier revers éprouvé dans la journée du 15, et prescrivit de nouvelles dispositions pendant la nuit. La division Beauregard dut se rabattre sur Obrechies; le général Duquesnoy reçut l'ordre d'aborder le camp de Wattignies. Le corps des Ardennes devait continuer sa démonstration sur Beaumont.

« Ces attaques combinées avec sagesse et ensemble eurent le succès qu'on a raison de se promettre toutes les fois qu'on applique les principes de l'art; Wattignies est bientôt enlevé par un effort concentrique auquel le général Terzy ne saurait rien opposer. L'infanterie débouche de ce village, attaque à revers les grenadiers autrichiens qui défendaient la lisière du bois et se liaient au centre de Clairfait; elle les met dans l'obligation de se retirer la baïonnette basse jusque sous le bois du Prince; la cavalerie impériale accourt au soutien et menace à son tour les bataillons un peu ébranlés des républicains. Mais douze pièces heureusement placées par Jourdan et conduites par le frère de Carnot, semant l'épouvante dans les escadrons ennemis, les obligent à la retraite sur Beaufort. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 131.)

« Jourdan croit enfin tenir la victoire, quand il voit plier tout à coup la division Beauregard, qui forme l'extrémité de son aile droite. » Il se jette aussitôt au milieu de cette division en désordre, se met lui-même à la tête d'une brigade, rallie le reste des troupes. « Les soldats, honteux de leur fuite, reviennent sur les ennemis avec l'impétuosité de la rage. Le colonel Carnot porte une batterie de douze sur les flancs de la cavalerie autrichienne; la ligne française est rétablie, les attaques sont poussées avec une vigueur nouvelle. Le village de Wattignies est pris et repris trois fois, et demeure enfin au pouvoir des Français qui débordent de toutes parts dans la plaine. Le prince de Cobourg essaie encore de profiter du désordre et lance sur eux ses colonnes de cavalerie. Mais la ligne circulaire de l'artillerie française croise ses feux meurtriers sur ces masses incertaines; elles se replient en désordre, à travers les intervalles des bois, et nos colonnes, se déployant sur les plateaux de Wattignies, découvrent enfin les remparts de Maubeuge. »

(*Histoire militaire des Français*, par M. Viennet, t. Ier, p. 241 à 243.)

Ornement du maître-autel de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.



COMBAT DE GILLETTE,

19 OCTOBRE 1793.

Peint par ALPH. ROEHN, gravé par ROUARGUE.

« Huit mille Austro-Sardes, aux ordres du général de Wins, venaient de descendre par la vallée de la Blure sur Gillette et le Broc. Le général Dugommier, qui commandait les troupes dans cette partie, avait son quartier-général à Utelle. Le but du général ennemi, en s'emparant de ces deux postes, surtout de celui de Gillette, était d'y former des magasins et d'en faire la base de ses opérations ultérieures. Etant maître de passer le Var à volonté, il pouvait se porter sur les derrières du corps français occupant le comté de Nice, faire une pointe en France, et couper les communications avec l'intérieur. Gillette fut donc occupé par quatre mille Autrichiens, Croates et Piémontais, et six pièces de canon. Dugommier, à la nouvelle de cette invasion, prend avec lui trois cents chasseurs et grenadiers, confie la défense d'Utelle à l'adjudant général Despinois, et fait passer l'ordre au chef de bataillon Martin de marcher de Broc sur Gillette. Martin surprend l'ennemi dans le village de la Roque qu'il était occupé à piller, l'en chasse, et délivre une compagnie de son bataillon qui s'était retranchée dans un vieux château auprès du village, quand les Austro-Sardes s'étaient présentés pour s'emparer de ce village. Quatre-vingt-huit Autrichiens furent faits prisonniers dans cette attaque partielle. Dugommier, qui venait de faire une marche de sept lieues pendant la nuit, et qui, chemin faisant, avait réuni tous les détachements qui se trouvaient sur son passage ou à proximité, se trouve en présence de l'ennemi le 19 octobre, au point du jour. Il n'avait pas mille hommes sous ses ordres; mais cette grande infériorité ne l'arrête point. Il attaque avec la plus grande impétuosité et culbute les Austro-Sardes, qui le croyaient bien éloigné. Tout cède à ce choc aussi vigoureux qu'imprévu. Gillette est évacué; l'artillerie, les munitions, les tentes du corps d'armée du général de Wins restent au pouvoir des Français. Huit cents morts, sept cents prisonniers sont le résultat du combat; la province est garantie d'une invasion, et la sûreté des troupes françaises dans le comité de Nice n'est point compromise. »

(*Victoires et Conquêtes*, t. VIII, p. 98 et 99.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par CZECHOWICZ.

N° 488.
(Série V, Section unique.)



Combat de Gillette

octobre 93

PRISE DE MENIN,

24 OCTOBRE 1793.

Peint par VICTOR ADAM en 1836, gravé par AUBERT.

Le général Souham, qui commandait le camp de la Madeleine, près Lille, reçut immédiatement après la bataille de Watignies l'ordre de se mettre en marche; il partit avec les brigades Macdonald, Michel et Dumonceau, et se porta sur les routes de Menin, de Werwick et de Tournay. Le 23 il s'empara des villages de Wilhem et de Sailly. Macdonald entra dans Werwick, et le 24 Dumonceau s'empara de Menin pendant que Michel forçait les retranchements de Néchin et de Templeuve, sur la droite du camp de Cisoing.

(*Extrait des Campagnes du Nord*, par M. Viennet, p. 246.)



Fauteuil tiré de la Chambre à coucher de Louis XIV, dessiné par RAYNAUD, gravé par GOWLAND.



COMBAT DE WERDT,

22 DÉCEMBRE 1793

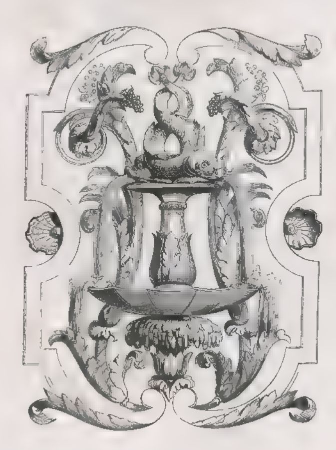
Peint par VICTOR ADAM, gravé par BRUNELLIÈRE.

L'armée prussienne, commandée par le duc de Brunswick, et le général Wurmser avaient de nouveau passé la frontière. Les lignes de Wissembourg avaient été forcées; Landau était investi; les armées du Rhin et de la Moselle n'avaient plus de chefs. On nomma Pichegru au commandement de la première, et Hoche, qui s'était distingué pendant le siége de Dunkerque, fut placé à la tête de la seconde avec l'ordre de délivrer la place de Landau.

La victoire de Wattignies permettait de disposer d'une partie de l'armée des Ardennes; on la dirigea sur l'Alsace.

Les premières tentatives du général Hoche pour secourir la place assiégée avaient été infructueuses; mais loin de se décourager il redoublait d'efforts, lorsqu'enfin il fut rejoint « par les premières colonnes de la division des Ardennes; il déboucha des Vosges, le 22 décembre, avec trois divisions de l'armée de la Moselle, et accabla le corps du général Hotze à Freschweiler et à Werdt; il parvint, à la faveur d'un brouillard épais, à lui enlever plusieurs redoutes garnies de vingt pièces de canon, à détruire quatre bataillons qui les gardaient, le contraignit ainsi à quitter les hauteurs importantes de Lieb-Frauenberg, et obligea la division prussienne postée à Lembach à se retirer sur le Pigeonnier, près de Wissembourg. Le reste de l'armée de Wurmser fut alors contraint à quitter la position de la Motter, où il eût été compromis, et à se retirer derrière la Surbach, après avoir jeté garnison à Fort-Vauban. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IV, p. 172.)



Ornement tiré de la salle des Maréchaux, dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.



COMBAT D'ARLON,

17 AVRIL 1794.

Peint par DESPINASSE, gravé par AUBERT père.

Le général Jourdan, qui avait reçu le commandement de l'armée de la Moselle, devait se porter avec un corps de troupes en avant de Longwy, pour intercepter les communications de Namur et de Liége avec le Luxembourg.

« Le général Hatry réunit, le 15 avril, les divisions Lefebvre, Morlot et Championnet, formant environ vingt mille hommes, et se dirigea le lendemain en deux colonnes vers Arlon. L'avant-garde, conduite par Lefebvre, ayant rencontré l'ennemi au pont d'Aubange, le culbuta, et, entraînée par trop d'ardeur, le poursuivit contre ses instructions jusqu'au-delà des hauteurs de Bubange, où elle se trouva seule en présence du corps de Beaulieu. Une vive canonnade s'engagea; et Jourdan, qui n'en attendait aucun résultat, fit replier Lefebvre sur ces hauteurs.

« Beaulieu, renforcé de quelques bataillons de la garnison de Luxembourg, s'était établi, la droite sur les hauteurs de Tornich, le centre sur celles d'Arlon, la gauche en arrière du ruisseau de Nieder-Elter.

« Le 17, Championnet marcha en plusieurs colonnes sur Tornich; Lefebvre attaqua Sessling et Weyler, tandis que Morlot, après avoir nettoyé le bois d'Ober-Elter, se portait sur la route de Luxembourg. Le général Championnet s'étant emparé des hauteurs de Tornich qui plongeaient toute la position, et Morlot menaçant sa gauche, Beaulieu prit le parti de la retraite qu'il n'effectua pourtant pas sans perte, étant obligé de défiler sous le feu de l'artillerie française. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 115.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.

N° 495.
(Série V, Section unique.)



Combat d'Alten,



COMBAT DE MONTEILLA

(10 AVRIL 1794)

Peint par M. RENOUX, 1837.

Vers la fin de décembre 1793 l'armée des Pyrénées orientales s'élevait à moins de trente-cinq mille hommes, tous malades, dit Jomini, dans les cantonnements ou dans les hôpitaux. Dugommier, qui la commandait en chef, employa l'hiver à la réorganiser.

Dès le 27 mars il ouvrit la campagne. « L'armée fit un mouvement général pour attaquer l'armée espagnole. La droite, aux ordres du général Augereau, vint s'établir au Monestier et à Mas d'Eu, poussant ses chasseurs à Pulla, Fourques et Villemolac. Le centre, commandé par le général Pérignon, s'étendit des cabanes du Réart, près de la grande route, jusqu'au mamelon qui commande Brouillas, ayant sa réserve sous le général Victor Perrin, auprès de Bayde. Le général Sauret, à la gauche, jeta six bataillons à Ortaffa, et se tint prêt à passer le Tech au premier ordre.

« Le corps de la Cerdagne ne devait faire aucun mouvement; mais Dagobert, qui s'indignait de l'inaction, se porta en trois colonnes, avec environ six mille hommes, sur Monteilla, y battit le comte de Saint-Hilaire, le poussa jusqu'à Castel-Ciudad, lui prit sept pièces de canon, imposa cent mille francs de contribution à la Seu-d'Urgel, et, ne pouvant, faute d'artillerie, en assiéger la citadelle, où la garnison s'était réfugiée, revint chargé de butin à Puycerda. »

COMBAT DE MARCHIENNES

PASSAGE DE LA SAMBRE

(29 MAI 1794)

Peint par M. DESPINASSY, 1838.

« Le 29 mai le général Marceau chargea le général Duhesme d'attaquer Marchiennes. Ce poste était d'un difficile accès ; les maisons du faubourg de la rive gauche de la Sambre étaient crénelées; de fortes batteries en défendaient les approches. Le général français, ne voulant pas s'exposer à essuyer les mêmes pertes que la veille, fit avancer son artillerie derrière des épaulements mobiles, et la plaça si avantageusement, malgré le feu le plus violent de mousqueterie et de mitraille, qu'en un instant les retranchements des Autrichiens furent ruinés.

« De son côté le général Vézu, soutenu de la division Mayer, se dirigea sur Lernes, où il rencontra quelques bataillons autrichiens, qui furent chargés avec succès par les cuirassiers et le seizième de chasseurs. Ces deux généraux prirent position face à Fleurus, appuyant leur droite à la Sambre près du Chatelet. »





PRISE DU PETIT SAINT-BERNARD,

24 AVRIL 1794.

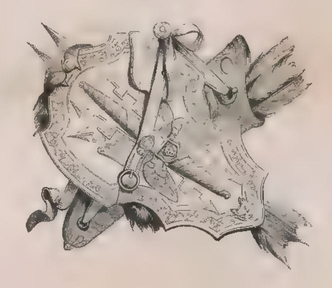
Peint par PINGRET, gravé par BRUNELIÈRE.

Les armées des Alpes et d'Italie étaient appelées à prendre l'offensive pour pénétrer en Italie, celle des Alpes par le Piémont, celle d'Italie par le comté de Nice et la rivière de Gênes.

Quelques opérations avaient été entreprises au commencement de la campagne; elles n'étaient que le prélude de l'attaque générale qui devait être faite sur toute la ligne, depuis le Faussigny jusqu'au comté de Nice.

« Le général Dumas, qui commandait alors l'armée des Alpes, ordonna au général de brigade Basdelaune, qui occupait la Tarentaise, de se porter sur le Mont-Valaisan, et de s'en emparer, ainsi que du petit Saint-Bernard. Basdelaune, après avoir marché pendant deux jours au milieu des neiges et des précipices les plus effrayants, attaqua, le 24 avril, par leur droite et par leur gauche, les trois fortes redoutes du Mont-Valaisan au-dessus du Seer. Après une défense très opiniâtre, et malgré le feu d'une artillerie à laquelle ils n'avaient à opposer que leur mousqueterie et leurs baïonnettes, les soldats français emportèrent ces retranchements et forcèrent les Piémontais à une retraite précipitée. La position du Mont-Valaisan est à peu près au même niveau de celle du petit Saint-Bernard qui l'avoisine. Basdelaune fit diriger les canons dont il venait de s'emparer dans les redoutes du Valaisan sur celle de la chapelle du petit Saint-Bernard. Les Piémontais qui occupaient ce poste, ainsi foudroyés par leur propre artillerie, ne purent résister à ses effets meurtriers et n'attendirent point que les troupes françaises, continuant leur marche victorieuse, vinssent les chasser de cette dernière position. Le général Basdelaune fit poursuivre les Piémontais à travers les rochers l'espace de trois lieues. Vingt pièces de canon, plusieurs obusiers, treize pièces d'artillerie de montagnes, deux cents fusils et deux cents prisonniers, parmi lesquels se trouva le commandant piémontais, restèrent au pouvoir des Français. »

(*Victoires et Conquêtes*, t. II, p. 228.)



Ornement tiré du bosquet des Dômes, dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.

N° 496.

(Série V, Section unique.)



Peint par Pingret

... du petit S.t Bernard

COMBAT DE MOUCRON,

29 AVRIL 1794

Peint par MOZIN, gravé par THOMAS.

Pendant que la campagne de 1794 s'ouvrait ainsi avec éclat à la frontière des Pyrénées et sur les bords de la Moselle, Pichegru, qui avait reçu le commandement de l'armée du Nord, commençait en Flandre ses opérations. Les généraux Souham et Moreau, partant de Lille avec deux divisions, reçurent ordre d'enlever, sous les yeux de Clerfait, Menin et Courtrai. Ces deux places sont situées à la suite l'une de l'autre sur la Lys : « Moreau investit la première, Souham s'empara de la seconde. Clerfait, trompé sur la marche des Français, les cherchait où ils n'étaient pas. Bientôt, cependant, il apprit l'investissement de Menin et la prise de Courtrai, et voulut essayer de faire rétrograder l'armée française, en menaçant ses communications avec Lille. Le 9 floréal (28 avril), en effet, il se porta à Moucron avec dix-huit cents hommes et vint s'exposer imprudemment aux coups de cinquante mille Français qui auraient pu l'écraser en se repliant. Moreau et Souham, ramenant aussitôt une partie de leurs troupes vers leurs communications menacées, marchèrent sur Moucron et résolurent de livrer bataille à Clerfait. Il était retranché sur une position à laquelle on ne pouvait parvenir que par cinq défilés étroits, défendus par une artillerie formidable. Le 10 floréal (29 avril), l'attaque fut ordonnée. Nos jeunes soldats, dont la plupart voyaient le feu pour la première fois, n'y résistèrent pas d'abord; mais les généraux et les officiers bravèrent tous les dangers pour les rallier; ils y réussirent, et les positions furent enlevées. Clerfait perdit douze cents prisonniers, dont quatre-vingt-quatre officiers, trente-trois pièces de canon, quatre drapeaux et cinq cents fusils. »

(*Hist. de la Révolution*, par M. Thiers, t. VI, p. 288.)



Dessiné par GIRARDET, gravé par LACOSTE.

N° 497.
(Série V, Section unique.)



PRISE DU CAMP DE BOULOU,

1er MAI 1794.

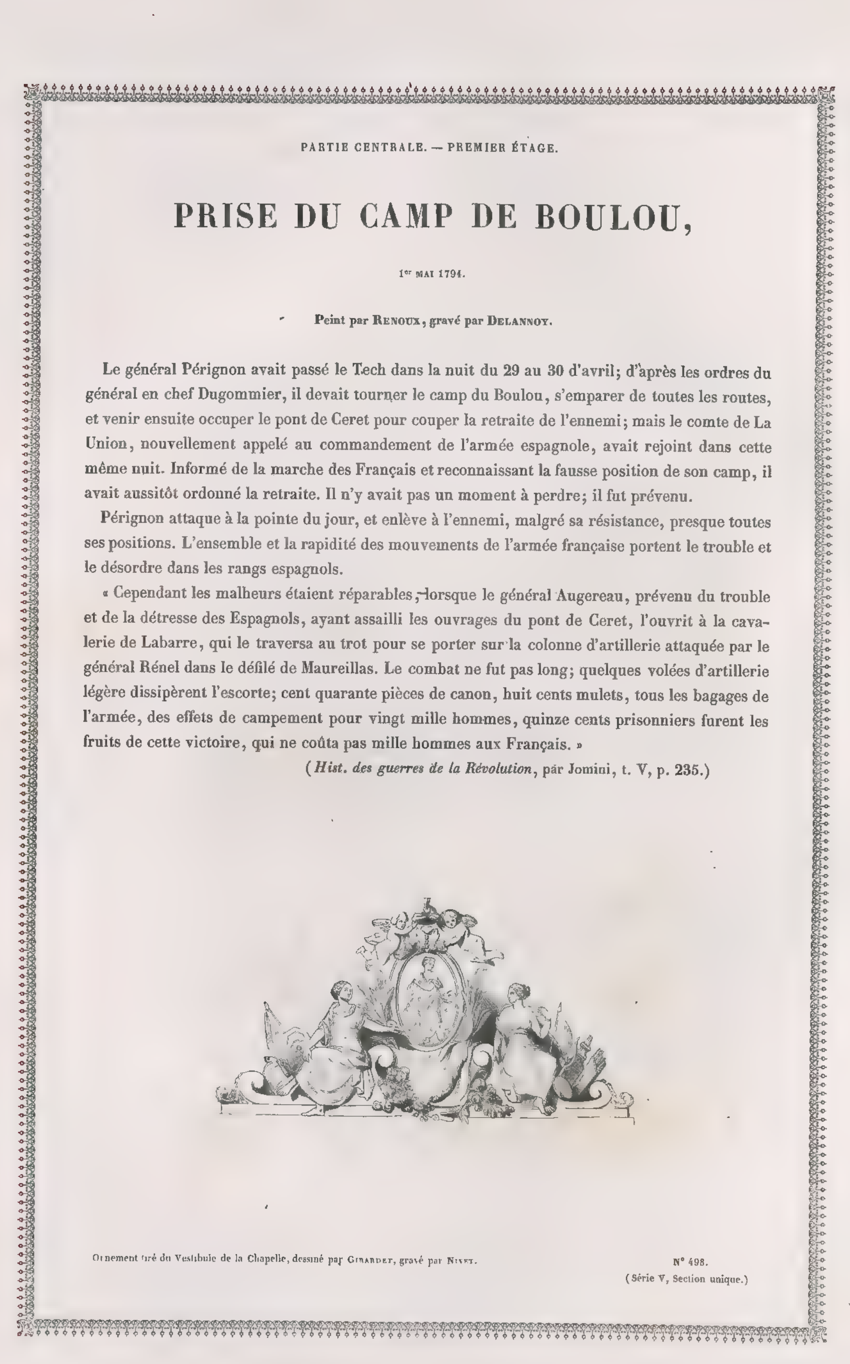
Peint par RENOUX, gravé par DELANNOY.

Le général Pérignon avait passé le Tech dans la nuit du 29 au 30 d'avril; d'après les ordres du général en chef Dugommier, il devait tourner le camp du Boulou, s'emparer de toutes les routes, et venir ensuite occuper le pont de Ceret pour couper la retraite de l'ennemi; mais le comte de La Union, nouvellement appelé au commandement de l'armée espagnole, avait rejoint dans cette même nuit. Informé de la marche des Français et reconnaissant la fausse position de son camp, il avait aussitôt ordonné la retraite. Il n'y avait pas un moment à perdre; il fut prévenu.

Pérignon attaque à la pointe du jour, et enlève à l'ennemi, malgré sa résistance, presque toutes ses positions. L'ensemble et la rapidité des mouvements de l'armée française portent le trouble et le désordre dans les rangs espagnols.

« Cependant les malheurs étaient réparables, lorsque le général Augereau, prévenu du trouble et de la détresse des Espagnols, ayant assailli les ouvrages du pont de Ceret, l'ouvrit à la cavalerie de Labarre, qui le traversa au trot pour se porter sur la colonne d'artillerie attaquée par le général Rénel dans le défilé de Maureillas. Le combat ne fut pas long; quelques volées d'artillerie légère dissipèrent l'escorte; cent quarante pièces de canon, huit cents mulets, tous les bagages de l'armée, des effets de campement pour vingt mille hommes, quinze cents prisonniers furent les fruits de cette victoire, qui ne coûta pas mille hommes aux Français. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 235.)



Ornement tiré du Vestibule de la Chapelle, dessiné par GIRARDET, gravé par NIVET.



Prise du Camp de Boulou

1er mai [illegible]

COMBAT DE TURCOING,

18 MAI 1794

Peint par JOLLIVET, gravé par AUBERT père.

Les succès de l'armée du Nord donnaient de vives inquiétudes aux coalisés; l'Empereur et le prince de Cobourg s'étaient réunis le 15 mai à Tournai, et c'est dans cette ville, dit l'auteur des *Victoires et Conquêtes*, que les alliés arrêtèrent ce fameux plan d'attaque qu'ils appelèrent plan de destruction, parce qu'il ne tendait à rien moins qu'à l'anéantissement de l'armée française.

Le prince généralissime des coalisés dirigea six colonnes concentriquement sur Turcoing; elles étaient commandées par l'archiduc Charles, le duc d'Yorck, le comte de Clerfait, le général de Busch, le général Otto et le général Kinsky.

A la nouvelle de la marche de l'armée ennemie, les généraux Moreau, Souham, Macdonald et Régnier se réunirent à Menin pour arrêter leurs dispositions.

« Moreau se chargea de contenir Clerfait avec la seule brigade de Vandamme, qui allait rentrer de son expédition sur Ingelmunster. La brigade Malbrancq vint à Roncq et à Blanc-Four; celle de Macdonald repassa aussi sur la rive droite de la Lys à Mont-Halluin; le reste de la division Souham campait devant Courtray, vers Pollenberg; les brigades Compère et Thierry étaient vers Moucron. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 92.)

L'ennemi, qui croyait surprendre l'armée, fut prévenu. « Le duc d'Yorck, qui se croyait couvert par la division Kinsky, fut étonné de se voir attaqué par sa gauche. Les Anglais revinrent cependant de leur surprise; et, comptant sur le secours de leurs auxiliaires, ils défendirent vaillamment, contre la division Bonnaud, les postes de Croix et de Roubaix.

« Mais la défaite du général Otto, qui flanquait leur aile droite, ajouta bientôt à la difficulté de leur position. Otto et de Busch, séparés par une masse de quarante-cinq mille hommes que Souham avait dirigée sur Turcoing et Moucron, cédèrent partout à la fougue de leurs assaillants. Pressés par l'attaque impétueuse de Macdonald et de Compère, les Autrichiens furent rejetés les uns sur les autres dans un effroyable désordre.

« Les corps de l'archiduc Charles et du général Kinsky protégèrent leur retraite. Ces deux fortes divisions ne s'étaient ébranlées que vers quatre heures du soir pour regagner les environs de Tournai, où elles servirent au moins de refuge et de point d'appui aux vaincus. Clerfait se replia de son côté vers la Lys, emmenant avec lui sept canons et trois cents hommes qu'il avait pris à la brigade Vandamme; mais cette perte fut amplement compensée par l'énormité de celle de Cobourg, qui laissa quatre mille prisonniers et soixante pièces de canon au pouvoir de ses vainqueurs. »

(*Campagnes du Nord*, par M. Viennet, t. I, p. 322 à 324.)

Ornement tiré du salon d'Hercule, dessiné par RAYNAUD, gravé par LESESTRE.

COMBAT D'HOOGLÈDE,

13 JUIN 1794.

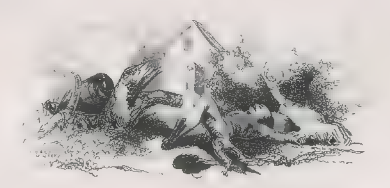
Peint par JOLLIVET, gravé par AUBERT fils.

Après le combat de Turcoing, Pichegru était allé mettre le siége devant Ypres. Le prince de Cobourg qui s'était retranché sous les murs de Tournai, et Clerfait qui était rentré dans son camp de Thielt, s'ébranlèrent l'un et l'autre pour secourir la ville assiégée. Mais pendant que des troupes sorties de Lille arrêtent la marche du prince de Cobourg, Pichegru court à la rencontre du comte de Clerfait qui s'avançait vers Rousselaër et Hooglède : « Ses mouvements prompts et bien conçus lui fournissaient l'occasion de battre encore Clerfait isolément. Par malheur, une division s'étant trompée de route, Clerfait eut le temps de se reporter à son camp de Thielt, après une perte légère. Mais trois jours après (13 juin), renforcé par le détachement qu'il attendait, il se déploya à l'improviste en face des colonnes françaises avec trente mille hommes. Les Français coururent rapidement aux armes; mais la division de droite, attaquée avec une grande impétuosité, se débanda et laissa la division de gauche découverte sur le plateau d'Hooglède. Macdonald commandait cette division; il sut la maintenir contre les attaques réitérées de front et de flanc auxquelles elle fut longtemps exposée. Par cette courageuse résistance, il donna à la brigade Devinthier le temps de le rejoindre, et il obligea alors Clerfait à se retirer avec une perte considérable. C'était la cinquième fois que Clerfait, mal secondé, était battu par notre armée du Nord. »

(*Hist. de la Révolution française*, par M. Thiers, t. VI, p. 593 à 594.)

« La brigade Malbrancq, qui en formait la gauche, rompue par l'impétuosité de l'attaque, prend la fuite dans la direction de Roosbeck; la brigade Salm, assaillie à son tour par des forces considérables, et sans espoir de soutien, se retire en bon ordre, quoique fort mal traitée, par la chaussée de Menin. Les Autrichiens, maîtres de Rousselaër, réunissent alors la plus grande partie de leurs forces contre la brigade Macdonald établie à la droite du centre sur le plateau de Hooglède : ses troupes, renforcées par un régiment tiré de la gauche pour couvrir ses derrières, font face de toutes parts et opposent la résistance la plus vigoureuse. En vain Clerfait cherche à entamer l'infanterie française avec sa meilleure cavalerie, elle est partout repoussée avec perte. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 122.)



Dessiné par GIRARDET, gravé par BUDZILOWICZ.



PRISE D'YPRES,

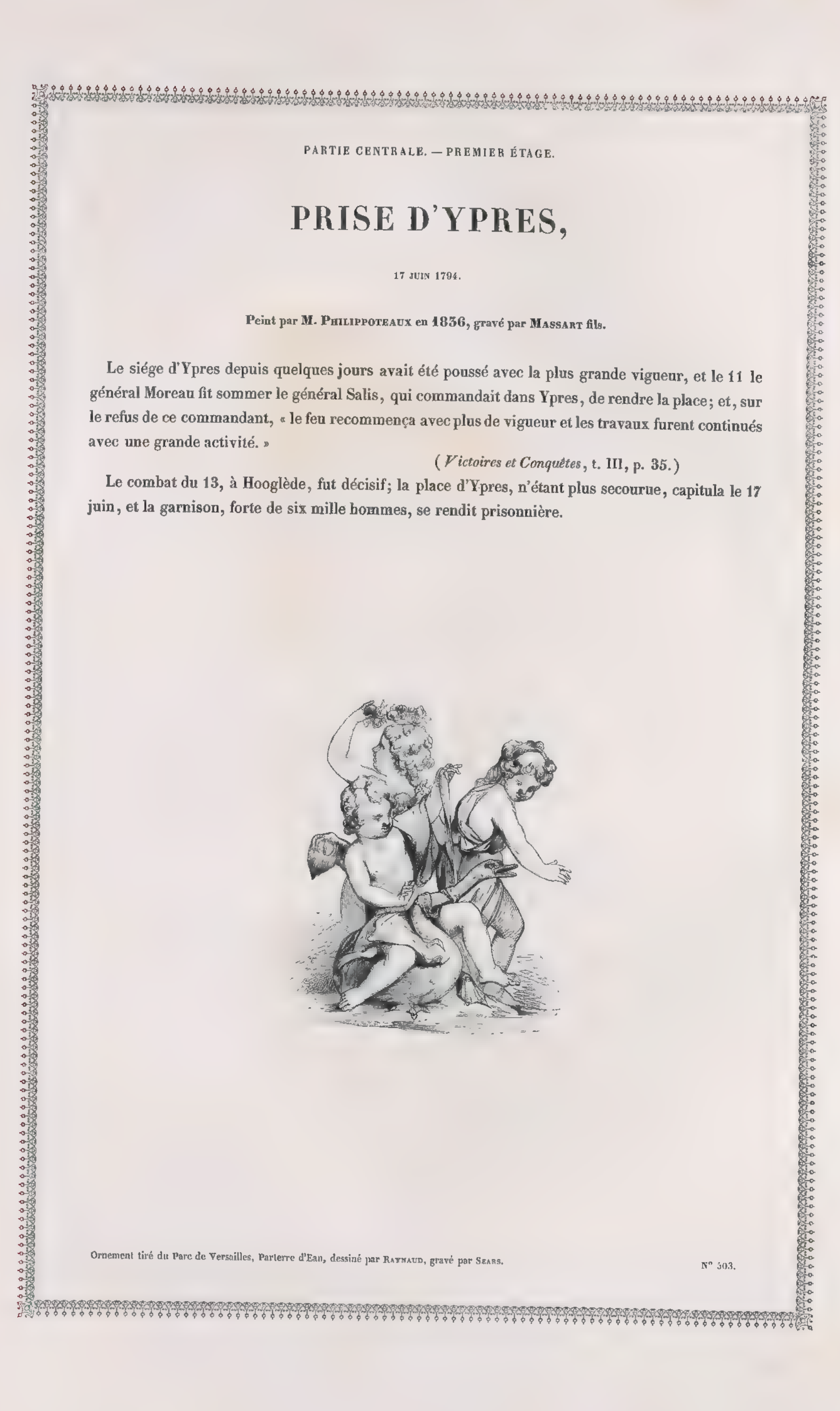
17 JUIN 1794.

Peint par M. **Philippoteaux** en **1836**, gravé par **Massart** fils.

Le siége d'Ypres depuis quelques jours avait été poussé avec la plus grande vigueur, et le 11 le général Moreau fit sommer le général Salis, qui commandait dans Ypres, de rendre la place; et, sur le refus de ce commandant, « le feu recommença avec plus de vigueur et les travaux furent continués avec une grande activité. »

(*Victoires et Conquêtes*, t. III, p. 35.)

Le combat du 13, à Hooglède, fut décisif; la place d'Ypres, n'étant plus secourue, capitula le 17 juin, et la garnison, forte de six mille hommes, se rendit prisonnière.



Ornement tiré du Parc de Versailles, Parterre d'Eau, dessiné par Raynaud, gravé par Sears.



Peint par Philippoteaux

Siège d'Ypres.



COMBAT
DE LA CROIX DES BOUQUETS

(PYRÉNÉES OCCIDENTALES)

(23 JUIN 1794)

Peint par **Renoux**, 1837.

« L'armée des Pyrénées occidentales, réduite, après le départ de ses deux meilleures demi-brigades pour le Roussillon, à moins de vingt mille hommes disponibles, fut renforcée par un nombre à peu près égal de recrues, qui figurèrent au nombre des combattants, mais ne furent en état d'entrer en ligne que dans le courant du mois de juin.

« L'armée espagnole, aux ordres du capitaine général Ventura-Caro, affaiblie par les troupes qu'elle avait envoyées à l'armée du Roussillon, ne comptait pas, dans les premiers jours de février, au delà de vingt mille hommes, dont la moitié de milices. Sa droite, sous le duc d'Ossuna, était appuyée à Burguette; le centre, commandé par le lieutenant général Urrutia, s'étendait dans la vallée du Bastan, et sa gauche, aux ordres du lieutenant général Gil, bordait les rives de la Bidassoa jusqu'au camp de Saint-Martial.

« Le front des deux armées était hérissé de retranchements, que chacune d'elles avait mis sa gloire à perfectionner pendant l'hiver. »

Il ne se passa rien d'important pendant les premiers mois : quelques postes attaqués furent seulement pris et repris de part et d'autre.

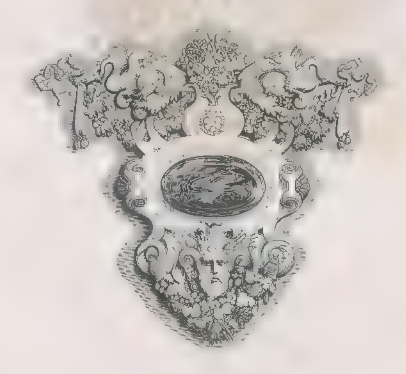
Attaqués le 23 juin, avant le jour, les Français furent d'abord repoussés, par le général Escalante, de la montagne de Mandale jusqu'au calvaire d'Urrugne; mais, revenus de leur première surprise, ils reprirent bientôt sur l'ennemi les postes qu'ils avaient perdus. Le marquis de la Romana, qui attaquait le camp de la Croix des Bouquets, ne réussit pas davantage. Les grenadiers de la Tour d'Auvergne se maintinrent jusqu'à l'arrivée du général Merle, qui culbuta l'ennemi. Les Espagnols perdirent de sept à huit cents hommes tués ou blessés dans cette affaire.

PRISE DE CHARLEROI,

25 JUIN 1794

Peint par **Bellangé**.

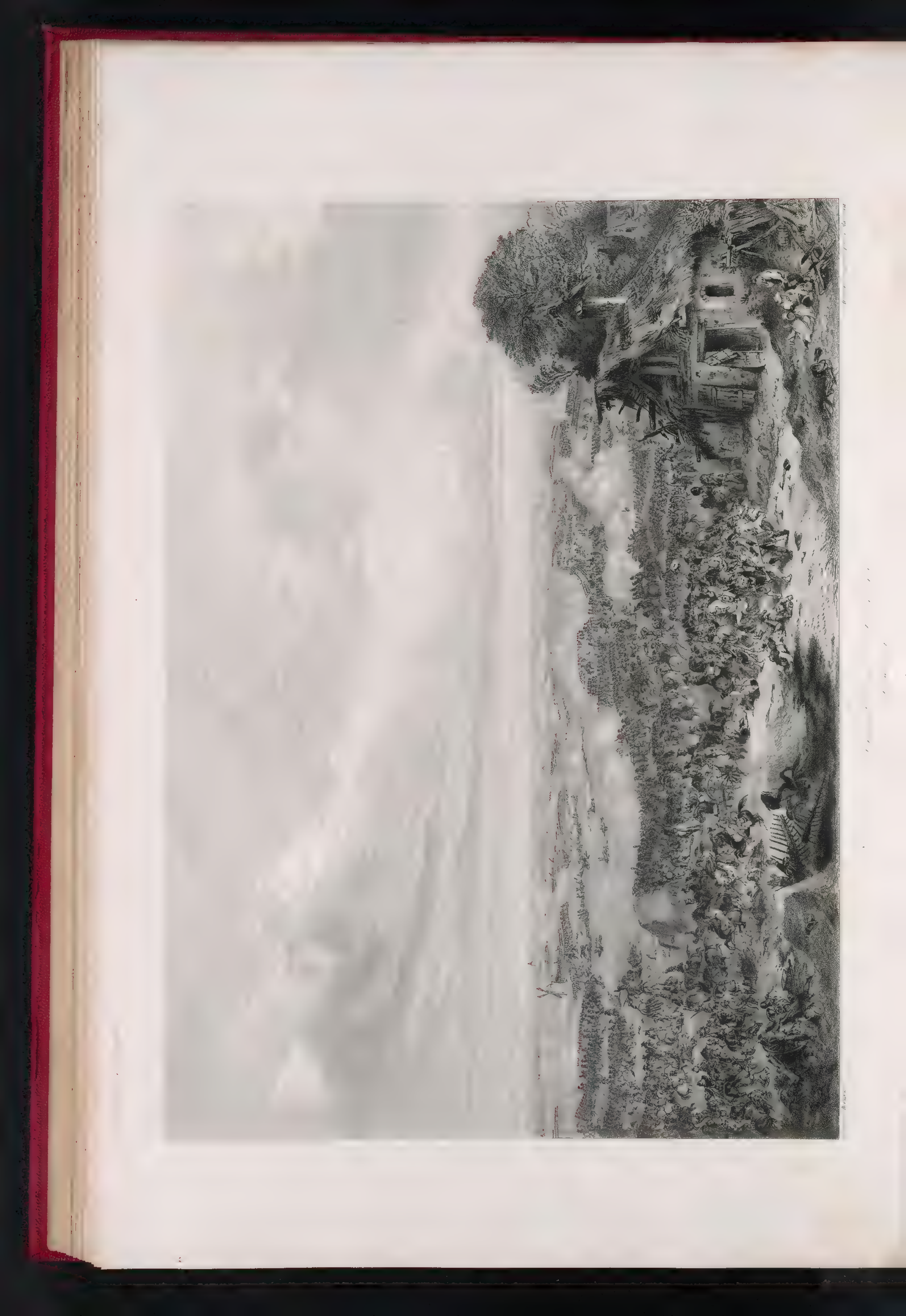
Les Français avaient été rejetés sur la rive gauche de la Sambre, lorsque Jourdan, à la tête des armées de la Moselle et des Ardennes, réunies sous le nom d'armée de Sambre-et-Meuse, fit un nouvel et décisif effort contre Charleroi, et, assis dans de fortes positions, poussa le bombardement de cette ville avec une extrême vigueur. Le prince de Cobourg, à cette nouvelle, quitta son camp de Tournay et se mit en marche vers la Sambre. Il importait aux Français de prendre Charleroi avant l'arrivée du secours qu'allait recevoir l'armée autrichienne. Le colonel du génie Marescot dirigea si vivement les travaux qu'en huit jours les feux de la place furent éteints et que tout fut préparé pour l'assaut. Le 25 juin, le commandant envoya un officier avec une lettre pour parlementer. Saint-Just, toujours représentant du peuple auprès de l'armée, refusa d'ouvrir la lettre et renvoya l'officier en disant : « Ce n'est pas un chiffon de papier, c'est la place qu'il nous faut. » La garnison sortit de la place le soir même, au moment où le prince de Cobourg arrivait près des lignes françaises. La reddition de Charleroi resta ignorée des ennemis.



Ornement tiré de l'aile du Nord, galerie du premier étage, dessiné par Sandoz, gravé par Budzilowicz.



Vue de Charleston





Ornement tiré de la galerie des Batailles. Dessiné par RAYNAUD, gravé par BRÉVAL.

BATAILLE DE FLEURUS,

Peint par BELLANGÉ, gravé par L. MASSARD.

Les deux armées du prince de Cobourg et du prince d'Orange, réunies au nombre d'environ quatre-vingt mille hommes, présentèrent dès le lendemain la bataille à l'armée française. Jourdan attendit l'ennemi dans des positions qu'il avait prises sous les murs de Charleroi, et ses lignes, ordonnées pour l'attaque d'une place, présentaient extérieurement un front demi-circulaire.

« La prise de Charleroi rendant la division Hatry disponible, Jourdan la plaça en réserve à Ransart, et fit renforcer sa gauche par la brigade Daurier, que Schérer consentit à détacher à cet effet. Son intention était aussi de resserrer sa ligne et de porter sa gauche derrière le Piéton, en abandonnant les hauteurs de Courcelles, moins nécessaires depuis que Charleroi assurait un point de retraite au centre. Mais n'ayant pas eu le temps de faire lever les pontons qui étaient sur la Sambre ni d'abriter le parc de réserve qui se trouvait à Montigny, il laissa la division Montaigu sur les hauteurs de Courcelles, avec l'instruction d'opérer sa retraite en deux colonnes sur Lernes et le pont de Marchiennes; puis il établit Kléber en réserve sur le plateau de Jumel. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 136.)

Le prince de Cobourg forma ses troupes en cinq corps, divisés en neuf colonnes qui furent disposées sur un demi-cercle intérieur, de manière à embrasser toute l'étendue de la ligne de l'armée française. Toutes devaient attaquer en même temps.

Le premier corps à droite, sous les ordres du prince d'Orange et du général Latour, formait trois colonnes.

Le second corps était commandé par le général Quasdanowitch.

Le troisième corps placé au centre, dirigé par le prince de Kaunitz, devait lier ses opérations avec le quatrième corps, sous les ordres de l'archiduc Charles, et marcher sur Fleurus.

Enfin le corps de gauche, sous Beaulieu, divisé en trois colonnes, devait agir sur Charleroi.

L'action s'engagea le 26 à la pointe du jour. Conformément aux ordres du prince de Cobourg, les lignes françaises furent attaquées sur tous les points.

Le général Kléber dut résister au prince d'Orange et au général Latour; les chefs de brigade Duhesme et Bernadotte servaient sous ses ordres.

Le général Morlot fut chargé de tenir tête au général Quasdanowitch.

Le général Marceau, qui était opposé à l'extrême gauche de l'armée ennemie, fut d'abord contraint

de se retirer devant le corps du général Beaulieu. Il se retrancha dans la position de Lambusart, où il fut secouru par le général Lefebvre; mais attaqué par des forces supérieures, il dut quitter sa position.

C'est alors que le général Jourdan envoya la division Hatry au secours du général Lefebvre. La position de Lambusart était perdue; il fallait la reprendre.

Trois fois les troupes revinrent à la charge. « La dernière attaque fut la plus meurtrière; l'artillerie tirait si vivement de part et d'autre, qu'on ne distinguait plus les coups. Les obus enflammèrent les blés et les baraques du camp. Le général Lefebvre mit à profit cette circonstance pour dérober un mouvement à Beaulieu. Il prescrivit à la seconde ligne de se former à sa droite en colonne d'attaque et de marcher sur Lambusart. Pareil ordre fut donné aux corps qui formèrent le crochet dont on a fait mention. Ces derniers abordèrent le village par sa droite, tandis que les autres l'attaquaient de front. Un tel effort devait avoir des résultats d'autant plus certains que le surplus de la division Hatry s'avançait de Ransart pour prendre part à ce combat. Cependant les Impériaux, quoique surpris par cette double attaque, firent une honorable résistance et n'abandonnèrent le poste qu'après l'avoir jonché de cadavres. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 150.)

Au centre Championnet opposa la plus vive résistance aux attaques réitérées du prince de Kaunitz.

« Déjà la grande redoute était désarmée et la division en pleine retraite sous la protection de la brigade Legrand, qui tenait encore le cimetière, lorsque le général en chef arrêta ce mouvement rétrograde qui pouvait avoir des conséquences si funestes.

« Les tirailleurs autrichiens s'étaient déjà emparés des haies et des jardins qui environnent Heppignies. Leur corps de bataille, s'avançant sur deux lignes avec plus d'aplomb que de vigueur, les en laissa chasser. Bientôt même le feu de la grande redoute et de l'artillerie légère porta la mort et le désordre dans ses rangs.

« Jourdan ordonna alors une charge de cavalerie; la première ligne autrichienne ne put résister; elle est enfoncée. L'infanterie n'a que le temps de se former en carrés, et plus de cinquante pièces de canon restent abandonnées; mais cette colonne, résultat du hasard, se trouvant un peu en désordre et n'étant point appuyée par une réserve, le prince de Lambesc l'assaillit à son tour avec les carabiniers et les cuirassiers impériaux et parvient à reprendre son artillerie. Cette charge, qui eut lieu vers sept heures, fut le dernier effort des coalisés. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. V, p. 145 et suiv.)

En effet, ils arrivèrent au moment que Charleroi était aux mains de l'armée française, et cette nouvelle décida le prince de Cobourg à donner l'ordre de la retraite.

L'ennemi ne perdit pas moins de dix mille hommes; on lui fit trois mille prisonniers. La perte de l'armée française ne passa pas six mille hommes.

La seconde conquête de la Belgique fut le résultat de la bataille de Fleurus.





PRISE D'ANVERS,

17 JUILLET 1794.

Peint par **Philippoteaux**, gravé par **L. Massard**.

« Trois mille hommes de troupes ennemies occupaient encore le fort de Lillo, et Pichegru, dans son rapport, assure qu'il s'attendait à une vigoureuse résistance de leur part. Mais à peine eut-il fait filer son avant-garde sous les murs de la place et sommé le commandant de la garnison d'évacuer le fort, que les Anglais commencèrent à opérer leur retraite, et au point du jour la ville d'Anvers était entièrement libre. Les ennemis en se retirant avaient rompu l'une des digues de l'Escaut, et cette rupture avait suffi pour inonder un espace de terrain de plus de trois lieues de circonférence. Mais cet obstacle fut bientôt franchi par les Français, qui entrèrent aussitôt dans la place, en prirent possession et s'emparèrent de trente pièces d'artillerie, de soixante mille sacs d'avoine et d'une quantité de vivres et de munitions que les Anglais n'avaient pas eu le temps d'emporter. »

(*Victoires et conquêtes*, t. IX, p. 103.)



Panneau de la salle du Conseil, dessiné par Raynaud, gravé par Gowland.





COMBAT D'ALDENHOVEN ET PRISE DE JULIERS,

2 OCTOBRE 1794.

Peint par MOZIN, gravé par AUBERT fils.

Lorsque le prince de Cobourg quitta le commandement de l'armée combinée des coalisés, le 28 août 1794, pour le remettre au comte de Clerfait, l'armée de Sambre-et-Meuse qui lui était opposée, rapporte Jomini (VIe volume, pag. 12), et que commandait le général Jourdan, se trouvait alors entre Liége et Maestricht, tandis que Pichegru, à la tête de l'armée du Nord, observait en avant d'Anvers le duc d'Yorck.

« Carnot, ministre de la guerre, attachait, rapporte Jomini (pag. 33, vol. VI), la plus grande importance aux places, et surtout à celle de Maestricht; il avait fait envoyer le représentant Bellegarde pour en presser la conquête, au nom du Comité de salut public. Mais Clerfait se disposant, contre l'attente de Jourdan, à défendre la ligne de la Roër, le général en chef prit sur lui d'ajourner le siége de cette place, malgré les instances de ce commissaire, et résolut sagement de ne laisser que quinze mille hommes au blocus, d'attirer à lui le reste du corps de Kléber, et d'éloigner à jamais, par une bataille décisive, l'ennemi des bords de la Meuse. »

Le général Jourdan réunit toutes ses forces, et le 2 octobre, à cinq heures du matin, l'armée, d'après ses ordres, s'ébranla en colonnes serrées par brigades.

L'aile droite, commandée par Schérer, ayant avec lui le général Marceau, enleva à la baïonnette les retranchements autrichiens, tandis que l'aile gauche, où se trouvaient les chefs de brigade Ney et Bernadotte sous les ordres du général Kléber, repoussant l'ennemi de toutes ses positions, le força à battre en retraite.

« Au centre de l'armée l'attaque commença un peu avant celle des ailes. Clerfait, ayant rassemblé une partie de ses forces autour et dans le bourg d'Aldenhoven, et paraissant vouloir s'y défendre, le général Championnet l'en fit chasser par les tirailleurs de la cinquante-neuvième demi-brigade. »

Sur ce point comme sur tous les autres le comte de Clerfait se vit enlever ses positions.

« Cependant le centre des Autrichiens voyant son flanc droit menacé par la division Lefebvre, qui faisait mine de passer à Linnich, et craignant que Hatry n'exécutât le sien vers Altorp contre sa gauche, prit le parti d'abandonner le plateau d'Aldenhoven, et fut poursuivi par la cavalerie française jusque sur les glacis de Juliers. »

Sur toute la ligne le combat dura jusqu'à la fin du jour : « On travailla pendant toute la nuit à construire des ponts, et le gros du corps de Kléber ne passa qu'au jour. L'affaire coûta aux Français de quatorze à quinze cents hommes; ils firent à l'ennemi huit cents prisonniers et lui mirent près de trois mille hommes hors de combat.

« Tel fut le résultat de la bataille sur la Roër, qui décida du sort de la Belgique et rejeta l'armée impériale sur la rive droite du Rhin.

« La nuit qui suivit la bataille fut très tranquille. Le 23 octobre, à la pointe du jour, les généraux se portèrent devant Juliers avec l'avant-garde, et on trouva la place évacuée; Clerfait, décidé à repasser le Rhin, n'ayant pas cru devoir y compromettre une garnison, les magistrats en apportèrent les clefs au vainqueur. » (*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VI, p. 33 à 43.)

N° 510.
(Série V, Section unique.)



Combat d' [illegible]

[illegible]

PRISE DE MAESTRICHT,

4 NOVEMBRE 1794.

Peint par **Eug. Lami**, gravé par **Outhwaite**.

« Le général Kléber retourna devant Maëstricht avec les troupes qui avaient contribué à la victoire. Cette place avait été investie immédiatement après le combat de l'Ourthe; mais rien de ce qu'il faut pour un siége n'était prêt à cette époque. Le comité en avait cependant prescrit l'envoi, et le représentant Gillet partit en poste pour le presser. Grâce à son activité et à ses soins, un bel équipage de deux cents pièces descendant la Meuse arriva le 23 octobre. Les travaux furent dès lors poussés, tant du côté du fort Saint-Pierre que du Vick, avec l'activité qui distinguait Kléber et Marescot. L'artillerie française, servie avec habileté, fit des merveilles : une grêle de bombes et autres projectiles fut lancée sur cette ville et en réduisit une partie en cendres. Le prince de Hesse, apitoyé sur le sort de ses habitants, désespérant d'obtenir aucun secours, consentit le 4 novembre à rendre la place et à déposer les armes, à condition que sa garnison, forte de huit mille hommes, serait renvoyée sur parole jusqu'à parfait échange. On trouva dans la place trois cent cinquante-une bouches à feu. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VI, p. 44.)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste père et fils aîné.

Galeries historiques de Versailles.



Siège de Maestricht

[illegible]

ATTAQUE DES LIGNES DE L'ARMÉE ESPAGNOLE

(COMBAT DE LA MUGA)

17 NOVEMBRE 1794.

Peint par GRENIER, gravé par BRUNELLIÈRE.

Après la prise de Bellegarde, les armées restèrent en présence jusque vers la moitié du mois de novembre. C'est alors que Dugommier résolut une attaque sur toute la ligne.

L'armée espagnole était parfaitement retranchée. « Soixante-dix-sept redoutes ou batteries, armées de deux cent cinquante pièces et disposées sur une double ligne, depuis Espolla jusqu'à Saint-Laurent-de-Muga, présentaient toutefois un front d'autant plus redoutable qu'elles avaient un profil assez élevé et semblaient à l'abri de l'attaque la plus audacieuse. Le camp retranché de Figuières, en cas de malheur, offrait encore un dernier refuge.

« Dans la nuit du 16 au 17 novembre les colonnes s'ébranlèrent, et avant l'aube du jour les batteries de gros calibre, placées sur la Montagne-Noire, commencèrent à jouer pour protéger la marche de la division de gauche.

« A l'extrémité opposée, le général Davin, parti de Coustonge, ayant forcé successivement les postes de Notre-Dame del Fau, des chapelles de Carbonils et de Saint-Georges, parvint, après dix-huit heures de marche et de combat dans les rochers, à opérer sa jonction avec le général Augereau en débouchant près de la chapelle de la Madeleine. Celui-ci, filant à la faveur de l'obscurité entre la fonderie de la Muga et Massanet, tourne les camps de l'ennemi, égorge le poste de la Muga à Saint-Sébastien, et gravit audacieusement la montagne, qui lui est disputée par une fusillade assez vive. Les troupes redoublent d'ardeur; la Madeleine est enfin emportée; les colonnes réunies se dirigent sur le Roc-Blanc. »

Au centre, l'armée française éprouvait la plus grande résistance; à la gauche, repoussée sur plusieurs points, elle avait même perdu quelques positions, et Dugommier, qui s'était transporté aux batteries de la Montagne-Noire, y avait été tué par un éclat d'obus. Cependant Pérignon, investi du commandement supérieur après la mort de Dugommier, fit rentrer, avant la fin de la journée, la gauche et le centre dans toutes les positions dont elles avaient été repoussées. Augereau, plus heureux à la droite, continuait ses attaques.

« La grande redoute établie pour couvrir la fonderie, défendue par douze cents hommes, opposait à la colonne de Guyeux une résistance que celle-ci ne pouvait vaincre. Le général Beaufort reçut ordre de la seconder et d'attaquer ce formidable ouvrage de front, en même temps qu'il serait tourné par les chasseurs. Les Espagnols cédèrent enfin à un effort si bien combiné; Courten rallia les débris de la division entre Escaulas et Figuières, abandonnant cinq redoutes, son artillerie, ses effets de campement et douze cents prisonniers. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VI, p. 125 à 130.)

Portrait de Dugommier, dessiné par L. MASSARD, gravé par BUDZILOWICZ.



Attaque des lignes de l'armée espagnole

PRISE DE L'ILE DE BOMMEL,

28 DÉCEMBRE 1794.

Peint par **Mozin**, gravé par **Aubert**.



L'armée du Nord était arrivée sur le Wahal, en face de l'île de Bommel; en partant de Grave sur la Meuse et de Nimègue sur le Wahal, les deux rivières coulent vers la mer presque parallèlement, se joignent un moment au-dessous de Thiel, se séparent de nouveau et se réunissent un peu au-dessus de Gorcum. Le terrain qu'elles renferment pendant leur séparation est ce qu'on appelle l'île de Bommel. Cette île prise, la Hollande se trouvait menacée de l'invasion. « Pichegru, rapporte l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française*, p. 180, t. VII, presque aussi maltraité que ses soldats, qui étaient couverts de gale et de vermine, était allé à Bruxelles se faire guérir d'une maladie cutanée. Moreau et Reynier l'avaient remplacé; tous deux conseillaient le repos et les quartiers d'hiver. Le général Daendels, réfugié hollandais, militaire intrépide, proposait avec instance une première tentative sur l'île de Bommel. Cette tentative n'ayant pas réussi, on donna à l'armée les quartiers d'hiver dont elle avait tant besoin... Mais un hasard presque miraculeux lui réservait de nouvelles destinées. « Le froid avait déjà commencé à être très vif; bientôt il augmenta jusqu'à faire espérer que peut-être les grands fleuves seraient gelés. Pichegru quitta Bruxelles et n'acheva pas de se faire guérir, afin d'être prêt à saisir l'occasion de nouvelles conquêtes si la saison la lui offrait. En effet l'hiver devint bientôt plus rude et s'annonça comme le plus rigoureux du siècle. Déjà la Meuse et le Wahal charriaient, et leurs bords étaient pris. Le 3 nivôse (23 décembre) la Meuse fut entièrement gelée, et de manière à pouvoir porter du canon.

« Pichegru, profitant de l'occasion que lui offrait la fortune de surmonter des obstacles ordinairement invincibles, se prépara à franchir la Meuse sur la glace. Il se disposa à la passer sur trois points et à s'emparer de l'île de Bommel, tandis que la division qui bloquait Breda attaquerait les lignes qui entouraient cette place. Ces braves Français, exposés presque sans vêtements au plus rude hiver du siècle, marchant avec des souliers auxquels il ne restait que l'empeigne, sortirent aussitôt de leurs quartiers et renoncèrent gaîment au repos dont ils commençaient à peine de jouir. Le 8 nivôse (28 décembre), par un froid de dix-sept degrés, ils se présentèrent sur trois points, à Crevecœur, Empel et le fort Saint-André; ils franchirent la glace avec leur artillerie, surprirent les Hollandais presque engourdis par le froid, et les défirent complétement.

« Pichegru, maître de l'île de Bommel, dans laquelle il avait pénétré en passant sur les glaces de la Meuse, franchit le Wahal sur différents points, mais n'osa pas s'aventurer au-delà du fleuve, la glace n'étant pas assez forte pour porter du canon. »

(*Hist. de la Révolution française*, par M. Thiers, t. VII, p. 181 à 183.)

Portrait de Pichegru, dessiné par Aug. Sandoz, gravé par Budzilowicz.

N° 515

(Série V, Section unique.)



LA CAVALERIE FRANÇAISE

PREND LA FLOTTE BATAVE GELÉE DANS LE TEXEL,

21 JANVIER 1795.

Peint par Mozin, gravé par Adam.

Après l'occupation de l'île de Bommel le général Pichegru ne tarda pas à se rendre maître de toute la Hollande; il passa le Wahal, le Rhin; ses troupes occupèrent les villes de Nimègue, Dordrecht, La Haye, Utrecht, et le 20 janvier l'armée française entra à Amsterdam.

« Pichegru avait envoyé dans la Nouvelle-Hollande des détachements de cavalerie et d'artillerie légère, avec ordre de traverser le Texel, de s'approcher des vaisseaux de guerre hollandais qu'il savait être à l'ancre, et de s'en emparer. C'était la première fois qu'on imaginait de prendre une flotte avec des hussards; cependant cette tentative réussit au-delà de toute espérance. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VI, p. 208.)

Le chef de bataillon Lahure, commandant l'avant-garde de la brigade du général Salvi, à la tête d'un escadron du huitième de hussards, de deux pièces d'artillerie légère, des troisième et cinquième bataillons francs, se dirigeant à marches forcées sur Harlem, arriva à Alkmar, où il apprit que la flotte hollandaise était retenue dans les glaces en face du Helder. Il partit le soir après avoir fait prendre à chacun de ses hussards un tirailleur en croupe, arriva dans les dunes avant le jour, ordonna aussitôt toutes ses dispositions, et aborda sur la glace les vaisseaux surpris, qui ne firent que quelques démonstrations de résistance, et s'empara ainsi de toute l'armée navale.



Ornement tiré du Bosquet des Dômes, dessiné par Massard, gravé par Budziłowicz.



La Cavalerie française prend la flotte batave gelée dans le Texel
21 Janvier 1795

PRISE DE LUXEMBOURG

12 JUIN 1795

Peint par M. Renoux en 1857, gravé par Lejeune.

De toutes les villes de la rive gauche du Rhin, Luxembourg et Mayence étaient les seules qui ne fussent pas tombées au pouvoir des armées françaises. Luxembourg avait été investi dans les derniers jours du mois de novembre 1794. Le feld-maréchal baron de Bender[1] y commandait et n'avait pas moins de quinze mille hommes sous ses ordres.

Cette nombreuse garnison, jointe à la force de la place et à l'immense matériel qu'elle renfermait, promettait qu'elle opposerait une longue résistance. L'armée française, au contraire, manquait de tout, comme c'était alors le sort de toutes les armées de la république.

Moreau[2], qui la commandait, avait fait inutilement sommer la place de se rendre. On lui donna, au mois de mars 1795, le général Hatry[3] pour successeur.

« Dans les derniers jours d'avril, le général Hatry, averti par plusieurs déserteurs que les assiégés « commençaient à souffrir beaucoup dans la place, se décida à renouveler au gouvernement la som- « mation que lui avait déjà faite le général Moreau. Mais sur la réponse également négative du feld- « maréchal Bender, le général français ordonna aussitôt de mettre à exécution les menaces qu'il « avait faites de brûler la place. En conséquence, il donna les ordres nécessaires pour qu'il fût « construit sur une hauteur boisée, située vis-à-vis et à une petite distance du fort Saint-Charles, « une batterie blindée, qui devait être armée d'un grand nombre de mortiers.

« On mit à la construction de cette batterie une telle activité, que peu de jours suffirent pour « qu'elle fût en état de foudroyer la place. »

Le gouverneur tenta plusieurs sorties pour détruire les ouvrages des assiégeants, et n'ayant pu y parvenir, « les habitants effrayés, et craignant déjà de voir leurs maisons réduites en cendre, et « eux-mêmes écrasés sous leurs débris, s'assemblèrent tumultuairement autour du gouvernement, « et demandèrent à grands cris qu'on épargnât à leur ville les horreurs d'un bombardement en « consentant une capitulation.

« Le feld-maréchal Bender, gagné enfin par leurs sollicitations, et d'ailleurs désespérant plus « que jamais de se voir délivré par l'arrivée de quelques secours, se décida à capituler. Le 1er juin « il envoya au général Hatry un parlementaire chargé de lui demander à entrer en accommode- « ment, et, par une circonstance qui nous paraît digne d'être remarquée, c'était aussi le 1er juin 1684 « que cette même place de Luxembourg, assiégée par le maréchal de Créqui, demanda aussi à « entrer en capitulation.

« Le général de division Hatry rendait compte de son importante conquête dans une lettre datée « de son quartier général d'Itzig, le 13 juin. Il disait : « Enfin elle est à la république cette première « forteresse de l'Europe, et la dernière colonne autrichienne l'a évacuée hier 12, à cinq heures du « matin : je vous envoie vingt-quatre drapeaux et un étendard que l'adjudant général Charpentier « vous remettra. Je ne puis assez faire l'éloge des troupes dont le commandement m'est confié : « officiers et soldats, tous y ont mis le plus grand dévouement ; et, malgré le feu continuel des « plus vifs et de toute espèce que la place faisait jour et nuit, soit sur les travailleurs, soit sur les « différents camps, jamais les travaux n'ont été ralentis un seul instant[4]. »

(1) Blaise Colombeau, baron de Bender, feld-maréchal au service de l'Autriche.
(2) Victor Moreau, lieutenant-colonel, depuis général de division et commandant en chef l'armée du Rhin.
(3) Jacques-Maurice Hatry, général de division, depuis général en chef de l'armée de Mayence. (4) *Victoires et conquêtes*, t. IV, p. 147-151.

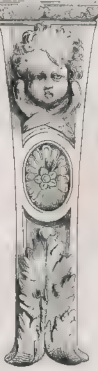


Siège de Luxembourg

PASSAGE DU RHIN A DUSSELDORFF,

6 SEPTEMBRE 1795.

Peint par **Beaume**, gravé par **Chollet**.



L'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par le général Pichegru, depuis longtemps devant Mayence, avait investi cette place sur la rive gauche; mais le blocus n'en pouvait être complet, et l'on ne pouvait espérer de s'en emparer qu'en se rendant maître de l'autre rive.

Le général Jourdan, avec l'armée de Sambre-et-Meuse, était dans les environs de Cologne; il devait subordonner ses mouvements à ceux de l'armée de siége, passer le fleuve et compléter l'investissement de la place sur la rive opposée. Le général Clairfait, maître de toute la ligne droite du Rhin, en occupait les points principaux, et ses troupes, réparties dans différents cantonnements depuis Dusseldorff jusqu'à Bâle, étaient parfaitement retranchées.

Le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse ordonna le passage du fleuve sur la ligne de Dusseldorff; mais il fallait pour réussir tromper la vigilance de l'ennemi et lui donner le change en masquant ses opérations. Jourdan fit quelques démonstrations du côté de Weisenthurn, dirigea tout un équipage de pont sous le feu de la forteresse d'Ehrenbreitstein et de toutes les batteries dont la rive droite était hérissée. Pendant ce temps l'armée française faisait ses préparatifs en face de Dusseldorff.

Le général Kléber avait proposé au général en chef de s'emparer de cette ville aussitôt après le passage du fleuve; l'exécution de cette entreprise était difficile et périlleuse. « Dusseldorff était fortifiée, défendue par une garnison de deux mille hommes, protégée par un camp retranché où se trouvaient douze à quinze mille Autrichiens et par une citadelle dont les remparts, hérissés de plus de cent bouches à feu, semblaient défier les plus courageux efforts. »

(*Victoires et Conquêtes*, t. IV, p. 302.)

Le général Championnet, avec une partie de sa division, devait traverser le fleuve sur ce point; quatorze compagnies de grenadiers entrèrent dans les nacelles qui avaient été préparées. Le silence le plus absolu fut recommandé; Championnet prononça la peine de mort contre tout soldat qui ferait feu pendant la traversée.

« A onze heures du soir la flottille se mit en mouvement. Les ennemis pouvant distinguer à la clarté de la lune les mouvements de l'armée française, la flottille ne tarda pas à éprouver le feu de l'artillerie ennemie; l'artillerie française, placée sur la rive gauche du Rhin, protégea le passage et fit taire le feu des Autrichiens. Les grenadiers exécutèrent en silence les ordres du général Championnet. Enfin la flottille touche au rivage opposé, les grenadiers s'élancent aussitôt avec la plus grande impétuosité, culbutent l'ennemi et s'emparent de ses positions. Championnet suit l'armée et donne ordre au général Legrand de bloquer sur-le-champ Dusseldorff. Le gouverneur, sur la sommation qui lui fut faite, se rendit avec la garnison. »

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz.



COMBAT DE SUCCARELLO,

18 SEPTEMBRE 1795.

Peint par **Cl. Boulanger**, gravé par **Alès**.

Au mois de septembre 1795 l'armée française appuyait la droite de sa ligne à Borghetto, village sur la rivière de Gênes, environné de murs et défendu par un camp retranché. « De là passant sur les montagnes du Saint-Esprit et de Monte-Vento, couronnées de plusieurs étages de batteries, elle se prolongeait vers les mamelons des Deux-Frères, entre lesquels était un petit Gibraltar, rocher barrant la côte du contrefort de Sambucco qu'on n'aurait pu occuper sur tout son développement sans s'exposer à se faire couper. Le poste du Petit-Gibraltar était soutenu d'un côté par un ouvrage en crémaillère sur une queue de rocher, et de l'autre par le camp dit du Champ-des-Prêtres (Campo di Preti). »

La ligne de l'armée austro-sarde commençait à Loano, petite ville en face de Borghetto, se prolongeait ensuite vers l'Apennin jusque sur les hauteurs à droite et à gauche du Tanaro.

Le général Wallis commandait à Loano la droite de l'armée toute composée de troupes autrichiennes; la gauche, sous les ordres du marquis de Colli, formée de Piémontais, était du côté de Tanaro, et le général d'Argenteau se trouvait au centre avec les troupes allemandes, les régiments italiens au service de l'Autriche et quelques bataillons piémontais.

La position de Borghetto offrait à l'armée française de grands avantages pour prendre l'offensive, et il y avait nécessité pour le général Devins, qui pouvait être inquiété dans Loano, de s'en emparer. Le 17 septembre il renforça le comte d'Argenteau de deux mille hommes d'élite et lui ordonna d'établir une batterie de six bouches à feu pour protéger l'attaque qui devait avoir lieu le lendemain au point du jour et commencer sur le point de Succarello. On se battit avec acharnement, et déjà les Autrichiens espéraient la victoire, « lorsque le général Sejean ordonna à l'adjudant général Saint-Hilaire de sortir du camp des Deux-Frères et de marcher avec les éclaireurs et les grenadiers sur le flanc gauche de l'ennemi. Un brouillard fort épais couvrit ce mouvement, en assura la réussite, et les Impériaux furent repoussés jusque dans les redoutes de Sambucco. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VII, p. 300.)

Trophée de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste aîné.



Combat de [illegible]

BATAILLE DE LOANO,

23 NOVEMBRE 1795.

Peint par BELLANGÉ, gravé par AUBERT père.

Le combat de Sucarello promettait d'autres avantages; le général Schérer, qui venait de remplacer Kellermann dans le commandement de l'armée d'Italie, se mit en mesure d'en profiter. Ayant ordonné d'attaquer l'ennemi dans sa position de Loano, il arrêta les dispositions suivantes :

« La division Augereau, à la droite, fut chargée de se porter entre Loano et le Monte-Carmelo et de faire effort particulièrement de ce côté; la tâche de Masséna, au centre, consistait à enlever les hauteurs de Roccabarbène et de Monte-Lingo avec les divisions Laharpe et Charlet, tandis qu'à la gauche Serrurier avec sept mille hommes tiendrait en échec le corps de Colli dans le camp de San-Bernardo et de la Planetta, jusqu'au moment où Masséna, maître des sommités de l'Apennin, pourrait, en lui envoyant du renfort, le mettre en état de prendre l'offensive à son tour et de forcer le passage des gorges de Garessio.

« Un brick et neuf chaloupes canonnières prirent poste sur la plage, entre Borghetto et la Pietra, pour inquiéter le flanc gauche de l'ennemi, et l'attaque commença au signal de deux fusées lancées du mont Saint-Esprit. »

La division Augereau enleva les trois mamelons retranchés qui formaient les avant-postes autrichiens; mais, sur le point d'être accablé par toute la division ennemie, Augereau se décide à évacuer Loano.

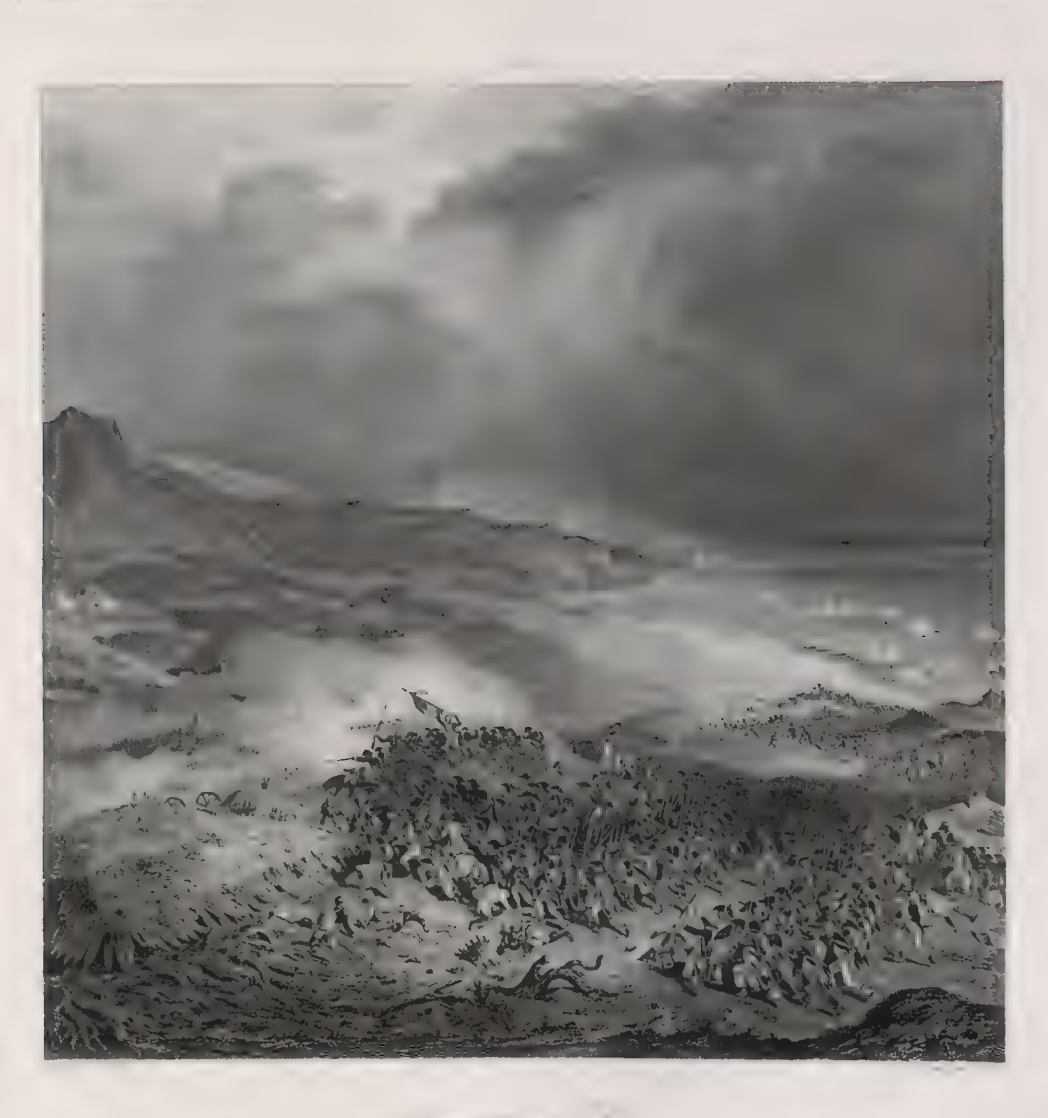
Pendant ce temps « Masséna, conformément à ses instructions, avait fait attaquer les flancs d'Argenteau par les généraux Laharpe et Charlet. Le premier repoussa de Malsabocco les régiments italiens de Belgiojoso et de Caprara, et fit un grand carnage de deux bataillons piémontais qui voulurent lui résister; l'autre enleva aux Impériaux Banco et toute l'artillerie qui le garnissait. Ces deux opérations terminées, Masséna réunit ses troupes et marcha en toute diligence sur Bardinetto, où Argenteau avait rallié ses forces, et l'attaqua de front et sur les flancs. Le combat devint opiniâtre, Charlet tomba blessé à mort; mais Masséna décida la victoire en chargeant à propos à la tête de la réserve. Les Impériaux battus se retirèrent de peur d'être enfoncés. A peine aperçut-il leur mouvement rétrograde qu'il envoya le général Cervoni avec trois bataillons, par des sentiers très difficiles, s'emparer des hauteurs de Settepani et de Melogno, tandis qu'il harcèlerait leurs derrières. Mais ces précautions devinrent inutiles, Argenteau s'étant retiré dans le plus grand désordre à Murialto, derrière la Bormida. »

Malgré la fatigue de ses troupes il poussa alors l'adjudant général Joubert avec quinze cents hommes sur les hauteurs de San-Pantaleone, se disposant à le suivre avec le gros de ses forces.

« Schérer, instruit des brillants succès de Masséna et de l'arrivée de Joubert sur ces hauteurs, se mit au point du jour à la poursuite des Autrichiens. Augereau remonta l'Apennin avec deux de ses brigades, tandis que l'autre longea la côte. De son côté Masséna, prévoyant que la retraite des Impériaux allait s'opérer par la gorge de San-Giacomo, donna l'ordre à Joubert de s'en emparer avec ses meilleurs marcheurs, et se disposa à le suivre avec le reste de son avant-garde. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VII, p. **307** à **317**.)

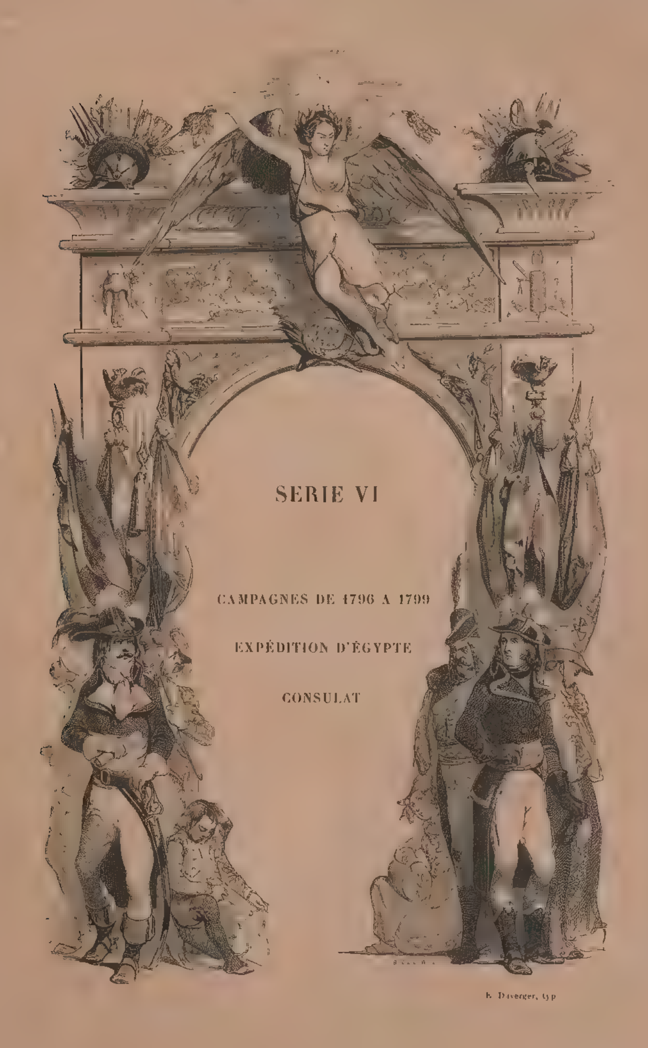
N° 322.
(Série V. Section unique.)



GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES



SERIE VI

CAMPAGNES DE 1796 A 1799

EXPÉDITION D'ÉGYPTE

CONSULAT

E. Duverger, typ

GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES



Passage du Pont d'Arcole.

SÉRIE VI

CAMPAGNES DE 1796 A 1799. EXPÉDITION D'ÉGYPTE. CONSULAT

SECTION I

CAMPAGNES DE 1796 A 1799

VILLE ET CHATEAU DE NICE.

CAPITULATION
DE
MEMMINGEN.

14 Octobre
1805.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE

PREND LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE D'ITALIE.

27 MARS 1796

Aquarelle par Bagetti, gravure de Skelton.

Le Directoire avait confié au général Bonaparte le commandement de l'armée d'Italie.

« Le général en chef arriva à Nice le 27 mars; ses premiers moments furent consacrés à pourvoir aux besoins qui auraient pu nuire à ses opérations et à prendre connaissance de l'état de ses troupes, ainsi que des positions ennemies. Portant un œil sévère sur les administrations, il leur imprima bientôt toute son activité, assura les différents services, et, secondé par le zèle et le crédit d'un banquier fournisseur, parvint à faire payer aux troupes un à-compte sur leur solde, qui ranima bientôt leur confiance et les attacha irrévocablement au chef qui savait améliorer leur sort. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 61.)



Ornement tiré de la galerie de l'Empire, dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz.



[illegible] et Château de [illegible]



Arrivée de l'armée française à Albenga

1 Avril 1796

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A SAVONE,

9 AVRIL 1796.

Aquarelle par **Bagetti**, gravure par **Skelton**.

« Après avoir pris à Nice toutes les dispositions nécessaires pour l'organisation de l'armée d'Italie, le général en chef Bonaparte transféra son quartier-général à Albenga le 5 avril, puis à Savone le 9. Cheminant avec le nombreux train des parcs et tout le personnel des administrations par l'horrible route de la Corniche, sous le feu des canonnières anglaises, il montra dès ce début l'audace qui devait caractériser ses entreprises. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 61.)



Trophée de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Contamine.



COMBAT DE VOLTRI,

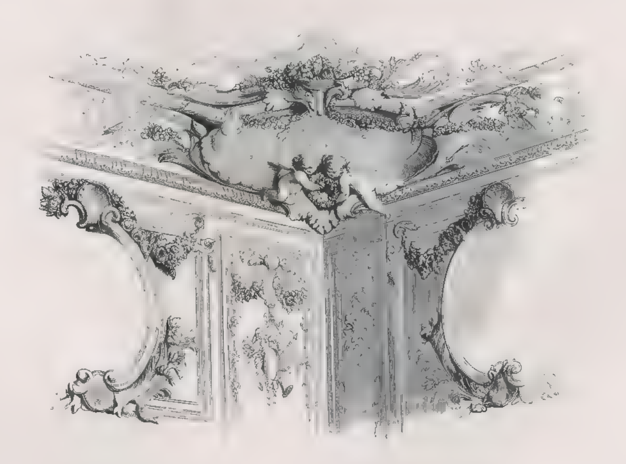
9 AVRIL 1796

Aquarelle de **Bagetti**, gravure de **Skelton**.

« Bonaparte trouva son armée éparse dans une ligne de cantonnement trop étendue. La division Laharpe, qui gardait Savone, avait poussé la brigade Cervoni en avant-garde sur Voltri, afin de menacer Gênes et d'appuyer les sommations du ministre de France. Le général Masséna prit position à Cadibono; Augereau au centre, près le mont San-Giacomo; la gauche, aux ordres de Serrurier, vers Ormea et Garessio. Les divisions Macquart et Garnier furent détachées depuis Tende au col de Cerise.

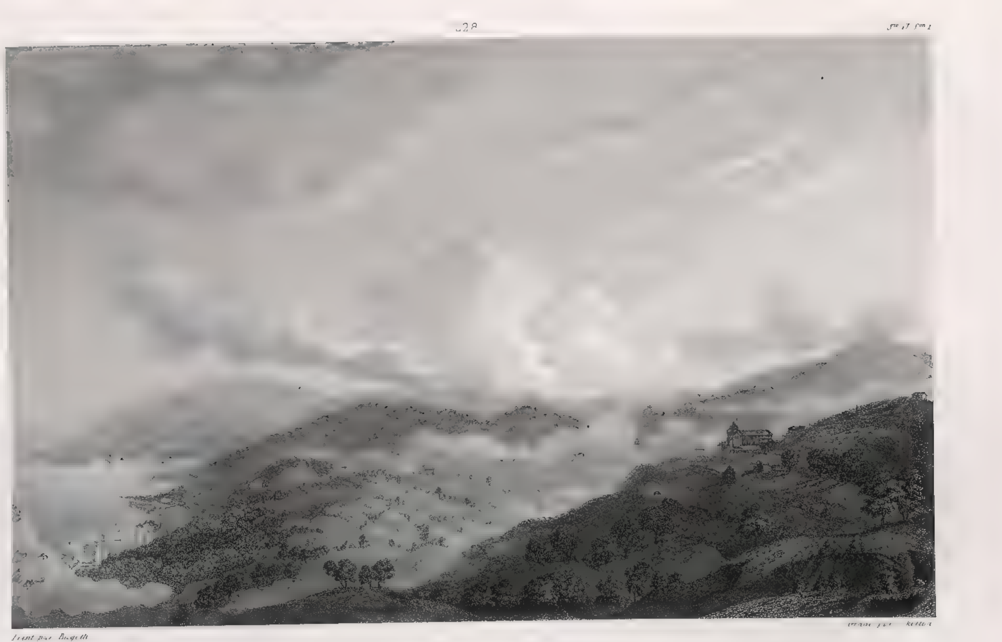
« L'ennemi occupait une ligne à peu près parallèle, mais encore plus étendue; Beaulieu avec la gauche à Voltagio et Ovada, le centre vers Sassello, la droite dans la vallée de la Bormida. L'armée de Colli, non moins disséminée, avait la garde depuis ce point jusqu'à l'Argentière; la brigade Christ défendait les vallées de Vermegnana, du Gesso et de la Stura, contre le général Macquart; le général Leyre occupait la Cursaglia, l'Ellero, les aboutissants du Tanaro, les environs de Mondovi et Vico; le comte de Flaye défendait la Haute-Bormida, le camp retranché de Ceva et Mulazanno; enfin Provera à la gauche, gardant Millesimo et Cairo, devait lier cette armée avec celle des Impériaux et s'assurer des hauteurs de Casseria, qui dominent et séparent les deux vallées de la Bormida. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 62.)



Ornement tiré de la galerie des Maréchaux de France, dessiné par Raynaud, gravé par Burzilowicz.

228



Peint par Bagetti

LE COLONEL RAMPON

A LA TÊTE DE LA TRENTE-DEUXIÈME DEMI-BRIGADE

DÉFEND LA REDOUTE DE MONTE-LEGINO

10 AVRIL 1796.

Aquarelle par **BAGETTI**, gravure de **SKELTON**.

Les avantages remportés par l'armée française en Italie avaient appelé l'attention du cabinet de Vienne. Le général Beaulieu, rappelé du Nord, avait été envoyé pour remplacer le comte Devins; l'armée austro-sarde avait été augmentée, et elle ne s'élevait pas à moins de soixante-treize mille hommes.

Le général Beaulieu, fort de sa supériorité, s'empressa de prendre l'offensive; déjà il avait attaqué les troupes françaises à Voltri, et le général Cervoni, après un engagement assez vif, s'était vu contraint à se retirer devant des forces supérieures.

« Dans le moment où Beaulieu entrait à Voltri, le général Argenteau, commandant le centre, fort de dix mille Autrichiens, s'était ébranlé en trois colonnes, avec le gros de ses troupes, pour forcer les positions retranchées qu'occupait un détachement de la division Laharpe sur les sommités de Montenotte et Monte-Legino. Argenteau conduisit son corps de bataille de Paretto sur le mont Traversin, où il devait se réunir au général Boccavina, parti de Dego avec deux mille cinq cents hommes d'élite. »

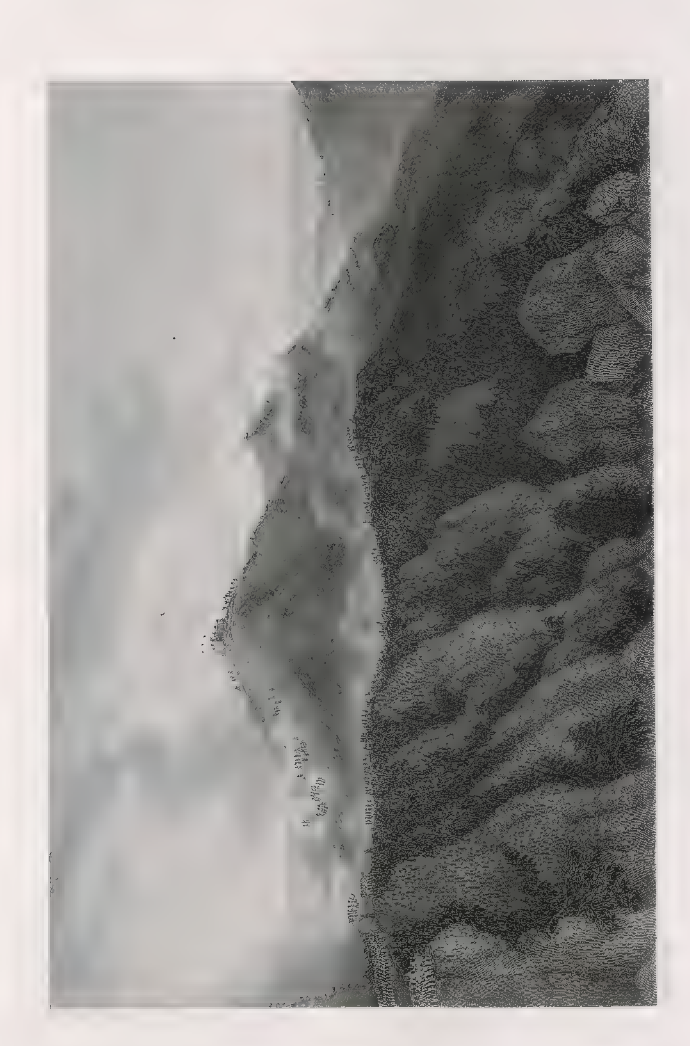
Montenotte se compose d'une petite chaîne de hauteurs située au sommet de l'Apennin, qui, en s'abaissant, forme le col de même nom; Monte-Legino, placé en avant du côté de Savone, domine le chemin direct du col de Montenotte à Savone. La jonction du centre et de l'aile gauche de l'armée ennemie devait avoir lieu dans les plaines au-dessus de Savone. Monte-Legino, rapporte Jomini, était la clef de l'entreprise des coalisés.

« Les deux colonnes réunies, montant à douze mille cinq cents hommes, n'avaient qu'un pas à faire pour gagner le Monte-Legino, quand le colonel Rampon, détaché pour recueillir Cervoni, vint s'y établir et défendre ces hauteurs pied à pied. Les Impériaux, maîtres des positions dominantes et n'ayant plus qu'un dernier assaut à livrer pour s'emparer de ce contrefort qui plonge sur Savone, lancent plusieurs colonnes sur la redoute; Boccavina se met à leur tête et les encourage par son exemple. Le colonel Rampon, qui sait apprécier l'importance de son poste, jure de s'y ensevelir, et fait répéter ce serment au milieu du feu aux douze cents braves qu'il commande. Différentes attaques très vives sont repoussées, et la nuit seule vient mettre un terme à la fureur des deux partis. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 67 à 69.)



Ornement tiré du Cabinet de la Chambre à coucher de Louis XV, dessiné par RAYNAUD, gravé par LAVOIGNAT.



BATAILLE DE MONTENOTTE,

11 AVRIL 1796.

Aquarelle par **Bagetti**, gravure de **Skelton**.

Pendant que le colonel Rampon arrêtait à Monte-Legino les efforts de l'ennemi, le général en chef Bonaparte prescrivait à Savone des dispositions pour l'attaque.

« Bien qu'une nuit pluvieuse et une matinée obscure de brouillards rendissent les mouvements des républicains plus pénibles, elles en garantirent d'autant mieux le succès, en prolongeant l'incertitude de l'ennemi.

« Les brigades conduites par le général Laharpe furent les premières à les aborder vers cinq heures du matin, et réussirent parfaitement à leur donner le change sur le point où se dirigeait l'effort. On combattit avec assez de vivacité sur le front de la position de Montenotte. » Bonaparte, parti de Savone à une heure du matin dans la nuit du 11 avril, avait joint Masséna sur les hauteurs d'Altare. « Il s'établit sur un plateau, au centre de ses divisions, pour mieux juger de la tournure des affaires et prescrire les manœuvres qu'elles nécessiteraient. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 71 à 72.)

L'ennemi, repoussé sur tous les points, abandonna ses positions, et le désordre, ajoute Jomini, s'introduisit dans ses rangs; il fut rejeté sur Puetto et Diego avec perte de douze cents hommes hors de combat et autant de prisonniers. Il n'en arriva à Ponte-Ivrea qu'environ huit à neuf cents hommes; le reste fut dispersé.



Ornement tiré de la Galerie de Louis XIV, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste père et fils.

Bataille de Montenotte

ENTRÉE

DE L'ARMÉE FRANÇAISE

A CARCARE,

12 AVRIL 1796.

Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

Le général en chef ordonna à la division Laharpe de poursuivre l'ennemi d'abord jusqu'à Sassello, afin de donner des inquiétudes au corps qui s'y trouvait, mais de se rabattre aussitôt sur la Bormida. Lui-même se dirigea avec le centre et la gauche sur la route de Dego, et le quartier-général vint s'établir à Carcare.

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 74.)



Ornements tirés de la Chapelle, dessinés par RAYNAUD, gravés par BUDZILOWICZ.



ATTAQUE DU CHATEAU DE COSSARIA.

14 AVRIL 1796.

Peint par TAUNAY en 1800, gravé par SCHROEDER.

Le 13 avril, au point du jour, la division Augereau força les gorges de Millesimo, tandis que les brigades Joubert et Ménard, au centre, délogeaient les ennemis des hauteurs environnantes et coupaient la retraite à Provera, qui se vit contraint de se réfugier sur le sommet de la montagne de Cossaria, où il se retrancha dans les ruines d'un vieux château. Ce château est assis sur la montagne la plus élevée de l'Apennin, au nœud de trois contreforts, qui, à la distance de trois à quatre cents toises, forment un glacis gazonné d'une pente régulière, quoique très raide, dont le pied est tapissé d'épaisses broussailles.

Le général Provera, sommé de se rendre, voulait sortir avec armes et bagages. Ces conditions n'ayant pas pu être acceptées, Augereau résolut d'emporter Cossaria. Déjà ses colonnes d'attaque, aux ordres du général Bannel et des adjudants généraux Joubert et Quesnel, étaient formées sur chacun des contreforts. Elles en suivirent les crêtes et furent accueillies par un feu de mousqueterie très vif. Joubert, presque au milieu du glacis, ayant profité d'un pli du terrain pour faire reprendre haleine à sa troupe, les deux autres colonnes s'arrêtèrent aussi. Alors les ennemis, prenant cette halte pour de l'hésitation, firent rouler des quartiers de rocher qui renversèrent tout ce qu'ils rencontraient. En moins d'un quart d'heure, près de mille hommes furent tués ou mis hors de combat. Bannel et Quesnel étaient au nombre des premiers. Néanmoins Joubert, après avoir rétabli l'ordre dans sa troupe, était parvenu au pied des retranchements que quelques braves avaient déjà escaladés, quand deux coups de pierre le firent tomber sans connaissance et rouler au bas du glacis. Les soldats, rebutés par les obstacles qui semblaient se multiplier sous leurs pas, et privés de leurs chefs, cherchèrent alors dans les broussailles un faible abri contre le feu dont ils étaient accablés. La nuit suspendit le combat sur ce point. Augereau, craignant que son adversaire ne s'ouvrît un passage dans l'obscurité, fit établir des épaulements et des batteries d'obusiers à demi-portée de fusil du château, et la division passa la nuit sur le qui-vive.

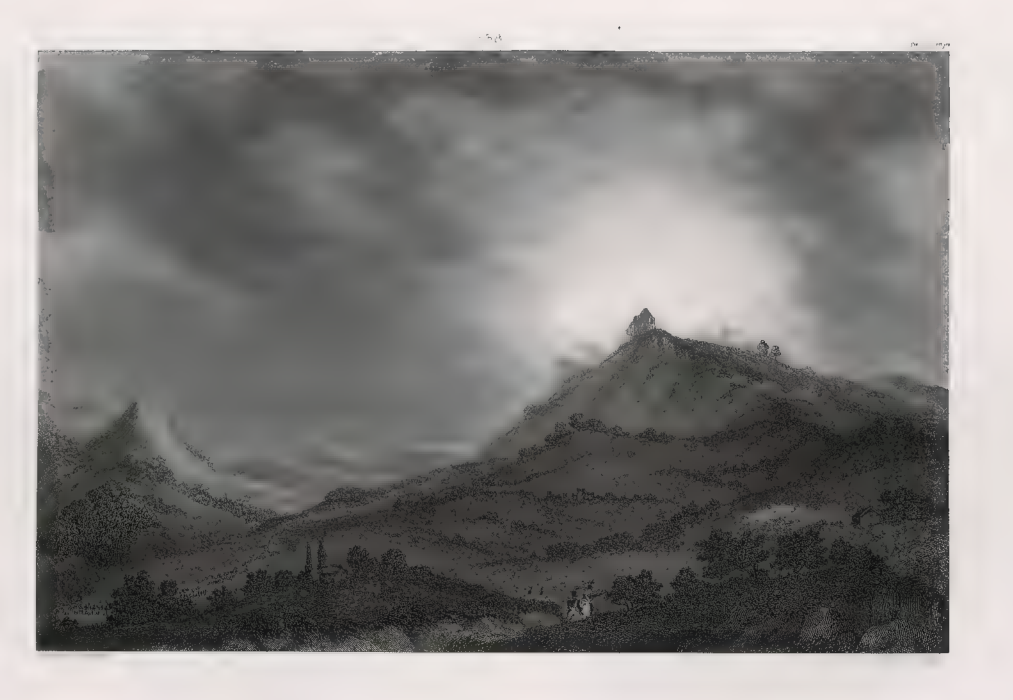
(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 76 à 78.)

Mais le général Provera, ne pouvant résister longtemps dans la position où il se trouvait, fut obligé de se rendre le 15 avril, avec les quinze cents hommes qu'il commandait.

(*Notice historique des Peintures et des Sculptures de Versailles.*)



Ornement dessiné par RAYNAUD, gravé par LAVOIGNAT



Attaque du Chateau de Cossaria

14 Avril 1796

REDDITION DU CHATEAU DE COSSARIA

(15 AVRIL 1796)

Aquarelle par BAGETTI.

« Le 13 avril, au point du jour, la division Augereau força les gorges de Millesimo, tandis que les brigades Joubert et Ménard, au centre, délogeaient les ennemis des hauteurs environnantes, et coupaient la retraite à Provera, qui se vit contraint de se réfugier sur le sommet de la montagne de Cossaria, où il se retrancha dans les ruines d'un vieux château. Ce château est assis sur la montagne la plus élevée de l'Apennin, au nœud de trois contre-forts qui, à la distance de trois à quatre cents toises, forment un glacis gazonné d'une pente régulière, quoique très roide, dont le pied est tapissé d'épaisses broussailles. »

Le général Provera, sommé de se rendre, voulait sortir avec armes et bagages. Ces conditions n'ayant pas été acceptées, « Augereau résolut d'emporter Cossaria. Déjà ses colonnes d'attaque, aux ordres du général Bannel et des adjudants généraux Joubert et Quesnel, étaient formées sur chacun des contre-forts. Elles en suivirent les crêtes, et furent accueillies par un feu de mousqueterie très vif. Joubert, presque au milieu du glacis, ayant jugé à propos de profiter d'un pli du terrain pour faire reprendre haleine à sa troupe, afin de la réunir et d'assaillir ensuite les retranchements avec plus d'ensemble et de vivacité, les deux autres colonnes s'arrêtèrent aussi. Alors les ennemis, prenant cette halte pour de l'hésitation, firent rouler des quartiers de rochers qui renversèrent et écrasèrent tout ce qu'ils rencontraient. En moins d'un quart d'heure près de mille hommes furent tués ou mis hors de combat : Bannel et Quesnel étaient du nombre des premiers. Néanmoins Joubert, après avoir rétabli l'ordre dans sa troupe, était parvenu au pied des retranchements que quelques braves avaient déjà escaladés, quand deux coups de pierre le firent tomber sans connaissance et rouler en bas du glacis. La nuit suspendit le combat sur ce point : Augereau, craignant que son adversaire ne se fît jour dans l'obscurité, fit établir des épaulements et des batteries d'obusiers à demi-portée de fusil du château, et la division passa la nuit du 13 au 14 sur le qui-vive. »

Mais Provera était au bout de sa résistance ; manquant de vivres et de munitions, il fut forcé de se rendre le 15 avril avec les quinze cents hommes qu'il commandait.

PRISE
DES HAUTEURS DE MONTE-ZEMOLO

(15 AVRIL 1796)

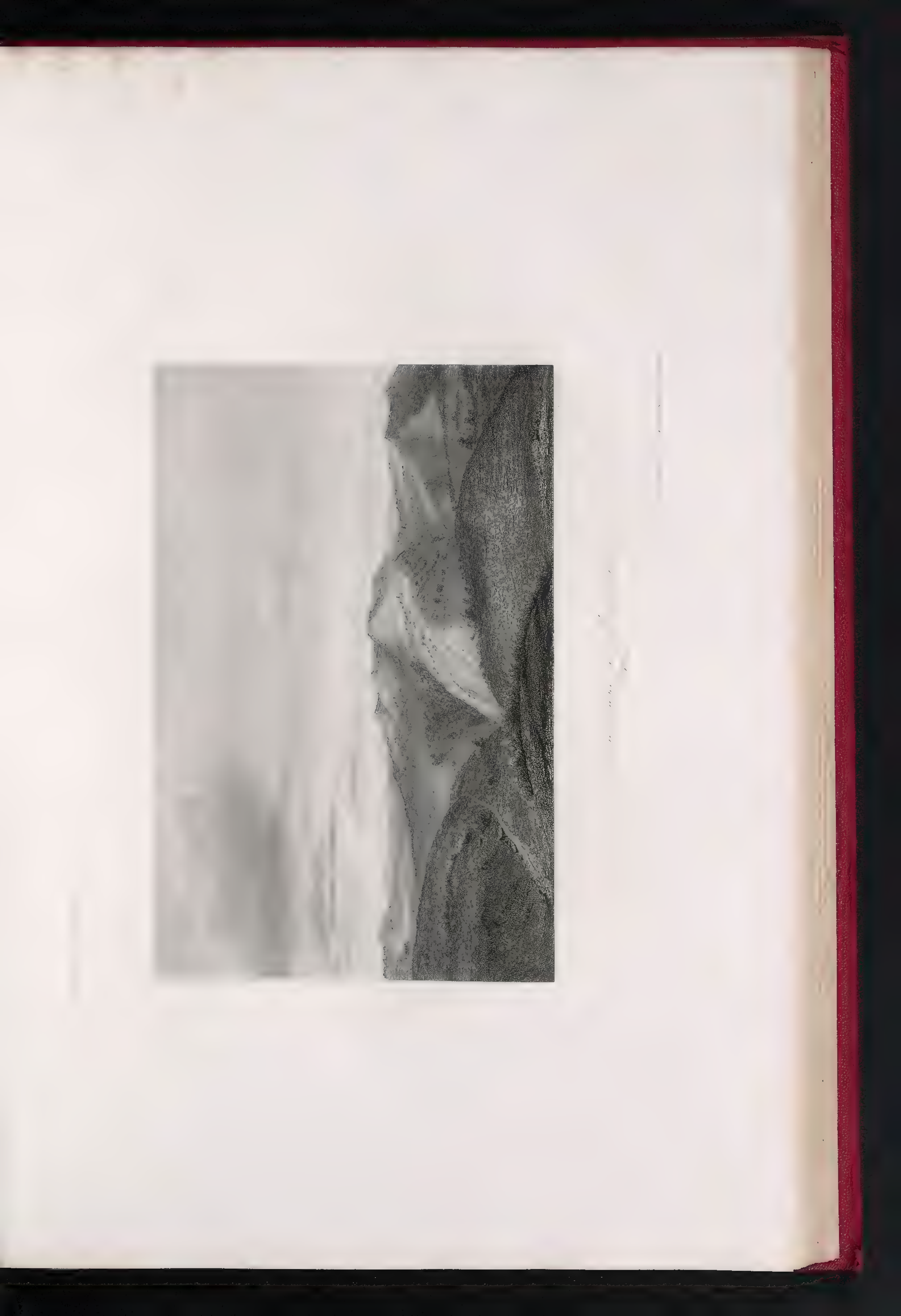
Aquarelle par BAGETTI.

Aussitôt que la capitulation de Cossaria eut rendu disponible la division du général Augereau, Bonaparte lui ordonna de marcher sur les hauteurs de Monte-Zemolo et de s'en emparer, pour achever de séparer les Piémontais de l'armée autrichienne.

Le général Augereau exécuta les ordres du général en chef, et en même temps que la division Masséna reprenait la position de Dego, il s'empara des hauteurs de Monte-Zemolo.



Prise du Château de Cossaria
14 Avril 1796



LE GENÉRAL BONAPARTE

REÇOIT A MILLESIMO LES DRAPEAUX ENLEVÉS A L'ENNEMI,

AVRIL 1796.



Peint par ADOLPHE ROEHN, gravé par DELANNOY.

Bonaparte était à Millesimo, où il avait établi son quartier-général dans la villa Caretti. Il dictait ses ordres à Berthier, chef de l'état-major d'Italie, et s'entretenait avec M. Monzi, interprète de Millesimo, lorsque ses aides-de-camp Marmont et Junot vinrent lui présenter les premiers drapeaux enlevés à l'armée des Austro-Sardes à la bataille de Montenotte et à la prise du château de Cossaria.

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.

Gal^{rie} hist^{que} de Versailles



Le Général Bonaparte reçoit à Millesimo les drapeaux enlevés à l'ennemi

PRISE DE DÉGO,

16 AVRIL 1796.

Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

Pendant que le général Provera cherchait à se défendre à Cossaria, le général Beaulieu tentait d'arrêter les succès de l'armée française. Après avoir renforcé le corps du comte d'Argenteau à Dégo, il lui prescrivit de se maintenir dans cette position jusqu'à la dernière extrémité.

« Le 14 avril, au matin, les deux armées se trouvèrent en présence. Les troupes sardes, établies dans la vallée de la Bormida et sur les hauteurs du Cencio, cherchant à délivrer Provera, attaquèrent au centre la brigade Ménard; mais elles furent vigoureusement accueillies et repoussées avec perte. Alors Bonaparte fit appuyer le général Ménard à droite afin de renforcer l'attaque que la division Laharpe devait exécuter sur Dégo, de concert avec le reste des troupes de Masséna. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 79.)

Le général en chef ordonna d'attaquer le comte d'Argenteau dans sa position de Dégo. Les troupes austro-sardes s'y défendirent longtemps sur les bords de la Bormida où elles s'étaient retranchées; mais enfin elles durent céder aux efforts réunis des colonnes commandées par les généraux Causse et Cervoni, la position de Dégo étant restée le 14 au pouvoir de l'armée française. L'ennemi se retira sur le Tanaro et dans son camp retranché de Cera; pendant ce temps le général Wukassowich, qui avait reçu l'ordre de rejoindre le corps du comte d'Argenteau, arrivait dans la matinée du 16. Il trouva à Dégo cette position occupée par les troupes françaises.

« La colonne autrichienne se jetant avec impétuosité sur les postes les surprit à la faveur d'un épais brouillard et d'une assez forte pluie; en vain le général Lasalcette voulut s'opposer à ses progrès; l'ennemi replia l'avant-garde et s'empara de Dégo, ainsi que des redoutes voisines. »

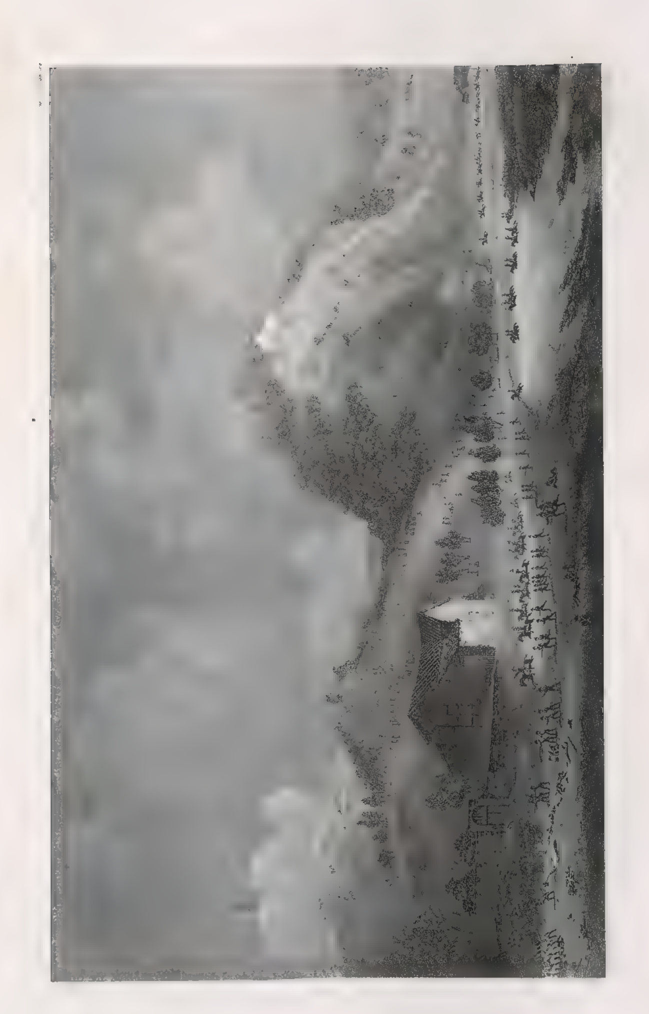
Le général en chef, informé de cet incident, ordonna de nouveau d'attaquer cette position. « Le général Causse s'avance à la tête de la quatre-vingt-dix-neuvième sur la grande redoute de Magliani, que Masséna, secondé par le reste de la division Laharpe, doit assaillir en même temps. Les troupes cheminaient péniblement sous un feu meurtrier; Causse, impatient, se précipite à la tête de quelques centaines d'hommes, essuie la décharge meurtrière des Autrichiens, et tombe mort avec une partie de ses braves; le reste fuit sur la tête de colonne où il jette l'incertitude. Les Autrichiens s'élancent de la redoute à sa poursuite, et les troupes républicaines, ébranlées, reviennent en désordre, quand le général en chef, arrivant avec la quatre-vingt-neuvième sous le commandement du général Victor, reçoit le choc des Impériaux et ordonne à son escadron d'escorte de rallier les fuyards. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 83 et 84.)

Bonaparte, passant près de l'endroit où le général Causse avait été frappé à mort, s'arrêta près de lui : « Dégo est-il repris? » demanda le mourant, et sur la réponse affirmative du général en chef il ajouta : « Vive la république! je meurs content. »

Les résultats de cette bataille de six jours, ou de cette série de combats livrés à Millesimo, Montenotte et Dégo, furent la prise de quarante pièces de canon et une perte pour l'armée ennemie d'environ dix mille hommes hors de combat.

N° 544.
(Série VI, Section 1.)



PRISE DE LA VILLE DE CEVA,

16 AVRIL 1796.

ÉVACUATION DU CAMP RETRANCHÉ PAR LES PIÉMONTAIS.

Aquarelle par **Bagetti**, gravé par **Skelton**.

L'armée piémontaise occupait à Ceva un camp retranché, d'où elle pouvait inquiéter les communications avec la rivière de Gênes; avant de se porter sur la gauche, comme les instructions du Directoire le recommandaient, le général en chef, rapporte Jomini (p. 58), résolut de diriger la majeure partie de ses troupes sur Ceva, où commandait le lieutenant général Colli.

« La division Augereau quitta, sans perdre une minute, les hauteurs de Monte-Zemolo (16 avril), et descendit sur Ceva, où elle opéra sa jonction avec la division Serrurier et la brigade Rusca. Le quartier-général fut transporté le 18 à Salicetto; la division Masséna vint prendre position vers Monte-Barcaro; celle de Laharpe resta à San-Benedetto, entre le Belbo et la Bormida, pour observer l'armée autrichienne. Victor, avec une brigade de réserve, couvrait Cairo et la route de Savone. »

Le général Bonaparte fit attaquer de front le camp de Ceva et la position de Pedagiera par les trois brigades de la division Augereau. Les généraux Masséna et Serrurier, dirigés par la droite et la gauche de ces positions, furent chargés de les tourner et de les investir.

« Le général Colli, dont les postes avaient été reployés, tint avec assez de fermeté les redoutes extérieures qui couvraient son camp, et qui étaient défendues par sept à huit mille hommes. Les brigades Joubert et Beyrand les attaquèrent à plusieurs reprises avec leur vigueur accoutumée, sans obtenir néanmoins un succès décidé. Mais le général piémontais, informé que la division Serrurier débordait sa droite par Monbasilico, et que Masséna, débouchant des montagnes de Bascaro, menaçait de lui enlever sa dernière communication par Castellino, résolut prudemment de se retirer dans la nuit, laissant quelques bataillons dans la citadelle de Ceva. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 88 à 89.)



Dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz.



Vue de la ville de Ceva (16 Avril 1796)

Évacuation du camp retranché par les Piémontais

PRISE DES HAUTEURS DE SAINT-MICHEL,

20 AVRIL 1796

Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

Le général Colli, en se retirant du camp retranché de Ceva, « avait pris pour couvrir Mondovi une excellente position sur les hauteurs qui encaissent la rive gauche de Cursaglia jusqu'à son confluent dans le Tanaro : sa droite, sous le général Bellegarde, appuyant à Notre-Dame de Vico; le centre, sous Dichat, à Saint-Michel; sa gauche, commandée par Vitali, jusque vers Lesegno; une réserve à la Bicoque. La gauche, couverte par le Tanaro et la Cursaglia, n'était pas abordable, les Sardes ayant rompu le pont de Pra, vis-à-vis Lesegno. A la vérité, ceux de Saint-Michel, au centre, et de la Torre, à droite, existaient encore; mais, outre que c'étaient de méchants ponts, leurs débouchés se trouvaient hérissés de batteries rasantes parfaitement disposées. Malgré ces obstacles, Bonaparte prescrivit d'assaillir l'ennemi partout où il se présenterait.

« La position de Saint-Michel est un contrefort de la grande chaîne des Alpes, qui a d'un côté pour fossé la Cursaglia, torrent impétueux, dont les bords, coupés à pic dans une terre argileuse, présentent un escarpement d'autant plus dangereux qu'on ne l'aperçoit que de très près. Le Tanaro, qui baigne le pied de l'autre revers du contrefort, est aussi rapide, mais bien plus profond.

« Augereau, arrivé près du Tanaro, chargea Joubert de le reconnaître et de le passer. Ce brave officier, après avoir cherché inutilement un gué, se jeta, quoique blessé, au milieu du torrent, et parvint, après des efforts inouïs, sur l'autre bord; mais ses grenadiers ne pouvant le suivre, on fut obligé de retirer sa colonne hors de portée.

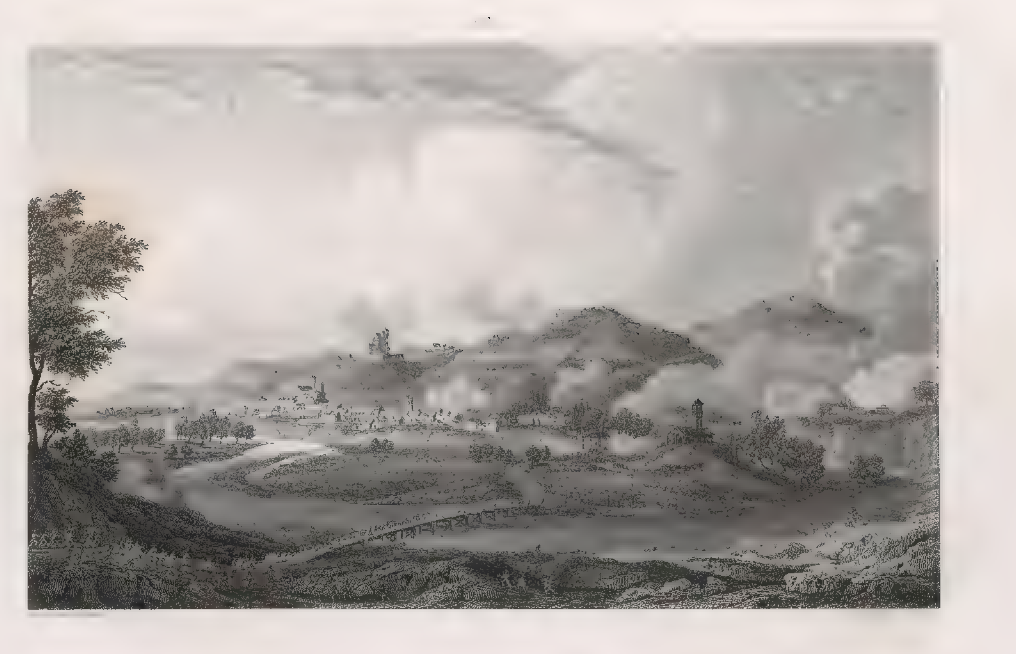
« Sur la gauche, le général Guyeux, ayant trouvé un passage au-dessus de la terre, força bientôt Bellegarde à la retraite. Serrurier et Fiorella franchirent le pont de Saint-Michel, et se logèrent dans le bourg; mais Dichat, quoique débordé et assailli de front, leur opposant une barrière impénétrable, donna le temps à Colli de voler à son secours avec des renforts et de diriger la réserve sur le flanc des Français groupés autour du bourg. Les Piémontais, ranimés par l'arrivée de ces troupes, se précipitent sur leurs adversaires avec une valeur peu commune, et, malgré les efforts de ceux-ci, les obligent à repasser le pont en désordre. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 89 à 91.)

Mais le général en chef ayant ordonné de nouvelles dispositions pour l'attaque, le général Colli n'attendit pas l'événement.



Ornement tiré du Cabinet des Chasses, dessiné par GIRARDET, gravé par BUDZILOWICZ



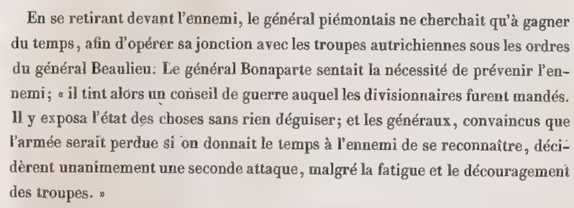
Prise des hauteurs de Saint-Michel

11 Avril 1796

BATAILLE DE MONDOVI,

22 AVRIL 1796.

Aquarelle par Bagetti, gravure de Skelton.



En se retirant devant l'ennemi, le général piémontais ne cherchait qu'à gagner du temps, afin d'opérer sa jonction avec les troupes autrichiennes sous les ordres du général Beaulieu. Le général Bonaparte sentait la nécessité de prévenir l'ennemi; « il tint alors un conseil de guerre auquel les divisionnaires furent mandés. Il y exposa l'état des choses sans rien déguiser; et les généraux, convaincus que l'armée serait perdue si on donnait le temps à l'ennemi de se reconnaître, décidèrent unanimement une seconde attaque, malgré la fatigue et le découragement des troupes. »

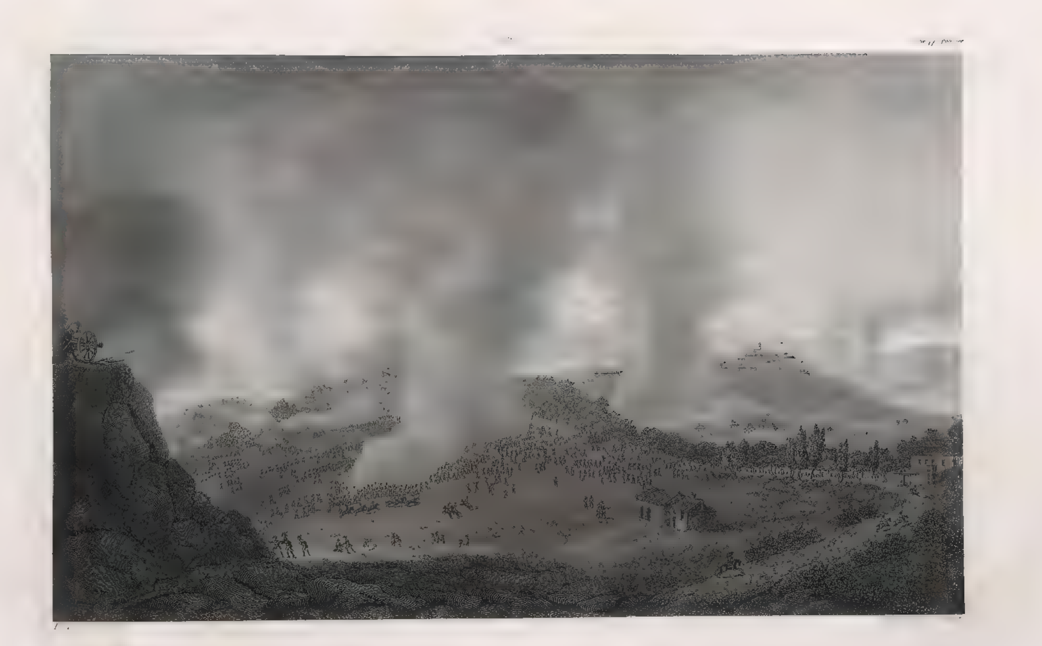
Cependant le général Serrurier, qui suivait tous les mouvements de l'armée piémontaise, ne tarda pas à l'atteindre près de Vico. Le général Colli prit alors position à Mondovi, où il fut bientôt attaqué.

« La brigade Dommartin marcha droit sur le centre au poste de Briquet, défendu par Dichat, qui, selon son usage, l'accueillit chaudement. Les bataillons républicains hésitent... Colli se précipite sur eux avec la réserve, et les ramène tambour battant, de manière à faire concevoir des craintes au général Serrurier. Celui-ci ne voit de ressources qu'en rappelant à son secours la brigade Fiorella, chargée d'abord d'attaquer le flanc de l'ennemi, et ce mouvement réussit d'autant mieux que Colli, dans ces entrefaites, était forcé de voler à l'extrême droite, où Guyeux menaçait de gagner Mondovi. Dichat, privé de soutien à l'instant où les deux brigades républicaines formées en colonnes profondes allaient se précipiter sur lui, ne s'en défendit pas moins bien; mais ce général ayant été frappé d'un coup mortel, la perte d'un chef si estimé mit la consternation parmi ses soldats qui se retirèrent en désordre. Forcé ainsi sur le centre et menacé sur les deux flancs par Meynier et Guyeux, Colli se décida alors à repasser l'Ellero sous Mondovi, où il jeta quelques bataillons, avec ordre de l'évacuer dès que la retraite serait assurée. Il rassembla ses forces à Fossano.

« Le général Stengel, voulant le harceler à la tête de quelques escadrons qui avaient franchi l'Ellero et gagné le flanc gauche, devint victime de trop d'impétuosité. Chargé lui-même par les dragons de la Reine, qui le culbutèrent, il tomba expirant aux mains des Piémontais avec une partie de son détachement; le reste ne trouva de salut qu'en repassant le torrent à la hâte. Les Piémontais perdirent dans cette journée environ mille hommes, huit canons et onze drapeaux. Le magistrat de Mondovi apporta les clefs de la ville au vainqueur. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 92 et 95.)

Ornement tiré de la Garde-Robe de Louis XV, dessiné par Bourguignon, gravé par Budziłowicz.



Bataille de Mondovi

21 Avril 1796

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

A ALBA POMPÉIA,

26 AVRIL 1796.

Aquarelle par BAGETTI, gravure de SKELTON.

Le 23 avril, le lendemain de la bataille de Mondovi, le général Colli proposa une suspension d'hostilités. Il faisait espérer la paix; mais le général Bonaparte, dit Jomini, « fidèle à son plan, savait que pour en assurer l'exécution et en obtenir tous les résultats possibles on ne devait pas laisser aux alliés le temps de se reconnaître, et aucun obstacle ne parut capable de suspendre le cours de sa marche impétueuse. Il répondit que les négociations n'éprouveraient aucun obstacle à Paris, où l'on souhaitait la paix aussi vivement qu'à Turin, mais que, ne pouvant perdre le fruit de ses victoires, il ne suspendrait sa marche que dans le cas où l'on mettrait à sa disposition deux des trois forteresses de Coni, Tortone ou Alexandrie.

« Le 24, la cavalerie du général Beaumont, suivie de la division Masséna, occupa la ville de Béné.

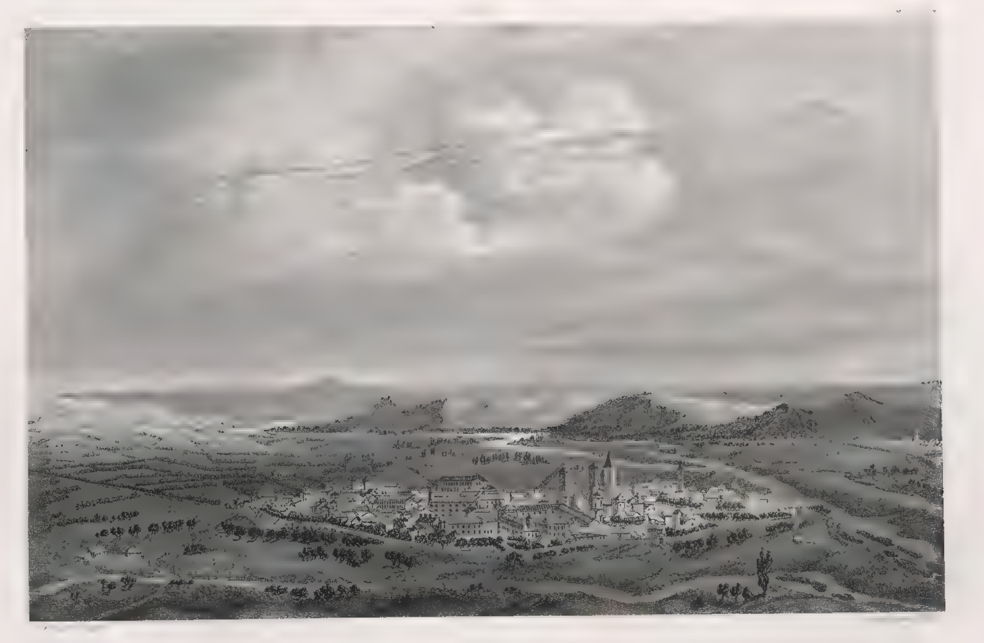
« Le 25, Serrurier marcha à Fossano, où se trouvait le général Colli; les deux corps séparés par la Stura se canonnèrent pendant quelques heures. La division Masséna se dirigea sur Cherasco, ville revêtue d'une bonne enceinte palissadée et garnie de vingt-huit pièces de canon, que l'ennemi abandonna pendant la nuit. L'acquisition de cette petite place, importante à cause de sa position au confluent de la Stura et du Tanaro, procura un poste à l'abri d'un coup de main, très propre à établir les dépôts de première ligne.

« Colli s'étant retiré sur Cavignan, la division Serrurier passa la Stura et entra à Fossano le 26; celle du général Augereau s'empara d'Alba le même jour. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 98 et 99.)



Tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BREVAL.



Entrée de l'armée française à Alba Pompeia



Bombardement de ...

PRISE DE CONI



Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

Le général Colli fit connaître le 27 que la cour de Turin avait accédé aux conditions proposées; le lendemain 28 avril l'armistice fut conclu avec le Roi de Sardaigne. « Les clauses portaient en substance que ce prince ferait remettre sur-le-champ les forteresses de Coni et d'Alexandrie; que ses troupes évacueraient le fort de Ceva et remettraient Tortone aussitôt que cela serait possible; et aussitôt le général Despinois prit possession de Coni.

« Quelques jours après l'occupation de Coni le général Miollis entra dans le fort de Ceva et Meynier dans le fort Saint-Victor de Tortone. »

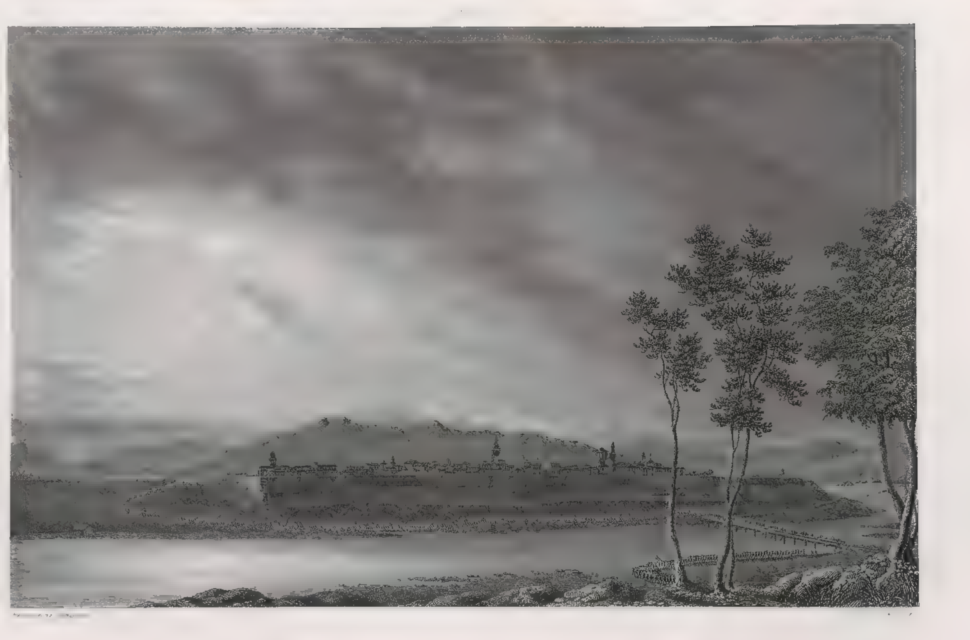
Les hostilités cessant avec la cour de Sardaigne, l'armée d'Italie ne comptait plus d'ennemis que le contingent autrichien. Après avoir pris possession des places fortes qui lui étaient cédées et s'être assuré de toutes ses communications avec la France, le général Bonaparte se mit en mesure de repousser au-delà de l'Adige les troupes du général Beaulieu.

« L'armée française se porta sur Alexandrie; le général Masséna y arriva assez à temps (le 5 mai) pour s'emparer des magasins considérables amassés par les Autrichiens.

Le 6 mai le général Bonaparte se porta par une marche forcée à Castel-San-Giovanni, avec trois mille grenadiers et quinze cents chevaux. Des officiers d'état-major côtoyèrent, avec une partie de cavalerie, toute la rive gauche du Pô pour enlever les embarcations jusqu'à Plaisance; ils prirent plusieurs bateaux chargés de cinq cents malades et de la pharmacie de l'armée. Le 7 mai le corps des grenadiers, conduit par le général Lannes, arriva vis-à-vis de Plaisance, et se précipita de suite dans les embarcations. Deux escadrons autrichiens étaient en bataille sur la rive opposée; le général Lannes débarqua avec audace et fit bientôt replier cette cavalerie. Les troupes françaises se formèrent avec la rapidité de l'éclair. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 101 à 116.)

Ornement tiré de la Salle des Etats-Généraux, dessiné par GIRARDET, gravé par LACOSTE père et fils.



[illegible]

PASSAGE DU PÔ SOUS PLAISANCE,

7 MAI 1796.

Peint par **Boguet** en **1799**, gravé par **Nyon.**

« Aussitôt après le mouvement sur San-Giovani et Plaisance démasqué, toutes les divisions disposées en échelons s'ébranlèrent et forcèrent de marche pour arriver; elles commencèrent à passer dans la journée, celles des généraux Laharpe et Masséna vers Plaisance, celle d'Augereau à Verato. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 116)

Le 7 mai, le général Bonaparte arriva devant Plaisance; il se rendit au bord de la rivière, où il demeura jusqu'à ce que le passage fût effectué et l'avant-garde sur la rive gauche.

(*Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. III, p. 206.)

Le général Beaulieu était alors à Pavie, où il faisait fortifier la ville; instruit du mouvement de l'armée française, il donna ordre au général Liptay de se porter à sa rencontre.



Ornement tiré du cabinet de Louis XVI, dessiné par Raynaud, gravé par Lavoignat.



BATAILLE DE LODI,

10 MAI 1796.

PASSAGE DE L'ADDA.

Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

La cessation des hostilités avec le Roi de Sardaigne abandonnait le général Beaulieu à ses propres forces; il ne pouvait espérer désormais faire quelque résistance qu'en rassemblant toutes les troupes éparses. Il avait espéré que le Pô lui servirait de barrière, et déjà ce fleuve était passé. Il se dirigea alors sur Lodi pour disputer le passage de l'Adda. La rapidité des mouvements de l'armée française avait étonné l'Italie; le général Bonaparte sut profiter de la circonstance. Le duc de Parme demandait à traiter, et pendant qu'il détachait ce prince de la coalition il se portait avec la plus grande rapidité sur Lodi, pour ne pas laisser à l'armée autrichienne le temps de s'y reconnaître.

« Le général en chef partit de Plaisance dans la soirée du 9 mai, après avoir signé l'armistice avec le duc; il arriva le 10 à trois heures du matin à Casal, et en repartit de suite pour se porter à l'avant-garde qui se mettait à la poursuite de Beaulieu sur Lodi. Arrivant à la tête des grenadiers de Dallemagne, ses éclaireurs engagèrent une fusillade à l'approche de la ville avec les derniers pelotons de Wukassowich. Après que la colonne eut défilé, le détachement chargé de garder la ville, étonné de l'audace des grenadiers républicains qui se précipitaient jusqu'au pied des murailles et menaçaient de les escalader, prit le parti de repasser l'Adda sous la protection d'une artillerie nombreuse placée sur la rive gauche. »

Le général Bonaparte, ayant repoussé l'arrière-garde des troupes autrichiennes, « se rendit sur-le-champ à l'entrée du pont afin d'empêcher les travailleurs autrichiens de le rompre; il fit placer lui-même, au milieu d'une grêle de mitraille, les deux pièces légères attachées à l'avant-garde de la division Masséna. Cependant, pour assurer le succès de la journée, il n'y avait pas une minute à perdre; Bonaparte ordonna au général Masséna de former tous les bataillons de grenadiers en colonne serrée, et de les faire suivre par sa division; celle du général Augereau, qui avait passé la nuit à Casal-Pusterlengo, reçut l'ordre d'accélérer sa marche pour venir prendre part au combat et soutenir les efforts de la première. Cette redoutable masse de grenadiers, ayant le deuxième bataillon de carabiniers en tête, s'élança au débouché du pont; la mitraille, que vingt pièces vomissaient dans ses rangs, y causa un moment d'incertitude, et le rétrécissement du défilé pouvant changer cette incertitude en désordre, les généraux se mirent à la tête des troupes et les enlevèrent avec enthousiasme. Parvenus au milieu du lit, les soldats français aperçoivent que le côté opposé, loin d'offrir autant de profondeur que l'autre, pouvait presque se passer à pied sec; aussitôt une nuée de tirailleurs se glisse en bas du pont, et avec autant d'intelligence que de courage se jette sur l'ennemi pour faciliter la marche de la colonne. Ainsi favorisée, celle-ci redouble d'ardeur et de confiance, se précipite au pas de charge sur le pont, le franchit à la course, aborde et culbute dans un instant la première ligne de Sebottendorf, enlève ses pièces et disperse ses bataillons. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 122 à 125.)

N° 571.
(Série VI, Section 1.)



Bataille de Lodi

PRISE DE BIGNASCO,

25 MAI 1796

Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

Le 25 mai le général en chef de l'armée d'Italie quitta Milan pour se rendre à Brescia par Lodi; à peine arrivé dans cette dernière ville, il apprend du général Despinois que trois heures après son départ on avait sonné le tocsin dans toute la Lombardie.

« A peine Bonaparte fut-il instruit de ce mouvement qu'il retourna sur ses pas avec trois cents chevaux et un bataillon de grenadiers... Une colonne mobile aux ordres du général Lannes se porta sur Bignasco, où sept à huit cents paysans armés étaient rassemblés; il les mit en fuite, en tua une centaine et brûla le village.

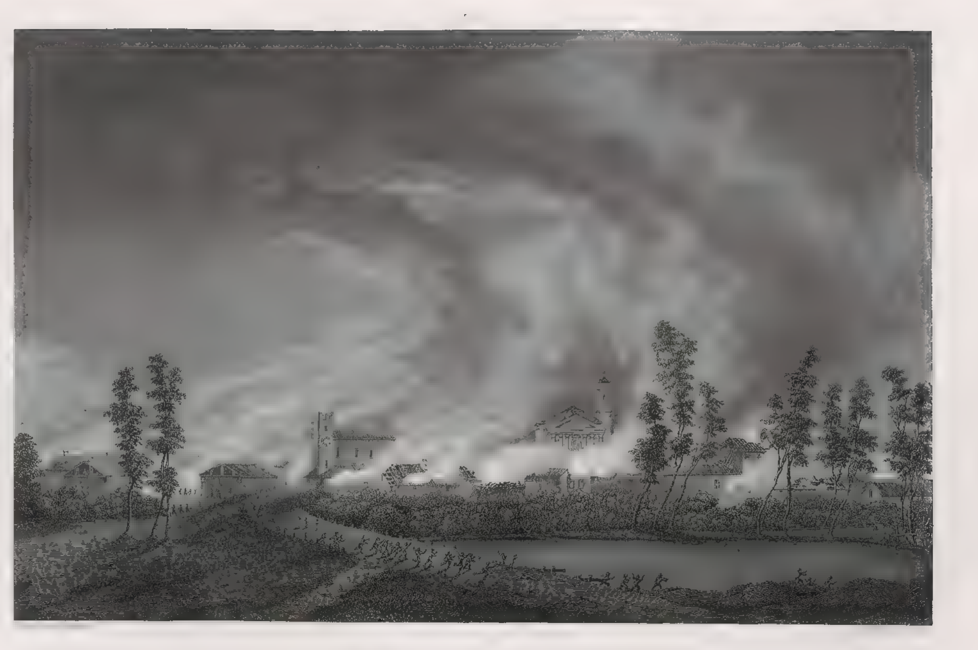
« Le peuple de Pavie s'était soulevé, et à l'aide de cinq à six mille paysans qui furent introduits dans la ville on investit la garnison retirée dans le château.

« Le général en chef, voulant empêcher le désastre qui résulterait de la résistance de cette ville, envoya l'archevêque de Milan porter au peuple soulevé une proclamation pour le faire rentrer dans l'ordre. La démarche du prélat resta sans effet. Bonaparte se porta alors le 26 mai sur les lieux. La ville était garnie de beaucoup de monde et semblait en état de se défendre; le château avait été forcé de capituler faute de vivres et de munitions. Quelques coups de canon furent tirés et la ville sommée; mais l'aveuglement des insurgés étant à son comble, le général Dommartin fit placer de suite le sixième bataillon de grenadiers en colonne serrée, la hache à la main, avec deux pièces de canon en tête; les portes furent enfoncées, la foule se dispersa et se sauva dans les maisons et sur les toits, essayant inutilement d'empêcher les troupes françaises de pénétrer dans les rues en les accablant de pierres. Bonaparte voulait faire mettre le feu à la ville, lorsque la garnison du château revint saine et sauve, et lui épargna un acte aussi terrible. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 135 à 138.)



Ornement tiré du Salon de Vénus, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE jeune.



Prise de Bignasco.

BATAILLE D'ALTENKIRCHEN,

4 JUIN 1796.

Peint par Bellangé, gravé par Outhwaite.

L'armistice arrêté par la convention de 1796 entre les armées françaises et autrichiennes sur les bords du Rhin avait suspendu les hostilités pendant quelque temps; mais le rappel du comte de Clerfait semblait prouver que cette convention n'avait pas obtenu l'assentiment du conseil aulique de la cour de Vienne. Cependant les opérations de la guerre n'étaient pas encore commencées, lorsque le général Wurmser reçut l'ordre de se rendre en Italie avec un corps d'élite de vingt-cinq mille hommes.

Après le départ du général Wurmser, l'armée autrichienne devait rester sous le commandement de l'archiduc Charles, ayant sous ses ordres le général Latour et le duc de Wurtemberg.

Jourdan était toujours à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, et le général Moreau avait succédé à Pichegru dans le commandement de l'armée du Rhin.

« Lorsque le moment d'agir fut enfin marqué par la dénonciation que les Autrichiens firent de l'armistice, le général Jourdan se mit en devoir de prendre l'initiative. A cet effet il ordonna à Kléber d'attaquer le corps du prince de Wurtemberg et de le pousser avec toute la vigueur possible sur la Lahn. »

Le général Kléber manœuvra quelques jours en vue des troupes autrichiennes et eut avec elles quelques engagements.

Le 4 juin il était devant le corps principal du duc de Wurtemberg qui occupait les positions avantageuses de Kroppack et d'Altenkirchen.

« Un combat assez vif, mais inégal, s'engagea; la cavalerie du général Lefebvre, conduite par l'intrépide Richepanse, traversant le ravin devant Altenkirchen, culbuta quelques escadrons autrichiens sur les bataillons de Jordis; cette infanterie déjà menacée à gauche voulut se retirer, mais la tête de la colonne fut bientôt gagnée de vitesse, chargée et forcée à mettre bas les armes. Le général Soult s'était avancé en même temps sur Kroppach, comme il en avait l'ordre; bien qu'il n'eût aucun engagement sérieux, son mouvement contint la réserve que le duc de Wurtemberg avait établie sur ce point, et qui, se trouvant menacée elle-même, ne put prendre aucune part au combat. Les Autrichiens rassemblèrent alors leurs troupes vers Hochstebach et se retirèrent dans la nuit jusqu'à Freilingen, en abandonnant quinze cents prisonniers, douze pièces de canon et quatre drapeaux. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 178 à 182.)





Bataille d'Altenkirchen

PASSAGE DU RHIN A KEHL,

24 JUIN 1796

Peint par Toussaint Charlet, gravé par Huot

Le général Moreau avait pour instruction de passer le Rhin et de porter la guerre en Allemagne aussitôt après la reprise des hostilités. L'armée de Rhin-et-Moselle, par la position qu'elle occupait en face de l'armée de l'archiduc Charles et du corps autrichien du général Latour, depuis Huningue jusqu'à ces deux points, se trouvait obligée de tenter le passage à force ouverte; tous les préparatifs avaient été ordonnés pendant la suspension des hostilités, qui durait depuis les derniers jours de décembre 1795, et le général Moreau se trouvait en mesure lors de la dénonciation de l'armistice. L'armée de Sambre-et-Meuse, à l'extrême gauche de celle du Rhin, ayant la première attaqué l'ennemi le 31 mai, le général Moreau, qui devait lier toutes ses opérations avec celles de Jourdan, se prépara à effectuer le passage. Le mouvement de retraite que Jourdan avait été dans la nécessité d'ordonner lui en faisait une loi. Pendant qu'on occupait l'ennemi par des reconnaissances sur son camp retranché de Manheim, les divisions françaises se dirigèrent sur Strasbourg.

« Le 23 juin, après midi, l'on s'occupa en toute diligence des derniers préparatifs de l'entreprise, différés jusqu'alors pour mieux en garder le secret. »

Le passage était ordonné à Kehl et à Gambsheim : Kehl était le point principal.

« Trois fausses attaques exécutées à Misesnheim, à la redoute d'Isaac et à Beclair, furent destinées à diviser l'attention et la résistance de l'ennemi.

« Le 23, à l'entrée de la nuit, les corps destinés au passage se trouvèrent rassemblés sur deux points principaux : seize mille hommes au polygone et sur les glacis de la ville de Strasbourg, sous les ordres de Ferino, et douze mille près de Gambsheim, sous ceux du général Beaupuy. Le tout était commandé par Desaix.

« A minuit les embarcations étaient descendues de l'Ill dans le bras Mabile, qu'elles remontèrent; les troupes s'y jetèrent avec vivacité, en observant néanmoins le plus profond silence : le nombre des combattants sur ce premier transport était de deux mille cinq cents hommes.

« A une heure et demie le général donna le signal du départ : le canon des fausses attaques se faisait déjà entendre et aurait dû donner l'éveil à l'ennemi; cependant ce trajet s'exécuta très heureusement. Les troupes débarquèrent sans tirer un coup de fusil; les postes ennemis n'eurent que le temps de faire une première décharge et de s'enfuir.

« L'adjudant général Decaen emporta la batterie d'Erlenrhin malgré quelques coups de canon. »

En vain le général Stein, qui commandait le camp de Wilstett, voulut-il opposer quelque résistance.

Dès que le général eut des forces suffisantes sur la rive droite, il les dirigea contre Kehl, où les Autrichiens avaient deux redoutes qui furent enlevées.

« Le pont de bateaux, commencé le 24 à six heures du soir, fut achevé le 25 juin au matin. Les communications étant alors assurées, on fit défiler sur la rive droite les troupes à cheval, l'artillerie légère des deux divisions et le reste de l'infanterie du général Beaupuy. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 205 à 211.)

N° 583
(Série VI, Section I.)



COMBAT DE SALO,

31 JUILLET 1796.

Peint par Hipp. Lecomte, gravé par Pourvoyeur.

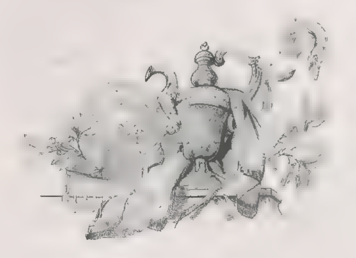
La citadelle de Milan avait été réduite; il ne restait plus qu'à entreprendre le siége de Vérone, et l'armée d'Italie occupait alors presque toutes les possessions de l'Autriche dans la Lombardie, le général Beaulieu s'étant retiré dans la partie supérieure du lac de Garda, du côté du Tyrol. Mais plus l'armée s'était avancée, plus elle s'était affaiblie; aussi le général Bonaparte pressait-il de tout son pouvoir l'arrivée des secours qui lui avaient été promis par le Directoire.

Cependant ces secours n'arrivaient pas, et il savait que l'Autriche armait pour descendre en Italie par le Tyrol. Le maréchal Wurmser, détaché des armées du Rhin pour remplacer le comte de Beaulieu, venait à marches forcées à la tête d'un corps d'élite de plus de vingt-cinq mille hommes. Arrivé à Trente, il y avait établi son quartier-général après avoir pris le commandement des troupes autrichiennes dans les derniers jours du mois de juillet. Le général Sauret, surpris à l'improviste à Salo par le général Quasdanowitch qui commandait la droite de l'armée autrichienne, s'était retiré devant des forces supérieures, en laissant le général Guyeux à la tête de six cents hommes dans un vieux bâtiment (la maison Martinenga); les troupes françaises avaient également été obligées d'évacuer la position de Lonato.

Bonaparte apprit à Milan les mouvements de l'armée du Tyrol; il se rendit en toute hâte à Castel-Novo, où il établit son quartier-général. Inférieur en nombre, il était maître de la position centrale du Mincio; il y rassembla son armée.

« La brigade Dallemagne fut dirigée sur Lonato; le général en chef se rendit sur les hauteurs en arrière de Dezenzano, fit remarcher Sauret sur Salo pour dégager le général Guyeux, compromis dans le mauvais poste où ce général l'avait laissé; cependant il s'y était battu quarante-huit heures contre toute une division ennemie, qui cinq fois lui avait livré assaut et cinq fois avait été repoussée. Sauret arriva au moment même où l'ennemi tentait un dernier effort; il tomba sur ses flancs, le défit entièrement, lui prit des drapeaux, des canons et des prisonniers. »

(*Mém. de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. III, p. 279.)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz.



Peint par Eug. Lecomte — Grav. par [illegible]

Combat de [illegible]

[illegible] Juillet [illegible]

BATAILLE DE LONATO,

3 AOUT 1796.

Aquarelle par BAGETTI, gravé par SKELTON.

Pendant que le maréchal Wurmser se dirigeait sur Mantoue, dans le dessein d'en faire le siége, le général Bonaparte se jetait à l'improviste sur l'armée du Tyrol.

« Le 3, eut lieu la bataille de Lonato; elle fut donnée par les deux divisions de Wurmser, qui passèrent le Mincio sur le pont de Borghetto, celle de Liptay en était, et par la division de Bayalitsch qu'il avait laissée devant Peschiera, ce qui, avec la cavalerie, formait un corps de trente mille hommes; les Français en avaient vingt à vingt-trois mille. Le succès ne fut pas douteux. Wurmser, avec deux divisions d'infanterie et la cavalerie qu'il avait conduite à Mantoue, non plus que Quasdanowitch, qui était déjà en retraite, ne purent s'y trouver. »

D'abord l'avant-garde de la division Masséna qui occupait Lonato fut repoussée; mais le général en chef qui était à Ponte-di-Saint-Marco accourut se placer à la tête des troupes : l'ennemi fut attaqué par le centre, Lonato repris au pas de charge, et la ligne autrichienne coupée. « Une partie se replia sur le Mincio, l'autre se jeta sur Salo; mais prise en front par le général Soret qu'elle rencontra, et en queue par le général Saint-Hilaire, tournée de tout côté, elle fut obligée de mettre bas les armes. »

(Montholon, t. III, p. 282 à 283.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.

N° 589.
(Serie VI, Section 1.)



Bataille de Lonato

3 Août 1796

BATAILLE DE CASTIGLIONE,

5 AOUT 1796*.



Aquarelle par **Bagetti**, gravure de **Chavane**.

Ayant rejeté Quasdanowitch dans les montagnes de Salo, et certain que désormais le corps de bataille de l'armée autrichienne était incapable d'entreprendre un mouvement offensif sur le Pô, le général en chef avait arrêté une attaque générale contre le général Wurmser. Le 5 août, avant le jour, l'armée française, forte de vingt mille hommes, occupait les hauteurs de Castiglione.

« La division Augereau se forma sur deux lignes en avant de Castiglione. La réserve, aux ordres du général Kilmaine, était placée en échelons à sa droite; la division Masséna tint la gauche, partie déployée, partie en colonnes. D'un autre côté on enjoignit à Despinois d'envoyer quelques bataillons de Brescia.

« L'armée impériale se forma en bataille sur deux lignes, la gauche au mamelon de Medolano, la droite au-delà de Salferino. Elle n'était plus que de vingt-cinq mille hommes environ, non compris la division qui bloquait Peschiera, la colonne de Quasdanowitch et quelques troupes détachées vers Mantoue et sur les bords du Pô. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 328.)

« La division Serrurier, forte de cinq mille hommes, avait reçu ordre de partir de Marcaria, de marcher toute la nuit, et de tomber au jour sur les derrières de la gauche de Wurmser; son feu devait être le signal de la bataille. On attendait un grand succès moral de cette attaque inopinée, et, pour la rendre plus sensible, l'armée française feignit de reculer; mais aussitôt qu'elle entendit les premiers coups de canon du corps de Serrurier, qui, étant malade, était remplacé par le général Fiorella, elle marcha vivement à l'ennemi et tomba sur des troupes déjà ébranlées dans leur confiance et n'ayant plus leur première ardeur. Le mamelon de Medole, au milieu de la plaine, était l'appui de la gauche ennemie; l'adjudant général Verdier fut chargé de l'attaquer. L'aide-de-camp Marmont y dirigea plusieurs batteries d'artillerie. Le poste fut enlevé; Masséna attaqua la droite, Augereau le centre; Fiorella prit la gauche en revers, la cavalerie légère surprit le quartier-général et faillit prendre Wurmser. Partout l'ennemi se mit en pleine retraite. »

(*Mémoires de Napoléon*, écrits à Saint-Hélène par le général Montholon, t. III, p. 287.)

« L'ennemi repassa le Mincio et coupa ses ponts, vivement harcelé par la cavalerie de Beaumont et par les troupes de la division Serrurier. Il perdit vingt pièces de canon et environ mille prisonniers, outre deux mille hommes tués et blessés. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 331.)

(*) Le même sujet, d'après le tableau de Victor Adam, se trouve gravé sur la même planche que la *Reddition de Mantoue* (2 février 1797). Voir ci-après même Série, même Section.

Ornement tiré du bosquet des Dômes, dessiné par Raynaud, gravé par Breval.



Bataille de Castiglione

PRISE DU CHATEAU DE LA PIETRA,

1 SEPTEMBRE 1796

Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

L'armée française en Italie reçut enfin, dans les derniers jours du mois d'août 1796, quelques renforts des armées des Alpes et de l'intérieur, qui avaient porté tous les cadres au complet. L'armée de Sambre-et-Meuse et celle de Rhin-et-Moselle, après avoir passé le Rhin, s'avançaient rapidement dans le cœur de l'Allemagne. Le feld-maréchal Wurmser était dans le Tyrol, où il recrutait son armée. Le général en chef de l'armée d'Italie, qui sentait l'importance d'occuper le général autrichien pour l'empêcher de se porter sur les derrières de l'armée commandée par le général Moreau, lorsqu'elle s'approchait des places de Bavière, résolut de prendre l'offensive.

Les divisions se mirent en marche pour se porter dans le Tyrol. La colonne de Masséna, ayant repoussé les avant-postes autrichiens à Alla, venait de s'emparer de Serravalle, le 17 au soir, et de San-Marco, le 18, pendant que le général Rampon et le général Victor s'emparaient de Roveredo, que le général autrichien Quasdanowitch abandonnait pour s'établir dans la position de Coliano, où il opérait sa jonction avec le général Wukassowich.

« Arrivées à Roveredo, les divisions Masséna et Augereau prirent position. Dans ce moment, le général en chef s'aperçut que l'ennemi établissait un point de défense à la position du château de la Pietra ou Coliano, appuyant sa gauche à une montagne inaccessible et sa droite à l'Adige, par une forte muraille crénelée, et où il établit plusieurs pièces d'artillerie.

La division Masséna, qui était en avant de Roveredo, était excédée de fatigue; mais un mot du général en chef lui fait oublier qu'elle marchait depuis deux jours et demi et se battait continuellement; et nos braves, confiants dans les dispositions de Bonaparte, animés par l'exemple du général Masséna, brûlent du désir de joindre l'ennemi. Ils arrivent devant la position qu'il défend; c'est là que notre artillerie, placée avec avantage, que des colonnes disposées, l'une pour gravir quelques parties de rocher à peine accessibles, l'autre tournant par l'Adige, forcent l'ennemi, frappé de terreur, à fuir de sa position. La porte du retranchement est enfoncée; notre cavalerie s'élance à la poursuite de l'ennemi; l'infanterie, oubliant toute sa fatigue, la suit au pas de course. L'ennemi fuyant est atteint; il est culbuté et renversé, et poursuivi jusqu'à trois milles de Trente, où les troupes sont obligées de faire halte par l'épuisement de leurs forces. Cette dernière action, qui termine la journée, laisse en notre pouvoir cinq mille prisonniers, vingt-cinq pièces de canon, une quantité immense de fourgons, sept drapeaux et beaucoup de chevaux, tant de cavalerie que d'artillerie. »

(*Campagnes de Bonaparte,* par le général Berthier, p. 132 à 133.)





Vue du Château de la [illegible]

4 Sept. [illegible]

COMBAT DU PONT DE LAVIS,

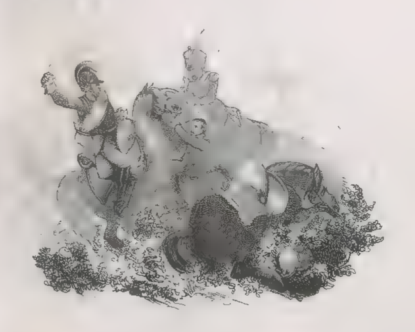
5 SEPTEMBRE 1796.

Aquarelle de BAGETTI, gravé par SKELTON

Le général en chef était entré à Trente le 5 septembre, à huit heures du matin : c'est dans cette capitale du Tyrol italien, quartier-général de Wurmser, qu'il apprend que le généralissime des troupes autrichiennes s'est dirigé avec une partie de l'armée qu'il commande sur Bassano; il donne ordre de suivre ses traces.

« Le général en chef, prévenu que l'ennemi tient une position formidable à Lavis sur la route de Botzen, sent combien il est important de le forcer dans cette position pour l'exécution de ses mouvements ultérieurs : il fait activer la marche du général Vaubois; il marche lui-même avec l'avant-garde, qui attaque l'ennemi à six heures du soir. L'avant-garde est arrêtée par la défense opiniâtre de l'ennemi; mais la tête de la division arrive, le général ordonne le passage du pont et l'attaque du village au pas de charge et l'arme au bras, et aussitôt le pont de Lavis est passé et le village forcé, et par une manœuvre hardie quelques hussards et quelques hommes d'infanterie, cent hussards de Wurmser, un guidon et trois cents hommes d'infanterie sont faits prisonniers. La nuit mit fin à la poursuite de l'ennemi. »

(*Campagnes de Bonaparte*, par le général Berthier, p. 133.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.

N° 599.
(Série VI, Section 1.)



Combat du pont de Lavis

PASSAGE DE LA BRENTA

ET

PRISE DU FORT DE COVELO,

SEPTEMBRE 1796.

Aquarelle par BAGETTI, gravure de SKELTON.

« Le 21 au matin, l'infanterie légère faisant l'avant-garde du général Augereau, commandée par le général Lanusse, rencontre l'ennemi qui s'est retranché dans le village de Priémolan, la gauche appuyée à la Brenta et la droite à des montagnes à pic. Le général Augereau fait sur-le-champ ses dispositions : la brave cinquième demi-brigade d'infanterie légère attaque l'ennemi en tirailleurs; la quatrième demi-brigade d'infanterie de bataille, en colonnes serrées et par bataillons, marche droit à l'ennemi, protégée par le feu de l'artillerie légère. Le village est emporté. »

« Mais l'ennemi se rallie dans le petit fort de Covelo, qui barrait le chemin et au milieu duquel il fallait passer; la cinquième demi-brigade d'infanterie légère gagne la gauche du fort et établit une vive fusillade dans le temps où deux ou trois cents hommes passent la Brenta, gagnent les hauteurs de droite et menacent de tomber sur les derrières de la colonne. Après une résistance assez vive, l'ennemi évacue ce poste; le cinquième régiment de dragons, auquel j'ai fait restituer les fusils, soutenu par un détachement des chasseurs du dixième régiment, se met à sa poursuite, atteint la tête de la colonne, qui, par ce moyen, se trouve toute prisonnière.

« Nous avons pris dix pièces de canon, quinze caissons, huit drapeaux, et fait quatre mille prisonniers. »

(*Campagnes de Bonaparte*, par le général Berthier, p. 137 et 138.)



Trophée de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, Ecole de gravure de Bruxelles.

N° 601.
(Série VI, Section 1.)



[illegible] de la Brenta et près du fort de [illegible]

[illegible]

[illegible] du village de [illegible]

[illegible]

MORT DU GÉNÉRAL MARCEAU,

20 SEPTEMBRE 1796.

Peint par COUDER, gravé par FONTAINE.

L'armée de Sambre-et-Meuse, après avoir pénétré dans le cœur de l'Allemagne, se vit contrainte de se retirer devant les forces supérieures de l'ennemi, et elle opéra son mouvement de retraite sur le Rhin, vers Neuwied. Au combat d'Altenkirchen, le 20 septembre 1796, « le général Marceau, rapporte Jomini, sut contenir par ses manœuvres un ennemi nombreux et acharné, jusqu'à ce que l'armée eût entièrement passé le défilé et pris ses positions sur la rive droite de la Wiedbach. » (T. IX, p. 44.)

Les troupes légères du corps d'armée qu'il commandait étaient engagées dans la forêt d'Hochsteinhall. Marceau, voulant mieux reconnaître l'ennemi qui s'avançait, s'approche des premiers éclaireurs, accompagné seulement du capitaine de génie Souhait et de deux ordonnances.

Un hussard du régiment de Kayser, qui caracolait devant lui, l'amuse et le distrait par les divers mouvements qu'il fait faire à son cheval, et pendant ce temps Marceau est ajusté par un chasseur tyrolien caché derrière une haie, qui lui tire un coup de carabine à peu de distance. L'intrépide général fait encore quelques pas; mais bientôt il sent qu'il est blessé à mort, se fait descendre de cheval, et tombe dans les bras de ceux qui sont accourus pour le recevoir.



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BENEWORTH.







Bataille d'Arcole

BATAILLE D'ARCOLE,

16 ET 17 NOVEMBRE 1796.

Peint par BACLER D'ALBE, gravé par AUBERT fils.

Bonaparte écrivait aux Directeurs, du quartier-général de Vérone, le 29 brumaire an V (19 novembre 1796):

« Informé que le feld-maréchal Alvinzi, commandant l'armée de l'Empereur, s'approchait de Vérone afin d'opérer sa jonction avec les divisions de son armée qui sont dans le Tyrol, je filai le long de l'Adige avec les divisions d'Augereau et de Masséna; je fis jeter, pendant la nuit du 24 au 25, un pont de bateaux à Ronco, où nous passâmes cette rivière. J'espérais arriver dans la matinée à Villa-Nova, et par là enlever les parcs d'artillerie de l'ennemi, les bagages, et attaquer l'armée ennemie par le flanc et ses derrières. Le quartier-général du général Alvinzi était à Caldero. Cependant l'ennemi, qui avait eu avis de quelques mouvements, avait envoyé un régiment de Croates et quelques régiments hongrois dans le village d'Arcole, extrêmement fort par sa position au milieu des marais et des canaux.

« Ce village arrêta l'avant-garde de l'armée pendant toute la journée. Ce fut en vain que tous les généraux, sentant l'importance du temps, se précipitèrent à la tête pour obliger nos colonnes à passer le petit pont d'Arcole : trop de courage nuisit; ils furent presque tous blessés. Augereau empoignant un drapeau le porta jusqu'à l'extrémité du pont; il resta là plusieurs minutes sans produire aucun effet. Cependant il fallait passer ce pont ou faire un détour de plusieurs lieues qui nous aurait fait manquer toute notre opération. »

(*Campagnes de Bonaparte*, par le général Berthier, p. 201.)

Le général Berthier ajoute dans son rapport qui suit la lettre de Bonaparte :

« Le général en chef se porta avec tout son état-major à la tête de la division Augereau; il rappela à nos frères d'armes qu'ils étaient les mêmes qui avaient forcé le pont de Lodi. Il crut s'apercevoir d'un moment d'enthousiasme et voulut en profiter. Il se jette à bas de son cheval, saisit un drapeau, s'élance à la tête des grenadiers et court sur le pont en criant : « Suivez votre général! » La colonne s'ébranle un instant, et l'on était à trente pas du pont lorsque le feu terrible de l'ennemi frappa la colonne, la fit reculer au moment même où l'ennemi allait prendre la fuite. C'est dans cet instant que les généraux Vignole et Lannes sont blessés et que l'aide-de-camp du général en chef, Muiron, fut tué.

« Le général en chef et son état-major sont culbutés; le général en chef lui-même est renversé avec son cheval dans un marais, d'où, sous le feu de l'ennemi, il est retiré avec peine. Il remonte à cheval; la colonne se rallie et l'ennemi n'ose sortir de ses retranchements.

« La nuit commençait lorsque le général Guieux arrive sur le village d'Arcole avec valeur, et finit par l'emporter; mais il se retira pendant la nuit après avoir fait beaucoup de prisonniers et enlevé quatre pièces de canon. »

Le 26 brumaire (16 novembre), l'ennemi, après avoir fait évacuer tous ses équipages et magasins sur Vicence, avait porté toutes ses forces à Ronco. Il occupait aussi le village d'Arcole.

Ce jour même commença la bataille d'Arcole; on se battit toute la journée sans qu'il fût rien décidé. Dans cette journée, l'aide-de-camp du général en chef, Elliot, fut tué.

« La nuit suivante, continue le général Berthier, le général en chef ordonna qu'on jetât un pont

sur le canal, et une nouvelle attaque fut combinée pour le 17. La division du général Masséna devait attaquer sur la chaussée de gauche, et celle du général Augereau, pour la troisième fois, le célèbre village d'Arcole, tandis qu'une autre colonne devait traverser le canal pour tourner ce village. Une partie de la garnison de Porto-Legnago, avec cinquante chevaux et quatre pièces d'artillerie, reçut l'ordre de tourner la gauche de l'ennemi, afin d'établir une diversion.

« L'attaque commença à la pointe du jour; le combat fut opiniâtre; la colonne de Masséna trouva moins d'obstacles; mais celle d'Augereau fut encore repoussée à Arcole et se reployait en désordre sur le pont de Ronco lorsque la division de Masséna, qui avait suivi le mouvement rétrograde de la division Augereau, se trouva en mesure de se rejoindre à elle pour attaquer de nouveau l'ennemi, qui fut mis en fuite cette fois, et qui, se voyant tourné par sa gauche, fut forcé à Arcole. Alors la déroute fut complète; il abandonna toutes ses positions et se retira pendant la nuit sur Vicence.

« Dans ces différents combats nous avons fait à l'ennemi environ cinq mille prisonniers, dont cinquante-sept officiers, tué ou blessé une énorme quantité d'hommes, enlevé quatre drapeaux et pris dix-huit pièces de canon, beaucoup de caissons, plusieurs haquets chargés de pontons, et une multitude d'échelles que l'armée autrichienne s'était procurées dans le dessein d'escalader Vérone. »

(*Extrait des campagnes de Bonaparte*, par Berthier, p. 206 à 208.)



Dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste père et fils aîné.



BATAILLE DE RIVOLI,

14 JANVIER 1797.

Peint par Carle Vernet, gravé par Péronard.

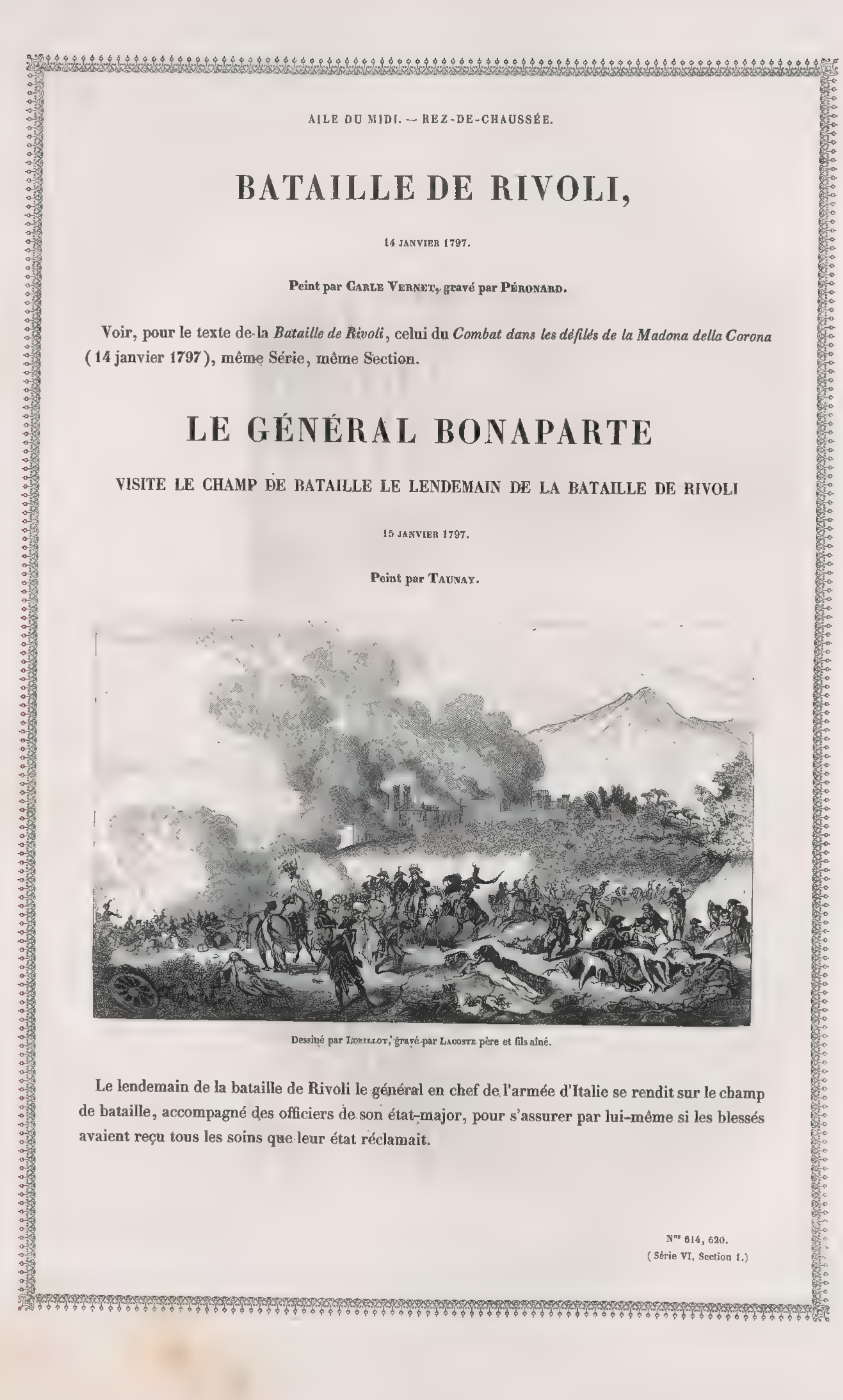
Voir, pour le texte de la *Bataille de Rivoli*, celui du *Combat dans les défilés de la Madona della Corona* (14 janvier 1797), même Série, même Section.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE

VISITE LE CHAMP DE BATAILLE LE LENDEMAIN DE LA BATAILLE DE RIVOLI

15 JANVIER 1797.

Peint par Taunay.



Dessiné par Lorillot, gravé par Lacoste père et fils aîné.

Le lendemain de la bataille de Rivoli le général en chef de l'armée d'Italie se rendit sur le champ de bataille, accompagné des officiers de son état-major, pour s'assurer par lui-même si les blessés avaient reçu tous les soins que leur état réclamait.



Bataille de Rivoli

Galerie historique de Versailles



Bataille de Rivoli (14 janvier 97.)

Défense de l'armée française à Vérone







Combat dans le défilé de la Madona della Corona.

COMBAT

DANS LE DÉFILE

DE LA MADONA DELLA CORONA,

14 JANVIER 1797.

Aquarelle par BAGETTI, gravure par SKELTON.

Le maréchal Alvinzi, accablé sur tous les points et repoussé dans le Tyrol, avait abandonné la Lombardie; mais Bonaparte, obligé de retourner devant Mantoue, n'avait pu profiter des avantages de sa victoire; l'armée était toujours arrêtée devant cette place où le maréchal Wurmser s'était renfermé avec ses troupes. L'empereur d'Autriche s'empressa de réparer les pertes que son lieutenant avait éprouvées en Italie, et le général Alvinzi était déjà de retour dans le commencement de janvier 1797.

Depuis la bataille d'Arcole, l'armée française avait reçu quelques renforts envoyés de l'armée des Alpes et de l'intérieur. Dix mille hommes, rapporte Jomini, formaient le blocus de Mantoue, où le général Serrurier avait été rappelé, et trente mille étaient en observation.

Le général Joubert avait remplacé le général Vaubois dans le commandement de l'extrême gauche de l'armée dans le Tyrol; il occupait les positions de Corona et de Rivoli.

Le 7 janvier l'armée autrichienne se mit en mouvement. La gauche, sous les ordres du général Provera, sortit de Padoue, et le centre, partant de Bassano, se dirigeait sur Roveredo pour se réunir à la droite.

Le général Bonaparte était à Bologne, où il eut connaissance le 10 des mouvements de l'ennemi. C'est ainsi qu'il rend compte lui-même des opérations de cette campagne. « Le 23 nivôse (12 janvier 1797), pendant que l'ennemi se présentait devant Vérone, il attaquait l'avant-garde du général Masséna, placée au village Saint-Michel. Ce général sortit de Vérone, rangea sa division en bataille et marcha droit à l'ennemi qu'il mit en déroute, lui enleva trois pièces de canon et lui fit six cents prisonniers; les grenadiers de la soixante-quinzième enlevèrent les positions à la baïonnette; ils avaient à leur tête le général Brune, qui eut ses habits percés de sept balles.

« Cette division occupait une ligne défensive sur les hauteurs en arrière du torrent du Ri, et s'appuyant par la gauche à la droite de Cingie-Rossi, dans le revers oriental du Mont-Baldo, et par sa droite à des batteries retranchées, repoussa les attaques de l'armée autrichienne, débouchant en nombreuses colonnes par les cols Campion, Cocca et Corno-Albave, près du village de Ferrara, et se maintint jusqu'à ce que le général Bonaparte arrivât avec son armée dans le bassin de Rivoli.

« Je fis aussitôt reprendre au général Joubert la position intéressante de San-Marco; je fis garnir le plateau de Rivoli d'artillerie, et je disposai le tout afin de prendre à la pointe du jour une offensive redoutable et de marcher moi-même à l'ennemi. A la pointe du jour, notre aile droite et l'aile gauche de l'ennemi se rencontrèrent sur les hauteurs de San-Marco; le combat fut terrible et opiniâtre. Le général Joubert, à la tête de la trente-troisième, soutenait son infanterie légère que commandait le général Vial.

« Cependant M. Alvinzi, qui avait fait ses dispositions le 24 pour enfermer toute la division du général Joubert, continuait d'exécuter son même projet; il ne se doutait pas que pendant la nuit j'y étais arrivé avec des renforts assez considérables pour rendre son opération non-seulement impos-

sible, mais encore désastreuse pour lui. Notre gauche fut vivement attaquée; elle plia, et l'ennemi se porta sur le centre.

« La quatorzième demi-brigade soutint le choc avec la plus grande bravoure.

« Cependant il y avait déjà trois heures que l'on se battait, et l'ennemi ne nous avait pas encore présenté toutes ses forces. Une colonne ennemie, qui avait longé l'Adige sous la protection d'un grand nombre de pièces, marcha droit au plateau de Rivoli pour l'enlever, et par là menaçait de tourner la droite et le centre. J'ordonnai au général de cavalerie Leclerc de se porter pour charger l'ennemi, s'il parvenait à s'emparer du plateau de Rivoli, et j'envoyai le chef d'escadron Lasalle avec cinquante dragons prendre en flanc l'infanterie ennemie qui attaquait le centre, et la charger vigoureusement. Au même instant, le général Joubert avait fait descendre des hauteurs de San-Marco quelques bataillons qui plongeaient dans le plateau de Rivoli. L'ennemi qui avait déjà pénétré sur le plateau, attaqué vivement et de tous côtés*, laisse un grand nombre de morts, une partie de son artillerie, et rentre dans la vallée de l'Adige. A peu près au même moment, la colonne ennemie, qui était déjà depuis longtemps en marche pour nous tourner et nous couper toute retraite, se rangea en bataille sur des pitons derrière nous. J'avais laissé la soixante-quinzième en réserve, qui non-seulement tint cette colonne en respect, mais encore en attaqua la gauche qui s'était avancée, et la mit sur-le-champ en déroute. La dix-huitième demi-brigade arriva sur ces entrefaites, dans le temps que le général Rey avait pris position derrière la colonne qui nous tournait.

« Je fis aussitôt canonner l'ennemi avec quelques pièces de douze; j'ordonnai l'attaque, et en moins d'un quart d'heure toute cette colonne, composée de plus de quatre mille hommes, fut faite prisonnière. L'ennemi, partout en déroute, fut partout poursuivi, et pendant toute la nuit on nous amena des prisonniers. Quinze cents hommes qui se sauvaient par Guarda furent arrêtés par une cinquantaine d'hommes de la dix-huitième qui, du moment qu'ils les eurent reconnus, marchèrent sur eux avec confiance, et leur ordonnèrent de poser les armes.

« L'ennemi était encore maître de la Corona, mais il ne pouvait plus être dangereux. Il fallait s'empresser de marcher contre la division de M. le général Provera, qui avait passé l'Adige le 24 à Anguiari. Je fis filer le général Victor avec la brave cinquante-septième et rétrograder le général Masséna qui, avec une partie de sa division, arriva à Roverbella le 25.

« Je laissai l'ordre en partant au général Joubert d'attaquer, à la pointe du jour, l'ennemi, s'il était assez téméraire pour rester encore à la Corona.

« Le général Murat avait marché toute la nuit avec une demi-brigade d'infanterie légère; il devait paraître dans la matinée sur les hauteurs de Montebaldo qui dominent la Corona.

« Effectivement, après une résistance assez vive, l'ennemi fut mis en déroute, et ce qui était échappé à la journée de la veille fut fait prisonnier; la cavalerie ne put se sauver qu'en traversant l'Adige à la nage, et il s'en noya beaucoup.

« Nous avons fait, dans les deux journées de Rivoli, treize mille prisonniers et pris neuf pièces de canon; les généraux Sandos et Mayer ont été blessés en combattant vaillamment à la tête des troupes. »

* C'est alors que le général Joubert prit un fusil et se mit lui-même à la tête d'un peloton pour charger l'ennemi



Ornement dessiné par RAYNAUD

COMBAT D'ANGHIARI,

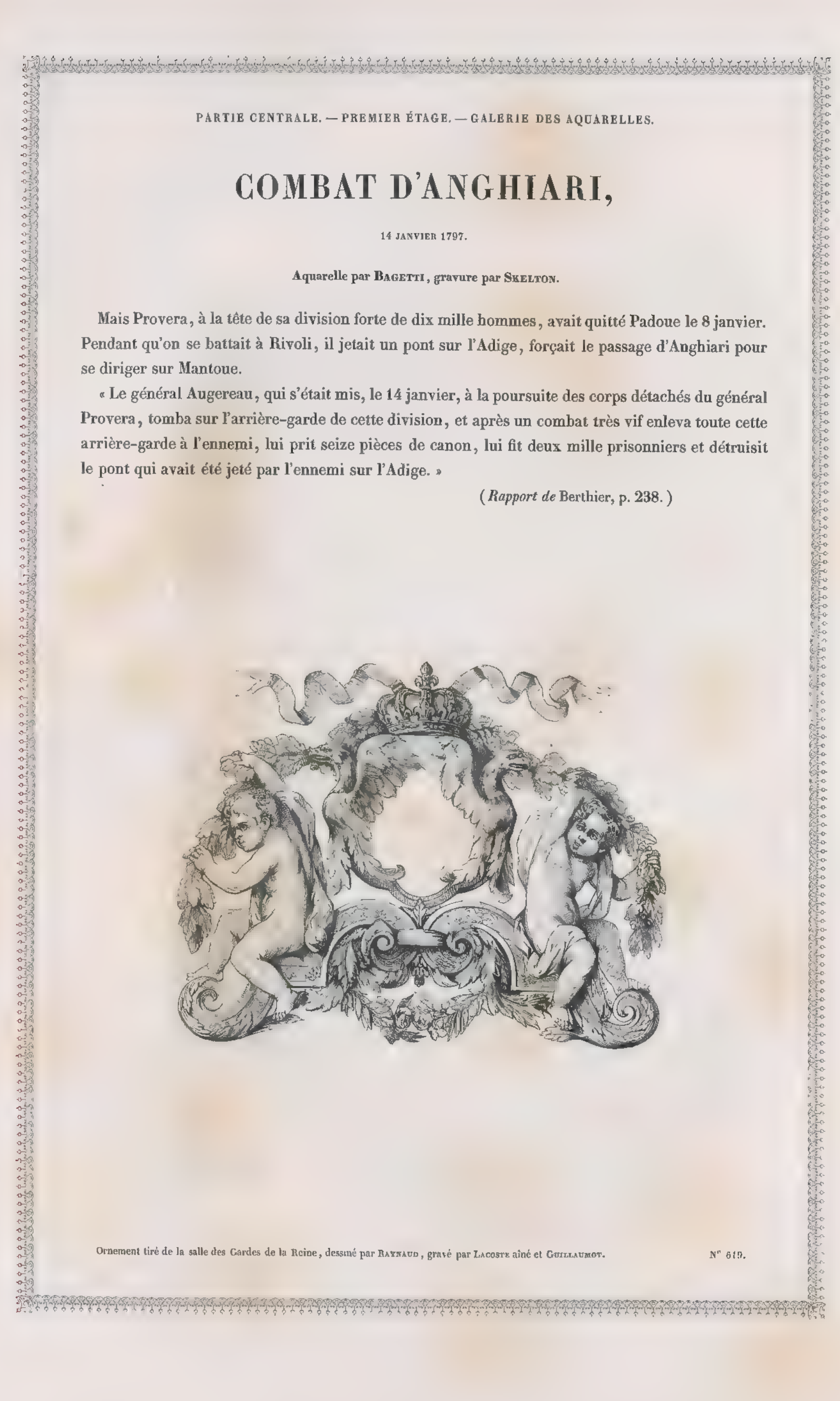
14 JANVIER 1797.

Aquarelle par BAGETTI, gravure par SKELTON.

Mais Provera, à la tête de sa division forte de dix mille hommes, avait quitté Padoue le 8 janvier. Pendant qu'on se battait à Rivoli, il jetait un pont sur l'Adige, forçait le passage d'Anghiari pour se diriger sur Mantoue.

« Le général Augereau, qui s'était mis, le 14 janvier, à la poursuite des corps détachés du général Provera, tomba sur l'arrière-garde de cette division, et après un combat très vif enleva toute cette arrière-garde à l'ennemi, lui prit seize pièces de canon, lui fit deux mille prisonniers et détruisit le pont qui avait été jeté par l'ennemi sur l'Adige. »

(*Rapport de* Berthier, p. 238.)



Ornement tiré de la salle des Gardes de la Reine, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE aîné et GUILLAUMOT.



Combat de [illegible]

BATAILLE DE LA FAVORITE,

16 JANVIER 1797

ENVIRONS DE MANTOUE, ENTRE LE FAUBOURG SAINT-GEORGES ET LA CITADELLE.

Aquarelle de Bagetti, gravure de Chavane.

« Le général Provera arriva le 15 janvier devant Mantoue, du côté du faubourg Saint-Georges. Le général Miollis occupait ce faubourg avec douze cents hommes, aussi bien retranchés du côté de la ville que du côté de la campagne. Après avoir vainement sommé le commandant et essuyé une volée de coups de canon qui lui ôta tout espoir de le forcer, le général autrichien se décida à porter ses pas du côté de la citadelle. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IX, p. 291.)

« Le lendemain le général Wurmser sortit avec la garnison et prit position à la Favorite. A une heure du matin Bonaparte plaça le général Victor, avec les quatre régiments qu'il avait amenés, entre la Favorite et Saint-Georges, pour empêcher la garnison de Mantoue de se joindre à l'armée de secours. Serrurier, à la tête des troupes du blocus, attaqua la garnison. La division Victor attaqua l'armée de secours. C'est à cette bataille que la cinquante-septième mérita le nom de *Terrible;* elle aborda la ligne autrichienne et renversa tout ce qui voulut résister. A deux heures après midi, la garnison ayant été rejetée dans la place, Provera capitula et posa les armes. Beaucoup de drapeaux, des bagages, des parcs, six mille prisonniers et plusieurs généraux tombèrent au pouvoir du vainqueur. Pendant ce temps-là une arrière-garde que Provera avait laissée à la Molinella fut attaquée par le général Point, de la division Augereau, battue et prise; il ne s'échappa du corps de Provera que deux mille hommes qui restaient au-delà de l'Adige; tout le reste fut pris ou tué. Cette bataille fut appelée bataille de la Favorite, du nom d'un palais des ducs de Mantoue situé près du champ de bataille. »

(*Mémoires écrits à Sainte-Hélène*, par le général Montholon, t. III, p. 461.)



Ornement tiré de la salle du Méridien, dessiné par L. Massard, gravé par Lacoste père et fils.

N° 621.
(Série VI, Section 1.)





Bataille de la Favorite

REDDITION DE MANTOUE,

2 FÉVRIER 1797.

Peint par Hipp. Lecomte, gravé par Brunelière.

La victoire de Rivoli décida du sort de Mantoue... La famine était dans la place, et il était impossible qu'elle pût tenir encore longtemps.

Enfin, le 2 février, « ce dernier boulevard de l'Italie tomba après six mois d'une résistance qui fit honneur aux troupes autrichiennes. La garnison avait alors la moitié de son monde aux hôpitaux ; elle avait mangé tous les chevaux de sa nombreuse cavalerie ; la misère et la mortalité y exerçaient les plus grands ravages. La capitulation, en donnant un témoignage d'estime au maréchal Vurmser, ajouta un nouveau lustre à la gloire de son vainqueur. Le maréchal sortit librement de la place avec tout son état-major, et défila devant le général Serrurier, commandant les troupes françaises. On lui accorda une escorte de deux cents cavaliers, cinq cents hommes à son choix et six pièces de canon ; mais la garnison déposa les armes et fut conduite à Trieste pour être échangée ; on l'estimait encore à treize mille hommes.

« Cette conquête rendit à l'armée d'Italie l'équipage de ce siége qu'elle avait abandonné à la bataille de Castiglione, et lui procura, outre l'artillerie de la place, toutes les pièces de campagne du corps d'armée de Vurmser, ce qui formait plus de cinq cents bouches à feu. Elle recueillit encore un équipage de pont et cinquante à soixante drapeaux ou étendards qu'Augereau fut chargé d'aller présenter au Directoire*. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IX, p. 304.)

(*) Pour la *Bataille de Castiglione* (5 août 1796) qui se trouve sur la planche qui suit, avec la *Reddition de Mantoue*, voir le texte joint au même sujet qui précède, gravé d'après l'aquarelle de Bagetti (même Série, même Section).

Ornement tiré de la galerie de l'Empire, dessiné par Raynaud, gravé par Roux-Jourdain.





COMBAT DANS LES GORGES DU TYROL,

MARS 1797.

Peint par HIPP. LECOMTE, gravé par AUBERT père.

Le général Joubert qui, pendant que Bonaparte opérait les passages du Tagliamento et de l'Isonzo, avait été chargé de soumettre le Tyrol, passa le Lavis à Sevignano sous le feu des avant-postes autrichiens, et s'avançant contre le corps de Kerpen qui couronnait le plateau de Cimbra, le culbuta après un combat très vif et lui fit environ deux mille prisonniers; puis profitant de ses avantages, il poussa l'ennemi en désordre sur Neumark, et se porta le 22 mars sur la route de Botzen qui lui ouvrit ses portes; de là, se dirigeant droit sur Clausen, il y trouva le général Kerpen qui l'attendait de pied ferme à l'entrée de ce bourg, derrière un défilé protégé par de l'artillerie. Après un combat opiniâtre, il le força à la retraite et s'empara de Brixen.

L'invasion qui menaçait le Tyrol, loin d'abattre ses habitants, avait réveillé en eux les sentiments les plus patriotiques et les avait fait courir en foule aux armes; aussi Kerpen, malgré l'échec qu'il venait d'éprouver, pouvait encore protéger le pays; mais il commit la faute de s'établir à Mittenwald, où Joubert l'attaqua le 28 mars. L'affaire fut décidée par une charge de la 85ᵉ que Belliard dirigea contre la droite, et la retraite des impériaux, harcelée par les charges continuelles de la cavalerie de Dumas, leur coûta quelques centaines de prisonniers.

« La position de Joubert, sans être désespérée, devenait embarrassante. Toute la contrée qui l'environnait était en pleine insurrection; il n'avait aucune communication avec les deux armées du Rhin et d'Italie dont il devait lier les opérations; une marche en avant comme une marche en arrière aurait eu de funestes conséquences pour lui, si elle n'eût été faite avec connaissance de cause; et dans ce pays de montagnes il ne pouvait pousser de reconnaissances sans s'exposer à les voir enlever. Ce manque de renseignements le détermina à prendre une position d'attente à Brixen. »

Sur ces entrefaites, ayant reçu des nouvelles certaines de la marche de Bonaparte et acquis la certitude de ses progrès en Carinthie, il n'en fallut pas davantage pour le décider à opérer sa jonction avec lui par Lienz.

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. X, p. 49 à 57.)



Nº 628 *bis*.
(Serie VI, Section 1.)

Galerie Hist. de Versailles.



Combat dans les gorges du Tyrol

Mars 179[illegible]

PRÉLIMINAIRES DE LA PAIX

SIGNÉS A LÉOBEN.

17 AVRIL 1797

Peint par **Lethière**, gravé par **Lechard**.

De Klagenfurth le général Bonaparte avait transporté son quartier-général à Sudenbourg le 5 avril; il y reçut le 7 avril les généraux Bellegarde et Merfeldt, qui étaient chargés de proposer un armistice.

« Bonaparte, après avoir annoncé cet heureux événement au Directoire et mandé le général Clarke, de Turin transféra son quartier-général à Léoben. Il ne tarda pas à apprendre l'arrivée du corps de Joubert dans la vallée de la Drave.

« L'armée prit alors ses cantonnements. Le général Serrurier occupa Gratz, l'une des plus florissantes villes des Etats de l'Empereur; Guyeux s'établit à Léoben, Masséna à Bruck; la division Bernadotte resta campée en avant de Saint-Michel; Joubert, échelonné de Villach à Klagenfurth, poussa la division Baraguey-d'Hilliers jusqu'à Gemona, autant pour assurer ses subsistances que pour surveiller les Vénitiens. Victor, en marche pour rejoindre l'armée, arrivait à Trévise. L'armée ainsi disposée se trouvait à même, en cas de rupture, de reprendre aussitôt l'offensive et de déboucher en quelques marches dans les plaines de Vienne. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. X, p. 66.)

Mais la signature des préliminaires de la paix eut lieu le 17 avril, au château d'Ekwald, près de Léoben, entre le marquis de Gallo et le général Merfeldt, stipulant pour l'Autriche, et Bonaparte, au nom de la République.



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste père et fils aîné.



PRISE D'ANCONE,

9 FÉVRIER 1797.

Peint par BOGUET, gravé par NYON.

« La reddition de Mantoue, rapporte Jomini (t. IX, p. 305), accéléra l'expédition projetée contre Rome. Bonaparte la dirigea de Bologne, où sa présence doublait l'effet qu'elle devait produire sur toute l'Italie. »

Par le traité d'armistice signé le 20 juin dernier, le Pape avait déclaré renoncer à l'alliance avec l'Autriche; il cédait en même temps à la France les Légations de Bologne et de Ferrare.

« La lutte d'Arcole ayant ranimé les espérances de la cour de Rome, le Pape Pie VI s'était de nouveau déclaré contre la France; un courrier du cabinet papal intruisit Bonaparte de ses desseins. »

(Jomini, p. 306.)

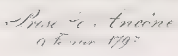
Une nouvelle alliance était conclue avec la cour de Vienne, et le général Coli, passant du service du Piémont à celui de l'Autriche, fut désigné pour commander les troupes pontificales augmentées de nouvelles levées.

La division Victor fut aussitôt dirigée sur les Etats du Pape : « Sa marche n'éprouva aucun obstacle jusqu'à Ancône, où il arriva le 9 février. Ici un corps d'environ douze cents hommes avait pris position sur les hauteurs en avant de la place, s'y croyant sans doute à l'abri de toute attaque; Victor l'enveloppa et le força à mettre bas les armes. Alors Ancône ouvrit ses portes. On y trouva plusieurs milliers de beaux fusils envoyés par l'Autriche pour l'armement des milices, un arsenal bien approvisionné et cent vingt bouches à feu*. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. IX, p. 309.)

(*) On trouvera ci-après, même Série, même Section, le texte de la *Bataille de Neuwied* (18 avril 1797), gravée sur la même planche que celle de la *Prise d'Ancône*.

Ornement tiré des galeries de l'Empire, dessiné par BELAIFE, gravé par BROWN et BREVAL.



Prise d'Ancône
9 Février 1797

Echelle



Bataille de [illegible]

BATAILLE DE NEUWIED,

18 AVRIL 1797.



Peint et gravé par Victor Adam (*).

Pendant que Bonaparte à la frontière d'Italie terminait la guerre par des succès aussi décisifs, les armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse, commandées, l'une par le général Moreau et l'autre par le général Hoche, avaient repassé le Rhin. Moreau occupait la rive gauche en face de Kehl et Huningue jusqu'aux environs de Deux-Ponts; Hoche était cantonné depuis Dusseldorf jusqu'à Coblentz. Il gardait la première de ces places et le pont de Neuwied.

L'armée autrichienne, sous les ordres du général Latour, défendait le passage du fleuve de ce côté. Le baron de Werneck était en face de l'armée de Rhin-et-Moselle.

D'après les ordres du Directoire, les deux armées devaient passer le Rhin le même jour et se diriger ensuite sur la capitale de l'Empire par l'intérieur de l'Allemagne.

L'armée autrichienne s'était mise en mouvement le 17 avril.

« Vers les huit heures du matin toutes les troupes qui avaient débouché de Neuwied s'ébranlèrent sous la protection d'une forte canonnade pour chasser les Autrichiens de leur position; elle s'étendait en ligne droite, de Zollengers, près du Rhin, jusqu'à Heddersdorf, village fortement retranché, où elle appuyait son flanc droit; le front en était couvert, entre ces deux villages, par six redoutes élevées en avant du chemin de Neuwied à Ehrenbreitstein; trois autres redoutes, placées sur le plateau de Heddersdorf, étaient destinées à prendre d'écharpe les troupes qui, après avoir dépassé le chemin d'Ehrenbreitstein, voudraient s'avancer sur celui de Dierdorf. Ces ouvrages, bien défilés, palissadés, fraisés, étaient armés de grosse artillerie. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. X, p. 92.)

Le feu commença aussitôt sur toute la ligne; le général Lefebvre, qui commandait l'aile droite, s'empara des villages de Zollenders et de Bendorf. « Les troupes impériales opposèrent une résistance assez forte, mais les chasseurs à cheval de Richepanse les culbutèrent à la suite d'une charge brillante. L'ennemi s'étant retiré perdit sur ce point sept pièces de canon, cinq drapeaux ou guidons et cinquante caissons. » Le général Grenier, à la tête des deux divisions du centre, força le village de Heddersdorf. Une dernière redoute, armée de cinq bouches à feu, fut enlevée par la division Watrin; les troupes pénétrèrent dans l'ouvrage à l'arme blanche, où ils firent cinquante prisonniers.

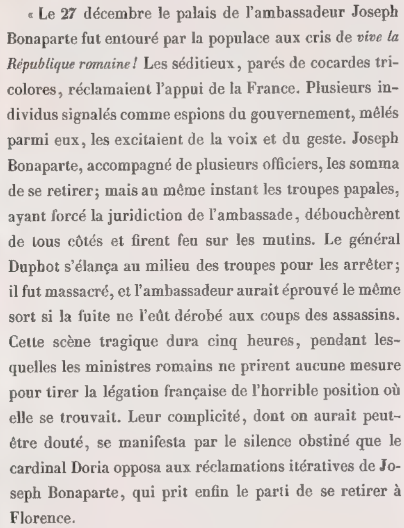
(*) La gravure de la *Bataille de Neuwied* se trouve sur la même planche que celle de la *Prise d'Ancône* (9 février 1797) qui précède. Voir même Série, même Section.

Ornement tiré du Cabinet de Louis XVI, dessiné par Raynaud, gravé par Brown et Breval.

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A ROME,

15 FÉVRIER 1798.

Peint par ALAUX et HIPP. LECOMTE.



« Le 27 décembre le palais de l'ambassadeur Joseph Bonaparte fut entouré par la populace aux cris de *vive la République romaine!* Les séditieux, parés de cocardes tricolores, réclamaient l'appui de la France. Plusieurs individus signalés comme espions du gouvernement, mêlés parmi eux, les excitaient de la voix et du geste. Joseph Bonaparte, accompagné de plusieurs officiers, les somma de se retirer; mais au même instant les troupes papales, ayant forcé la juridiction de l'ambassade, débouchèrent de tous côtés et firent feu sur les mutins. Le général Duphot s'élança au milieu des troupes pour les arrêter; il fut massacré, et l'ambassadeur aurait éprouvé le même sort si la fuite ne l'eût dérobé aux coups des assassins. Cette scène tragique dura cinq heures, pendant lesquelles les ministres romains ne prirent aucune mesure pour tirer la légation française de l'horrible position où elle se trouvait. Leur complicité, dont on aurait peut-être douté, se manifesta par le silence obstiné que le cardinal Doria opposa aux réclamations itératives de Joseph Bonaparte, qui prit enfin le parti de se retirer à Florence.

« Les troupes qui rentraient en France reçurent ordre de rétrograder, et Berthier, qui commandait l'armée d'Italie, celui de marcher sur Rome...

« Cervoni commandait l'avant-garde et Dallemagne le corps de bataille. Les troupes légères ne rencontrèrent d'autres ennemis qu'un gouverneur papal, qui fut enlevé à Lorette avec deux cents hommes, et le 10 février l'armée française arriva devant l'ancienne capitale du monde. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. X, p. 333 à 335.)

N° 633.
(Série VI, Section 1.)



